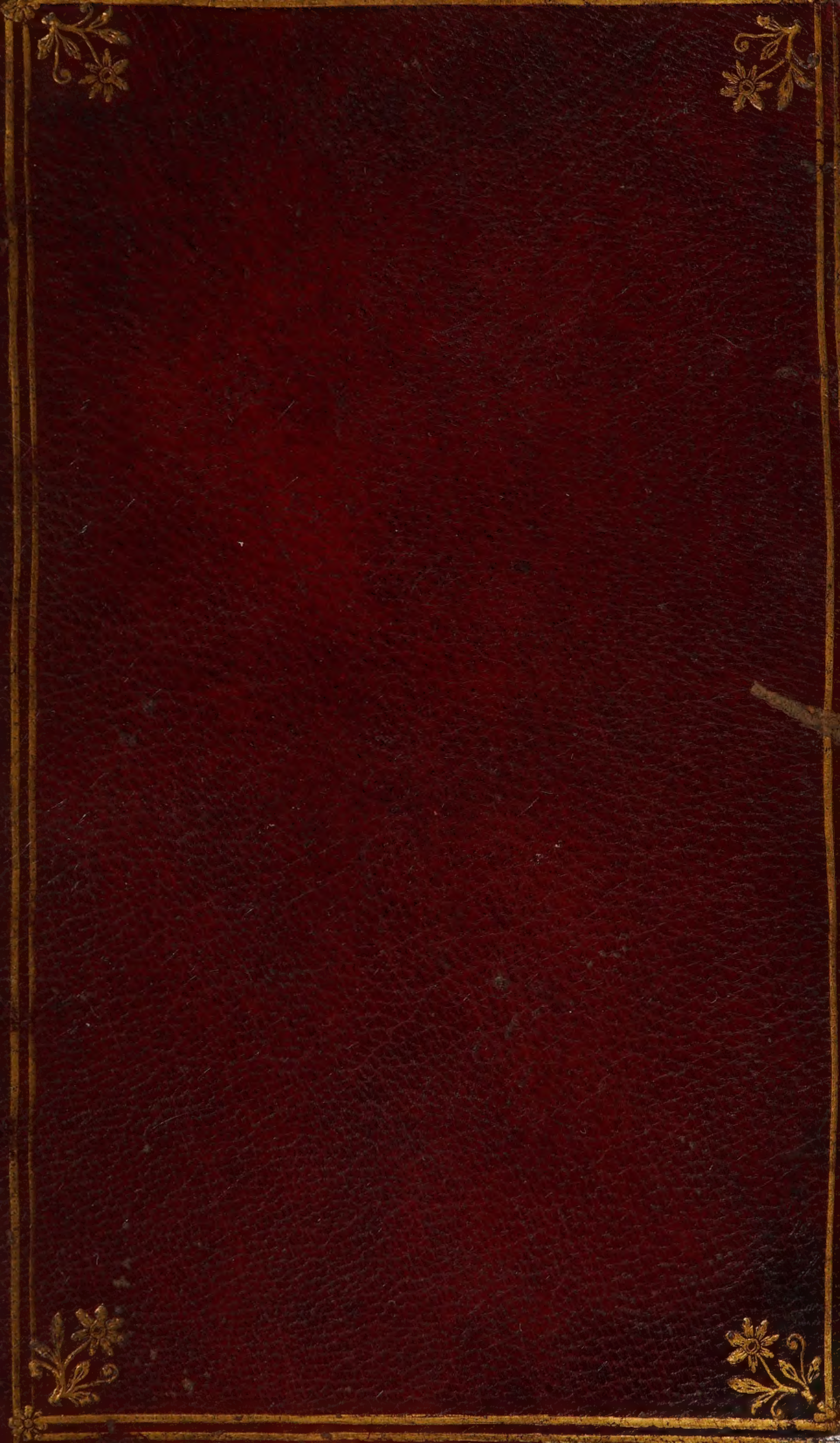
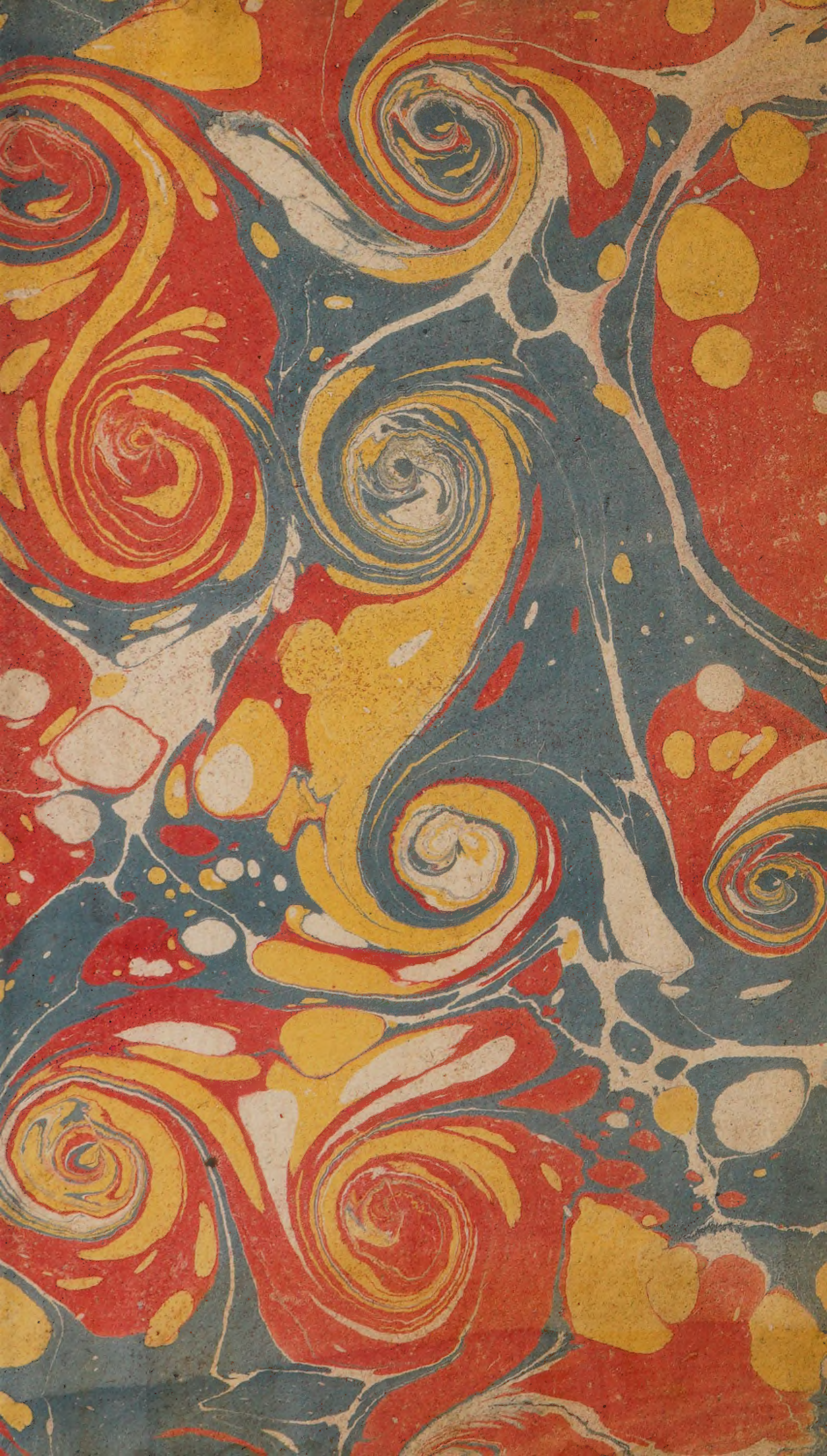



DUWAST
LIVRES ANCIENS & MODERNES
Vente, Achat, Échange
BOULOGNE-S/M.



[par Florent-Guillaume Tully]

# ESSAI
## SUR LES
# *MALADIES*
## DE
# DUNKERQUE.

Homo naturæ minifter & interpres, tantùm facit & intelligit quantùm de ordine naturæ opere, vel mente obfervaverit : nec amplius fcit aut poteft.

*Le Chancelier* BACON.



A DUNKERQUE,
Chez J. L. DE BOUBERS, Libraire,
rue de l'Églife.

M. DCC. LX.

*Avec Approbations & Privilége du Roi.*




# A MONSEIGNEUR, MONSEIGNEUR ANTOINE-LOUIS-FRANÇOIS LE FEVRE DE CAUMARTIN,

Chevalier, Marquis de Saint-Ange, Comte de Moret, Seigneur de Ville-Cerf, Dormeilles & autres Lieux, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils, Maître des Requêtes ordinaires de ſon Hôtel, Intendant des Provinces de Flandre & d'Artois.

MONSEIGNEUR,

*L'Ouvrage, que j'ai l'honneur de vous préſenter, eſt le fruit de mes Obſerva-*

*tions sur le Climat d'un Pays que j'habite depuis long-temps. C'est un Essai sur les Maladies les plus ordinaires à Dunkerque, sur les moyens de les prévenir, & sur la maniére d'y apporter un prompt remede, suivant l'exigence des cas. Un Ouvrage où l'on traite un sujet aussi important que celui de la santé des hommes, ne peut paroître sous des auspices plus favorables, que sous la protection d'un Magistrat, dont la passion dominante est l'amour du bien public, & qui posséde toutes les qualités rélatives à ce grand objet.*

*C'est ce que j'ai été à portée de voir par moi-même,* MONSEIGNEUR, *dans les différens entretiens que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous, à l'occasion d'une maladie assez dangereuse de M. de Saint-Ange votre Fils aîné, dont vous m'avez confié le soin pendant votre séjour à Dunkerque en* 1758. *C'est dans ces entretiens dont le souvenir me sera toujours prétieux, que j'ai admiré toute la beauté de votre ame, l'étendue de vos connoissances, & les sages principes de votre administration. J'ai vu, avec plai-*

*ſir, que le mérite & la vertu ſont héréditaires dans votre Famille, & que la nobleſſe des ſentimens s'y tranſmet de Pere en Fils, avec la nobleſſe du ſang. Puiſſiez-vous,* MONSEIGNEUR, *& tout ſemble vous annoncer un avenir ſi flatteur, voir croître auprès de vous, à l'ombre ſalutaire de vos exemples, des enfans qui vous reſſemblent un jour, comme vous retracez vous-même à nos yeux l'image des grands Hommes, dont vous tirez votre Origine.*

*Si je ſuivois les mouvemens de mon cœur, ſi je voulois être l'interpréte des ſentimens de ce qu'il y a de Citoyens vertueux & bien intentionnés dans votre Département, je ne pourrois former de ſouhait plus avantageux pour notre bonheur, que celui de vous voir long-temps à la tête des deux Provinces, dont le Roi vous a confié l'adminiſtration. Mais* MONSEIGNEUR, *ce ſeroit former des vœux contre vous-même, & vouloir retarder vos pas dans la glorieuſe carriére que vous avez à remplir. Votre naiſſance & vos ſervices vous appellent aux Emplois les plus diſtingués.*

*Vous ne pouvez les obtenir trop-tôt,* MONSEIGNEUR, *puiſqu'ils vous fourniront les occaſions ſi cheres à vos déſirs, de faire le bien avec encore plus d'étendue, ce qui, ſuivant vous, eſt le plus beau privilége & le plus ſolide avantage des grandes places.*

*Je ſuis, avec un profond reſpect,*

MONSEIGNEUR,

*Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,*

TULLY.



# AVERTISSEMENT.

J'Ai commencé cet Eſſai en vue de ma ſeule inſtruction: peut-être ne deſapprouvera-t-on pas le motif qui m'engage à le publier. J'y expoſe la ſituation de la Ville de Dunkerque & des environs, la nature de ſon air & de ſes eaux, le tempérament, la diéte, & la maniere de vivre de ſes habitans.

J'examine les différentes manieres dont les qualités ſenſibles de l'atmoſphere influent ſur la ſanté. Je donne par ex-

trait l'état du Ciel & celui des Saiſons, en me bornant aux météores qui ont rapport à mon objet. J'offre enſuite un détail ſuccint des maladies de cette Ville, ſelon l'ordre où elles ſe ſont préſentées depuis le premier Août 1754 juſqu'à la fin de Juillet 1758, & j'y joins les obſervations météréologiques que j'ai faites en même-temps. Le paſſage ſuivant d'Hippocrate ſemble indiquer l'utilité de cette méthode.

*Exactè autem tenere oportet propriam cujuſque temporum anni conſtitutionem & ſtatum, morbumque ipſum & quidnam boni commune ſit*

*constitutioni cum morbo, quidnam & mali constitutio aut morbus inter se commune habeant.*

Hipp. de mor. Vulgar. Statut. Pestilent.

Je pense que si on entreprenoit, selon le précepte de ce grand homme, de faire des observations non interrompues, tant sur les météores que sur les maladies endémiques & populaires de chaque Ville du Royaume, la Médecine feroit des progrès aussi prompts que solides dans la théorie & la pratique. Je suis même d'opinion qu'il y a peu de Médecins en France qui ne soient persuadés de cette vérité. J'avoue-

rai cependant, que l'exécution de ce projet demande de la peine & du travail, & que par malheur, on ne doit attendre ni récompenſes, ni remercimens du public à ce ſujet; notre Art ayant été de tout temps expoſé à l'ingratitude, ſouvent même de la part de ceux à qui il a rendu les plus grands ſervices.

Mais ſi le Roi vouloit ordonner ce même travail dans toutes les Villes de ſa domination, ſur le plan que Monſieur Vandermonde propoſe, la poſtérité lui confirmeroit le titre de *Bien-aimé*, que ſes Sujets lui accordent de ſon vi-

vant avec tant de juſtice, & l'on s'empreſſeroit de remplir ſes intentions. Il en réſulteroit ces avantages.

1°. Par la connoiſſance exacte que l'on auroit des ſaiſons & de leurs variations, du climat & du tempérament des Peuples, on ſeroit à même de prévoir les maladies & de les prévenir en quelque ſorte, du moins dans les ſujets dociles.

2°. On ſeroit inſtruit des bonnes & mauvaiſes qualités de l'air & des eaux de chaque Ville; ce qui ſeroit d'une grande reſſource pour les Médecins qui n'auroient pas

voyagé, & très-utile aux valétudinaires dans le cas où il faudroit leur conſeiller un changement d'air.

3°. La comparaiſon que l'on pourroit faire des ſaiſons & des maladies d'une année avec celles d'une autre, nous mettroit en état de juger quelle eſt la diſpoſition de l'atmoſphere propre à faire éclorre les germes des maladies.

4°. Les jeunes Médecins, en ſortant des Facultés, trouveroient un fonds de pratique établi, qu'il n'eſt poſſible de former ſans ce ſecours qu'au bout de quelques années, & qu'ils pourroient perfection-

ner enſuite, puiſqu'il eſt certain que chaque ſiécle développe des vérités inconnues dans le ſiécle précédent.

5°. En cas de maladies de contagion, les Médecins externes pouvant d'un coup d'œil ſe mettre au fait de la nature & de l'état du Ciel, ainſi que des maladies précédentes, le traitement en deviendroit bien plus facile & plus certain.

6°. On pourroit découvrir la cauſe des endémies dont peu de Villes & de Cantons ſont exempts.

Ces raiſons me paroiſſent plus que ſuffiſantes pour nous

convaincre de la néceſſité des obſervations générales, qui ſont peut-être ce qui manque le plus à la Médecine, que notre ſiécle a d'ailleurs enrichie de pluſieurs découvertes très-utiles.

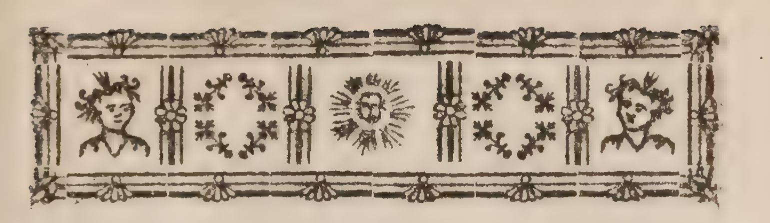
Quant aux obſervations que je préſente, je ne prétens pas qu'elles contiennent rien de nouveau : c'eſt l'expoſition ſimple des maladies qui ont régné dans cette Ville depuis que j'y ſuis, & même depuis quelques ſiécles ; ſi l'on en croit la tradition & les apparences, elles ne différent que du plus ou du moins, & tirent leur origine de l'humi-

dité conſtante de notre atmoſphere, des eaux croupies qui nous environnent, & des diſpoſitions des années.

Je ne tire que peu de conſéquence des faits que je raporte, ſçachant combien il eſt dangereux de ſe fonder ſur des hypothéſes dans une affaire auſſi délicate que celle de la vie des hommes, & je donne mes conjectures pour çe qu'elles ſont.

Il ne me reſte qu'à demander grace pour le ſtyle. Je me flatte que mes Confreres uſeront d'indulgence envers un Etranger, à qui ſouvent l'expreſſion manque. J'avoue ingé-

nuement qu'un Militaire de mes amis a bien voulu ſe charger de retoucher ces feuilles, pour n'y rien laiſſer d'incorrect ou de négligé: il auroit été obligé de trop empiéter ſur ſes autres occupations, & c'eſt ce que j'ai cru ne devoir pas exiger de ſa complaiſance dans un Ouvrage comme celui-ci, dont la vérité fait la baſe & tout l'ornement. Au reſte, pour peu qu'on le juge utile à la ſociété, mon objet eſt rempli.



# ESSAI
## SUR LES MALADIES
## DE
## *DUNKERQUE.*

LA Ville de Dunkerque, ſituée ſur les bords de la mer, dans une plaine, à 51 dégrés 2'. 4''. de latitude ſeptentrionale, eſt expoſée depuis le levant juſqu'au couchant aux rayons du ſoleil, n'y ayant ni collines, ni montagnes qui les interceptent. Quoiqu'elle ſoit bâtie ſur les ſables des Dunes, & ſoûtenue par des caves voûtées, l'humidité de ſon atmoſphere eſt telle que les meubles & autres effets y moiſiſſent en peu

de temps dans les appartemens, & jusque dans les armoires, si l'on ne prend des précautions à cet égard. Le sol sur lequel elle est assise, est à la vérité sec; mais il n'en est pas de même des environs.

Si l'on considére depuis Nieuport & Furnes, que je regarde comme le point de l'Est de Dunkerque jusqu'à Bergues, qui en est au Sud, on trouvera toute cette étendue de pays marécageux, inondée en Hiver & desséchée en Été, & dans cet espace, un grand lac, nommé la Moër, au milieu de plusieurs marais, dont ceux de Bergues sont partie.

Depuis Bergues jusqu'à Bourbourg, ce sont encore des marais sans nombre, & les habitans de ces cantons n'ont rendu la plûpart de leurs terres labourables qu'en les saignant par des fossés qui les entourent.

Depuis Bourbourg jusqu'à Gravelines, qui est le point de l'Ouest, les terres sont également aquatiques, & le petit espace qui se trouve entre

cette Ville & la mer eſt ſouvent inondé, d'où je crois que proviennent en partie les maladies qui affectent les habitans de Gravelines en Été & en Automne.

La mer occupe l'eſpace du demi-cercle de l'horizon du côté du Nord, depuis Gravelines juſqu'à Nieuport: on peut en excepter le terrein des Dunes, qui ſépare cette derniere Ville de la mer, lequel eſt ſablonneux. Une telle expoſition prouve clairement que de quelque côté que viennent les vents, ils ne peuvent qu'apporter une grande humidité dans Dunkerque, ſoit par les vapeurs des terres, ſoit par les eaux croupiſſantes.

## *Des Eaux de la Ville de Dunkerque & de leurs qualités.*

LES eaux dont on uſe ici ſont de deux eſpeces; ſçavoir, celle de pluie, qui ſe conſerve dans des citernes, & celle des puits: la pre-

miere ſert à la préparation des alimens & de la boiſſon; la ſeconde étant ſalée, n'eſt employée qu'à laver les uſtenciles, les chambres, les rues, &c.

On peut aſſurer que l'ancienne coutume de laver les appartemens, tant inférieurs que ſupérieurs, ne peut que préjudicier à la ſanté des citoyens, le climat étant trop humide par lui-même, comme nous venons de le démontrer.

L'eau de pluie, ou de citerne, dans cette Ville, eſt tranſparente & légere; mais elle a une odeur & un goût croupie & de vaſe très-ſenſible; qualité qu'Hippocrate lui a reconnue.

*Odoremque pravum habet aqua pluvia, & quod ex pluribus collecta eſt & permixta, proindèque celerrimè putreſcat.*

Elle ne différe que du plus ou du moins, ſelon la bonté des réſervoirs. Il n'eſt pas ſurprenant que la pluie en tombant ſe charge des vapeurs ſulphureuſes, marécageuſes & autres dont l'atmoſphere eſt remplie, indé-

pendamment de la mal-propreté des toits & des gouttieres dont elle entraîne les ordures avec elle ; ce qui ne peut que la disposer à la pourriture.

Les eaux de citernes en Été & en Automne, sont chargées d'une quantité de petits insectes, transparents & très-visibles sans le secours du microscope, lesquels sont dans une agitation perpétuelle : on trouve dans ces mêmes eaux, des vers plats & rouges de la longueur d'un pouce, nageant presque toujours, & dont les mouvemens sont de porter la tête à la queue, & la queue à la tête, se reposant quelquefois au fond de l'eau.

Je remplis, un jour, un vase d'eau de citerne, dans laquelle se trouvoit une quantité des insectes dont je viens de parler. Après avoir versé une livre de mercure crud, j'examinai pendant plusieurs heures leurs mouvemens, que je reconnus être toujours les mêmes, malgré l'attention que j'avois de remuer de temps en temps

le mercure ; je m'apperçus que ces petits animaux paſſoient ſouvent ſur la ſurface ; ce qui me prouva que le mercure ne pouvoit les détruire.

Je pris un autre vaſe, & j'y verſai du vin rouge de Bordeaux. Je ne fus pas long-temps à m'appercevoir que les mouvemens de ces inſectes ceſſoient, & qu'ils perdoient la vie ; mais les vers rouges réſiſtoient davantage.

Je fis une troiſiéme expérience, en mettant une quantité de ces vers rouges dans de l'huile d'olive ; à peine eurent-ils touché l'huile, qu'ils moururent tous.

Paſſons à l'examen des eaux croupiſſantes des environs & du voiſinage de la Ville, en commençant par les plus défectueuſes, qui ſont celles des marais qui nous ſéparent de Bergues, & qui entourent les Forts Louis & François. Ces marais ſont couverts d'eau en Hiver, & deſſéchés en Été.

Les ſaiſons où la vaſe jette ſes exhalaiſons, ſont l'Été & l'Automne, & c'eſt alors qu'elles occaſionnent, ſoit

ſoit par la pourriture des inſectes & des végétaux, ſoit par les vapeurs ſulphureuſes des terres mêmes qui y ont ſervi de lit aux eaux, les maladies fréquentes des Invalides qui habitent ces deux poſtes. Les fiévres intermittentes y ſont communes à la fin de l'Été & pendant l'Automne, & les fiévres rémittentes & putrides leur ſuccédent pour peu qu'il y ait de grandes chaleurs.

Quant aux eaux qui ſont contigues à la Ville, comme celles de la Ville baſſe, & ſur-tout celles près du Bureau des Fermes générales du Roi, elles répandent une très-mauvaiſe odeur : il me ſouvient qu'avant la conſtruction de la Cunette, elles étoient d'une puanteur inſoutenable; auſſi les Commis deſdites Fermes étoient-ils ſurpris, tous les ans, par des fiévres intermittentes & rémittentes, très-difficiles à déraciner, & fort ſujets aux récidives, & qui attaquent indiſtinctement hommes, femmes & enfans.

J'ai remarqué que les fiévres au-

tomnales, commencent toujours par la Ville baſſe; ce que j'attribue à la pourriture de ſes eaux.

Nous avons dit que la mer occupoit tout l'eſpace du demi-cercle du côté du Nord de la Ville; voyons en quoi elle peut contribuer aux maladies. Il eſt certain qu'elle eſt occaſionnée par les vapeurs humides qu'elle nous envoie, & qui diminuent l'élaſticité de l'air; il s'agit de ſçavoir ſi ces vapeurs ſont ſalées, & ſi elles n'ont pas d'autres défectuoſités.

A l'égard des animaux & des végétaux qui pourriſſent dans la mer, je crois que leurs ſels volatils détrempés, ou délayés dans un auſſi grand volume d'eau, eſt de ſi peu de conſéquence, qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. D'ailleurs, on n'en pourroit tirer que des concluſions très-incertaines.

Tout ce que je puis dire à ce ſujet, c'eſt que la vaſe qui s'introduit dans le Canal du Port de Dunkerque par le flux & reflux de la mer, & les immondices de la Ville qui s'y gliſ-

ſent, exhalent une puanteur qui ne peut que contribuer aux maladies.

C'eſt une opinion vulgaire de croire que les vapeurs qui s'élévent de la mer ſoient ſalées, & conſéquemment qu'auſſi loin que ſon atmoſphere peut s'étendre, l'air participe de cette qualité.

En effet, s'imaginera-t-on que la chaleur du ſoleil ſoit en état de raréfier les ſels contenus dans l'eau de la mer au point de les rendre ſpécifiquement plus légers que l'air ? Les rayons du ſoleil ne tombant que ſur la ſurface de la mer, raréfient l'eau qui eſt capable d'une très-grande dilatation, puiſque pour être ſoûtenue dans l'air, il faut de néceſſité qu'elle occupe un volume 800 fois plus grand que ſon volume ordinaire.

Il eſt donc à préſumer qu'étant raréfiée, elle eſt incapable de ſoûtenir la moindre particule de ſel, & que par conſéquent les particules ſalées reſtent dans l'eau & ne ſçauroient influer ſur l'air. Il eſt vrai que quoi-

qu'en distillant de l'eau de mer avec un dégré de chaleur d'eau bouillante, on en tire de l'eau douce en apparence ; cependant la dissolution d'argent prouve qu'elle n'est pas tout-à-fait dépourvue de sel. En la distillant avec un dégré de chaleur plus modéré, je suis persuadé qu'elle en sera entiérement dépouillée ; & quand il arriveroit qu'elle ne le fût pas, cela ne prouveroit rien, puisque la chaleur du feu, par son action, fait monter, ou sublimer les corps les plus pesants, tels que le mercure ; ce que ne sçauroit faire la chaleur du soleil.

En matiére de Physique, il est permis de suspendre son jugement, quand on n'est pas convaincu par quelque expérience. De grands hommes ont avancé que les fers se rouilloient plutôt dans les Ports de mer qu'ailleurs ; & c'est ce que l'expérience ne confirme pas.

Les fers employés dans les maisons, & les ouvrages de cette Ville ne sont pas plus susceptibles de rouille que dans d'autres pays humides éloignés

de la mer ; ce que chacun peut vérifier aiſément.

J'oſerai donc conclure, avec Hippocrate, que les ſels marins ne montent pas dans l'air, & qu'ainſi celui des environs de la mer ne ſçauroit être ſalé.

*Sol enim quod imprimis in aquâ eſt tenuiſſimum & leviſſimum surſum educit & capit. Id autem ex ipſo marci patet in quo quod ſalſum eſt propter craſſitudinem & travitatem remanet, & mare evadit, tenuiſſimum verò propter levitatem ſol ad ſe rapit. Hipp. de aere, locis & aquis liber.*

Il paroit que Mr. Arbuthnot, Auteur célébre parmi les modernes, penſe de même, puiſque dans ſon Eſſai des effets de l'air ſur le corps humain, page 87, il s'exprime ainſi :

» Les exhalaiſons des grandes ſurfaces d'eau, comme la mer, ne » ſont guères autre choſe que de l'eau ; » le ſoleil n'agiſſant ni ſur le fond de » la mer, ni ne faiſant point exhaler » de ſel, les vents peuvent cependant » élever des ſels dans les grandes

» tempêtes avec le ſprai, ou écume
» de la mer. Les barreaux de fenêtre,
» & le fer, expoſés à l'air de la mer,
» ſont ſujets à ſe rouiller. (Ce qui ne
» ſe vérifie pas à Dunkerque.) Ce ſel
» n'eſt point ennemi de l'homme;
» mais la maſſe générale des exhalai-
„ ſons ne pouvant être regardée que
» comme de pure eau, ſi les vents con-
» tinuels n'emportoient les vapeurs
» qui inveſtiſſent la mer, je crois que
» l'air marin ſeroit inſupportable au
» corps humain. « Sans doute il veut
dire, par rapport à ſon humidité.

## *De l'expoſition de la Ville de Dunkerque aux rayons du ſoleil.*

CETTE Ville n'ayant, comme il a déja été dit, ni collines, ni montagnes qui la couvre, eſt expoſée aux rayons du ſoleil, depuis le levant juſqu'au couchant.

La chaleur y eſt tempérée, & ne commence guères avant la fin de

Juin ; auſſi voyons-nous ſouvent qu'il y fait un temps très-rude au mois de Mai, & il y arrive aſſez communement que l'on eſt obligé, au ſolſtice d'Été, d'avoir recours au feu. Nous avons, cependant, de très-beaux jours dans ces deux mois, comme on peut le voir dans le Journal.

En général, le temps eſt ici très-inconſtant, & ſujet à varier dans la même journée du chaud au froid, & du froid au chaud, juſque-là, que celui qui prend un habit d'Été, le matin, eſt ſouvent contraint d'en endoſſer un d'Hiver avant la fin du jour.

L'Automne y eſt la plus belle des Saiſons, à un brouillard près, qui régne dans les mois de Septembre, d'Octobre & de Novembre, & qui ſe diſſipe ordinairement à midi. Il ne différe que du plus, ou moins, ſelon les diſpoſitions des années, qui ne ſont pas toujours les mêmes.

Il y a des années où l'Hiver eſt tempéré, & d'autres où il nous donne

des froids très-rudes & continus. Celui de 1754 à 55 fut très-dur. Les gelées & la neige commencerent avec Janvier, & durerent jusqu'à la fin du mois suivant. Pendant cet intervalle, le froid fut des plus vifs ; j'observai le 8 de Février sur le soir, que le mercure de mon Thermometre étoit descendu jusqu'au 3 dégré, qui est de 83 dégrés plus bas que la chaleur humaine : c'est la seule fois que je l'ai vu à ce point. Le froid fut insupportable le jour & la nuit.

L'Hiver de 1755 à 56 fut très-doux. Je ne trouve sur mon Journal que sept jours d'une gelée légére ; encore furent-ils variés. Il y eut très-peu de neige, & qui ne couvrit pas la surface de la terre pendant 18 heures ; mais nous eumes beaucoup de pluies.



## *Des Vents.*

LES vents ſont peut-être plus inconſtans ici qu'ailleurs, & changent plus ſouvent que mon Journal ne le marque, m'étant contenté de déſigner leur point, ainſi que le dégré du Thermométre, une fois dans les 24 heures. Ils ont ceci de particulier dans cette Ville, que ſouvent il y fait auſſi froid lorſqu'ils ſont au Sud, que quand ils ſont au Nord, comme on le verra par le Journal. De plus, il ſe trouve quelquefois que tandis que les jours ſont réguliérement calmes, les nuits nous amenent des tempêtes qui ceſſent le matin, & cela dure pluſieurs jours de ſuite, ſur-tout en Hiver.

On ne ſçauroit juger ici du temps par les vents : bien ſouvent il y pleut quand ils ſont au Nord-Eſt, de même qu'au Sud-Sud-Oueſt. Le froid ſe fait ſentir vivement avec un vent de

Sud en Hiver & au Printemps: cependant les maladies de poitrine, comme pleuréſies, péripnéumonies, crachemens de ſang, &c. ſont augmentées par les vents de Nord & de Nord-Eſt, & les ſymptomes ſont plus vifs.

Les vents du Sud nous apportent les exhalaiſons putrides des marais de Bergues, & des eaux croupies des environs du lac de la Moër. Les vents d'Eſt, celles des marais de Furnes, & des foſſés peu ſoignés de Rozendal, qui ſont remplis d'inſectes, d'herbes pourries & d'eau croupies; ce qui contribue à nos maladies automnales.

Les vents d'Oueſt nous envoient de l'humidité, qui eſt cependant modérée par la petite étendue de terre ſablonneuſe & ſéche qui nous ſépare de ces endroits. Le vent de Nord qui nous vient de la mer nous donne auſſi de l'humidité.

On ſe plaint ici de la froidure & de la force des vents, & je crois qu'on a tort; car leur fraîcheur empêche

l'action des atomes putrides qui nagent dans l'air, en les resserrant & en s'opposant à leur dilatation. Nous sçavons, par expérience, que les maladies putrides disparoissent en tout pays à la premiére gelée ; j'ose dire, que sans ces vents dont on se plaint tant, nous aurions bien plus de maladies. Le calme & la chaleur ajoûtés à l'humidité de l'atmosphere, qui est le même, nous mettroient peut-être dans le cas des Peuples des bords du Phase, dans la Colchide, dont Hippocrate fait une si triste peinture.

Les vents forts sont encore utiles, en ce qu'ils agitent l'air, l'empêchent de croupir, chassent ailleurs sa pourriture, & de cette maniére corrigent ses vices locaux. Ce qui me porte encore à conclure que les vents sont salutaires, c'est qu'un temps chaud, calme & humide est l'avant-coureur des maladies épidémiques, & même de la peste en certains pays, comme le remarque Hippocrate, & après lui *Prosper Alpinius*, dans son livre de *Medecinâ Ægyptiorum*, pages 61, 64,

& comme les obſervations modernes le confirment. Nous voyons que les Étés chauds & calmes ſont toujours plus maladifs en cette Ville que les Étés pluvieux & froids.



## *De l'Air.*

L'AIR eſt ce corps diaphane, élaſtique, fluide & mobile, qui remplit le vuide apparent de l'Univers, qui contient par ſon poids, ou par ſon reſſort, toutes les eaux dans les limites que l'Être ſuprême leur a preſcrites, enfin cet Élément, ſans lequel aucun être vivant, ni peut-être même les êtres inanimés, ne peuvent ſubſiſter; car à telle profondeur que l'on fouille en terre, ou dans la mer, on ne trouve ni végétal, ni animal dépourvu d'air.

On ſçait que de ſa nature l'air eſt pur & ſalutaire, qu'il n'eſt ni peſant, ni léger, qu'à proportion de la hauteur ou profondeur de ſa colomne;

qu'il n'eſt mauvais que par les exhalaiſons qui lui ſont étrangéres, ſoit des eaux, des mines, des végétaux, ou des animaux dilatées par la chaleur du ſoleil, des feux ſouterrains, ou autres cauſes ſemblables, qui altérent cette nature, ſelon la qualité des corps dont ſortent les exhalaiſons.

Voyons maintenant à quoi eſt expoſé l'air, ou la portion d'atmoſphere qui environne cette Ville. Par ce que nous avons dit de ſa ſituation, de ſes eaux & de ſes vents, on s'imagine aiſément que ſon air doit être très-humide, entourée de la mer & de terres marécageuſes; de quel côté que lui viennent les vents, ils ſe chargent de l'humidité des terres & des eaux par leſquelles ils paſſent, & la lui apportent; ils lui communiquent auſſi les exhalaiſons putrides des marais de Bergues & de plus loin, ainſi que l'air croupi du pays couvert.

Il eſt vrai que par le moyen de la nouvelle Cunette, on a donné de

l'écoulement aux eaux corrompues de la Ville baſſe & des environs, qui empoiſonnoient le quartier du Sud de la Ville par leur odeur, & que les maladies ſont depuis bien diminuées. On peut dire à ce ſujet, que les habitans ont preſque autant d'obligation aux perſonnes, * qui par leurs repréſentations au Roi, ont contribué à la conſtruction de cette Cunette, qu'en eurent autrefois les citoyens de Selinis au grand Empedocle, qui les mit à l'abri d'une peſte dont ils étoient affligés tous les ans, en faiſant couler les eaux de deux riviéres dans les foſſés bourbeux de leur Ville, qu'il rendit par ce moyen très-ſaine. Ne ceſſons de faire des vœux pour la ſanté du Monarque, qui a daigné s'intéreſſer à la nôtre.

Je ne connois de vice permanent dans l'air de Dunkerque que ſon hu-

* Monſieur le Comte de la Serre, alors Commandant de la Flandre Maritime, & Monſieur de Séchelles, Intendant de la Province.

midité. Ses vices accidentels ſont les pourritures que la chaleur y cauſe, & celles que les vents nous apportent des environs. Je conviens que l'humidité ſeule enléve à l'air ſon reſſort, le rend moins propre à la reſpiration, & diminue la tranſpiration; ſources des maladies chroniques, comme aſthmes, hydropiſies, fiévres intermittentes, &c. en relachant les ſolides, & diſpoſant à une lenteur dans la circulation, à un ſang viſqueux, à des obſtructions, à l'apoplexie, & aux morts ſubites qui ſont ici aſſez fréquentes, à des diſpoſitions hyſtériques, ou nerveuſes du ſexe, à des rhumes, fiévres pleurétiques, péripnéumonies, & autres maladies.

Quant au ſcorbut, malgré l'humidité de l'air, il n'y eſt pas commun: il s'y trouve cependant quelques perſonnes qui en ſont attaquées. La phthiſie eſt très-rare, eu égard au nombre des habitans.

La pourriture de l'air nous occaſionne des maladies dont il ſera par-

lé dans la ſuite. Je n'entre point dans un détail général de l'air, ne m'attachant qu'à celui de Dunkerque. Les curieux peuvent ſe ſatisfaire plus amplement ſur cette matiére dans l'Ouvrage du ſçavant Monſieur Arbuthnot, déja cité, & dans l'excellent Livre de Monſieur Rollin, des maladies occaſionnées par les promptes & fréquentes variations de l'air. On me permettra d'ajoûter que l'air de Dunkerque eſt ſalutaire aux corps ſecs & deſſéchés, en ramolliſſant par ſon humidité les parties trop rigides, puiſqu'il eſt certain que l'humidité relâche & détend les fibres animales. Sa fraîcheur reſſerre & corrige en partie ſon humidité, & le rend bien plus ſain que s'il étoit plus chaud.

## *Du tempérament des Habitans.*

IL eſt difficile de juger exactement du tempérament des habitans de cette Ville, peuplée comme elle l'eſt de

de particuliers de différentes Nations, & de presque toutes les parties de la France, dont l'étendue est si grande, que l'on y distingue facilement ceux de chaque Province, à leur taille, leur façon de parler, leur plus ou moins de vivacité, & même à la couleur de la peau : attachons-nous au tempérament des naturels d'ici.

Ils sont en général de bonne taille, replets, & naturellement flegmatiques, ont le visage assez plein, peu coloré, tirant sur le pâle; la peau assez blanche, le col plutôt court qu'allongé, les épaules & la poitrine larges, le ventre gros, les jambes bien fournies, les fibres musculaires plutôt relâchées qu'élastiques.

Le Dunkerquois est judicieux, humain, compatissant, tranquile, paisible, mais peu d'humeur à supporter les injures; il est sobre autant qu'il le faut dans un climat aussi éloigné de l'Equateur; s'il l'étoit davantage, je crois qu'il ne s'en porteroit pas mieux, puisqu'il est nécessaire qu'il

entretienne par un peu de vin la circulation de ſon ſang, & la tranſpiration, qui ne ſont que trop ralenties par l'humidité de l'air. ( Cela eſt ſi vrai, que les ſoldats & les pauvres, à Dunkerque, ſont plus ſujets aux maladies que les gens aiſés. ) Il eſt aſſez attaché aux coutumes de ſes ancêtres. On voit ici des gens qui conſervent encore leur ancienne façon de s'habiller, que je trouve même plus commode que celle d'aujourd'hui.

Les femmes y vivent trop ſédentairement, faiſant trop d'uſage d'eau chaude, dans laquelle elles infuſent quelques feuilles de thé. On ſçait que l'eau relâche toutes les fibres animales, & l'eau tiéde encore plus. Cela étant, il me paroit que le ſexe, qui de ſa nature a les fibres muſculaires nerveuſes, aſſez détendues & relâchées, devroit ſe garder de l'uſage immodéré d'une pareille boiſſon. Je ne condamne pas le thé pris avec modération ; je ſçais que l'eau dans laquelle on l'infuſe eſt diaphorétique & délayante ; mais je ſçais auſſi par ex-

périence qu'il ne convient pas à tout le monde, qu'il eſt préjudiciable aux eſtomacs foibles, & j'ai vu plus d'une perſonne blaſée pour s'y être trop adonnée : d'ailleurs, en attaquant les fibres de l'eſtomac, il entretient, s'il ne cauſe pas, les maladies nerveuſes & hyſtériques auſquelles les femmes ſont ſujettes, peut-être plus ici qu'ailleurs. Elles y ſont très-fécondes, quelquefois juſqu'à l'âge de quarante à cinquante ans, & même plus tard. En général elles ont le ventre élevé, ce qui provient autant de l'humidité du pays, qui diminue la perſpiration, que des boiſſons chaudes & relâchantes dont elles ſe ſervent. Nous aurons occaſion dans la ſuite, en parlant des maladies de Dunkerque, de dire quelque choſe de plus particulier des incommodités du ſexe.



*De la Nourriture. Des Alimens.*

NOUS avons ici les alimens de toute eſpece aſſez bons. Le pain, le bœuf, le veau y ſont des meilleurs; le mouton, ſans être auſſi délicat que dans d'autres pays, y eſt paſſable. Bergues nous fournit d'excellente volaille, Rozendal de bons légumes. Nous avons des oiſeaux aquatiques en abondance, & qui ne ſont pas plus mal-ſains ici qu'ailleurs. Le poiſſon de mer eſt bon, celui d'eau douce généralement mauvais. Il ſeroit injuſte d'attribuer aux alimens aucune des maladies, ſoit aiguë, ſoit chronique, qui nous affligent ici; cependant il faut bien ſe garder de manger des moules en Été ou dans les chaleurs. Les ſymptomes qu'elles cauſent, ſont la fiévre, les vomiſſemens, l'oppreſſion & le gonflement, ſur tout de l'eſtomac, des inquiétudes & une ébullition de ſang, qui ne ſe

guériſſent que par la ſaignée, les boiſſons huileuſes & le vomiſſement.

La biere eſt ici la boiſſon la plus commune : elle y eſt bonne & à bon marché, de ſorte que les ouvriers & les pauvres ſont en état d'en boire, au moins de la petite, ſans être réduits à l'eau, qui eſt mauvaiſe. La biere, qui y eſt faite d'orge, retient toujours plus ou moins de ſa qualité viſqueuſe. La fermentation par laquelle elle paſſe, ni l'houblon qu'on y emploie pour lui donner de l'amertume & pour diviſer ſes parties farineuſes, n'empêchent pas qu'elle ne reſte toujours plus ou moins collante & épaiſſe ; ce qui la rend trop groſſiére pour paſſer avec facilité par les vaiſſeaux capillaires. Elle diſpoſe aux obſtructions, ou les ferme ; elle eſt auſſi peu propre pour la tranſpiration, par rapport à ſes parties adhéſives. Malgré ces mauvaiſes qualités elle eſt ici plus ſaine que l'eau, ſurtout pour les corps robuſtes & exercés, pour ceux qui travaillent à des

ouvrages forts & pénibles, & chez qui la diſſipation eſt grande par la tranſpiration. Dans ce cas elle ſert de délayant à ces corps, en empêchant le trop grand contact, ou à d'heſion des globules d'un ſang épais & viſqueux, privé de ſes parties ſéreuſes par une ſueur trop abondante, & d'autant plus facilement, qu'elle eſt analogue au ſang & aux liqueurs du corps humain ; mais c'eſt une boiſſon dangereuſe pour les perſonnes qui vivent ſédentairement. Elle épaiſſit le ſang, le rend plus collant & viſqueux, diminue la tranſpiration, diſpoſe aux obſtructions, ſource de bien des maux, comme hydropiſie, l'encophlegmatie, apoplexie & paraliſie.

On prétend que la biere donne de la bile ; je ne ſçais ſur quel fondement. Elle eſt aceſſante de ſa nature, s'aigriſſant auſſitôt qu'elle eſt privée par l'âge ou l'exporation de ſes parties ſpiritueuſes.

Il eſt démontré par pluſieurs expériences, que les acides corrigent la

bile, & lui enlevent même ſon amertume. Comment donc la biere peut-elle cauſer de la bile ? Au contraire, elle diminue ſon action, la tempére, rafraîchit, & délaie un ſang trop échauffé.

C'eſt dans cette vue que le célébre Sydenham faiſoit boire dans la petite vérole confluente de la petite biere avec de l'eſprit de vitriol. L'expérience prouve que dans les pays où l'on eſt réduit à boire de la biere, les peuples ſont moins bilieux qu'ailleurs : la blancheur de leur peau le fait voir. Il eſt vrai que l'éloignement du ſoleil y contribue beaucoup, puiſqu'il eſt certain que la bile eſt moins active dans les pays Septentrionaux que dans les Méridionaux ; les habitans de cette derniere partie ayant le teint bien plus baſané, & étant plus ſujets aux fiévres bilieuſes & autres maladies dérivantes de ce principe, ainſi qu'aux paſſions qui ſont bien plus vives chez eux.

Comme on fait grand uſage de beurre en cette Ville, il eſt bon d'en

dire un mot en paſſant : il y eſt très-bon, & l'on n'en voit pas de meilleur en aucun pays. Il eſt de ſa nature gras & onctueux, ſe ſéparant, ou ſe digérant difficilement, relâchant trop l'eſtomac, fourniſſant un chyle groſſier & peu propre à la tranſpiration, & augmentant la bile qui eſt la liqueur du corps la moins tranſpirable. Il eſt contraire aux eſtomacs foibles, aux tempéramens flegmatiques, à ceux qui ont les fibres relâchées, & à toutes les maladies qui en proviennent, &c.

Il convient aux tempéramens ſecs & exténués, bien entendu qu'il n'y ait point d'obſtructions. Il diminue la trop grande tenſion des ſolides, leur donne une ſoupleſſe qui leur manquoit. Ceux qui ſont dans ce cas peuvent en uſer avec modération, comme d'un aliment qui leur eſt propre. On voit aiſément que le beurre ne convient pas aux perſonnes de l'un ou l'autre ſexe qui menent une vie ſédentaire, comme négocians, gens d'étude, femmes, ni en général à

aucun de ceux qui ne ſont pas d'une profeſſion qui les engage à l'exercice. Il eſt vrai qu'à Dunkerque, ceux qui vivent ſédentairement, & ceux qui s'exercent, ou ſe livrent au travail, font indifféremment uſage de beurre, & qu'à les en croire, ils s'en trouvent bien, puiſqu'on y parvient à un âge auſſi avancé qu'ailleurs : je conviens de ce dernier article; mais auſſi combien d'autres y voit-on mourir dans l'adoleſcence, ayant dès leur enfance l'eſtomac relâché, les fibres muſculaires molles & ſans reſſort, le ventre gros, la rate enflée, & quelquefois ſquirreuſe qui les diſpoſe à l'hydropiſie, qui n'eſt que trop commune ici, & à laquelle la diéte, l'humidité de l'air, & la vie ſédentaire ne les expoſent que trop?

Il eſt certain qu'on peut ſe faire au mauvais air, à la mauvaiſe nourriture, à l'exercice, comme à l'inaction, ſur-tout de jeuneſſe : cela eſt ſi vrai, que nous voyons des Nations, dont la diéte eſt auſſi mal-ſaine & groſſiére que l'air qu'elles reſpirent, vivre juſ-

qu'à un âge fort avancé. On s'en étonnera moins pour peu qu'on fasse attention que pour jouir d'une parfaite santé, il faut proportionner sa nourriture à la force des parties solides de son corps, aux exercices attachés à son état, & au poids de l'air environnant.

L'expérience a fait voir qu'un laboureur à qui l'on donne pour nourriture pendant quelques jours du pain blanc, des poulets, ou autres mêts légers & de facile digestion, de l'eau, ou autres liqueurs foibles pour boisson, se trouve bientôt exténué & hors d'état de continuer son travail; cette nourriture ne donnant que peu de prise aux solides par sa résistance, & se dissipant en très-peu de temps, le fait tomber dans un état de langueur. Remettez-le à son premier ordinaire, qui consistoit en pain grossier & pésant, porc frais, ou salé, beurre, fromage, laitage, légume, &c. sa vigueur & ses forces reviennent; ses travaux journaliers, qu'il a la faculté de reprendre, lui fa-

cilitent la digeſtion des alimens les plus groſſiers, & les convertiſſent en bon chyle & en bon ſang, ſources de ſanté.

Leçon utile aux riches que la nature punit de leur intempérance, de leur molleſſe, & du peu d'exercice qu'ils ſe donnent en leur refuſant pareil bonheur. Il ſe trouve, à la vérité, parmi eux des eſprits aſſez éclairés pour ſentir que Dieu a mis l'homme dans l'obligation de gagner ſon pain à la ſueur de ſon corps, & par le travail ; en conſéquence, ils prennent de l'exercice à proportion de ce qu'ils boivent & mangent, & ſçavent faire diéte à propos. On peut regarder ceux-ci comme de vrais Philoſophes ; leur digeſtion eſt bonne, les ſécrétions en général de même, leur ſommeil tranquile, & leur ſanté parfaite.

Il eſt particulier que les Dunkerquois en général aient une averſion pour l'ail, ne pouvant le ſupporter, même en reméde, pendant que d'autres Peuples en font un uſage ordi-

naire dans leurs ſauſſes. Je les prie de voir les grands éloges qu'en font Mathiol, & après lui Chomel, dans ſon Hiſtoire des Plantes uſuelles, où ils apprendront que c'eſt un bon reméde & un excellent préſervatif contre les maladies épidémiques & peſtilentielles, & de vouloir bien oublier le badinage d'Horace dans ſes Épodes.

> Parentis olim ſi quis impiâ manu
> Senile guttur fregerit,
> Erat cicutis allium nocentium, &c.



## DES QUALITÉS DE L'ATMOSPHERE.

*La chaleur & le froid, la ſéchereſſe & l'humidité étant les qualités les plus ſenſibles de l'Atmoſphere & les plus à portée des connoiſſances humaines, nous examinerons ſéparément leurs effets par rapport à l'objet dont il ſagit, & nous commencerons par ceux de l'humidité, qui eſt le vice le plus permanent de l'air de Dunkerque.*

### *Des effets de l'humidité.*

LES maladies chroniques qui régnent ici, triſte progéniture du relâchement & de l'humidité, ſont des hydropiſies de toute eſpece, particuliérement celle de poitrine, qui y eſt très-fréquente, des leucophlegmaties, des aſthmes, des enflures œdémateuſes aux jambes, des paraliſies, ſuite des apoplexies; la bouffiſſure du viſage, l'extenſion du ven-

tre avec obſtructions qui dégénerent ſouvent en duretés ſquirreuſes de quelques viſceres, des flatuoſités très-incommodes par les ſpaſmes qu'elles cauſent, & qui prennent les apparences d'autres maladies, comme fauſſes pleuréſies, aſthmes, vertiges, étourdiſſemens, &c. Le peu de durée de ces ſymptomes fait voir qu'ils procédent d'une cauſe paſſagére & des plus mobiles, qui n'eſt autre qu'un air élaſtique enfermé, lequel étant mis en liberté, les fait diſparoître dans le moment. Ajoûtez à ce que deſſus, des rhumes très-opiniâtres, où les malades n'expectorent qu'une pituite crue & ſans coction.

Les maladies, dont nous venons de faire l'énumération, commencent ordinairement en Novembre & Décembre, qui ſont ici les mois de l'année les plus humides. Les leucoplegmaties qui ſurviennent après des fiévres automnales, ſont ſouvent fatales dans ces deux mois.

On peut préſumer que l'humidité eſt en partie la cauſe procatartique de

tous ces maux, & l'on y eſt d'autant plus fondé, que leur ordre eſt conſtant, ſans exception, ainſi que je l'ai obſervé depuis dix ans, & que mes Confréres m'ont aſſuré l'avoir vu avant moi. Pour ſe le perſuader, il ne faut que faire attention aux effets extérieurs de l'humidité ſur nos corps, qui ſont de ſupprimer la perſpiration en bouchant les pores de la peau, & de relâcher toutes fibres animales; delà une diminution de l'action des ſolides ſur nos fluides, & par conſéquent une lenteur dans la circulation du ſang qui nous rend péſans, lourds, peu propres au travail de l'eſprit ou du corps, & qui eſt augmentée par les vents humides & chauds.

Notre intérieur n'eſt pas exempt des mauvais effets de l'humidité, qui, en privant l'air de ſon reſſort, le rend peu propre à la reſpiration, incapable de dilater ſuffiſamment les poumons, & de donner aux vaiſſeaux le dégré de compreſſion néceſſaire pour une bonne ſangnification : delà un mêlange imparfait du chyle avec le

ſang ; qui reſte toujours viſqueux & collant, comme on le voit toutes les fois qu'on en tire ; ſouvent même les parties ſéreuſes deviennent gellatineuſes après que le ſang s'eſt refroidi quelques heures dans les palettes, ſans que le malade cour aucun riſque. Le ſang que j'ai vu dans cet état avoit été tiré des perſonnes qui avoient les jambes œdémateuſes.

Cette même humidité en relâchant la ſurface interne des poumons, (leſquels, ſi l'on en croit quelques Auteurs, ſurpaſſent de beaucoup la circonférence de notre corps) & en bouchant les vaiſſeaux excrétoires de cet organe, diminue la quantité d'une matiere analogue à la tranſpiration que l'on rend à chaque expiration : cette matiére retenue engorge les poumons, & devient la ſource des rhumes opiniâtres, aſthmes, hydropiſies de poitrine & autres indiſpoſitions de cette partie. D'ailleurs, l'air dont les alimens que nous prenons journellement, ſont chargés, étant privé de ſon reſſort par la qualité ſuſ-

dite ;

dite, eſt incapable par ſon expanſion de diviſer & de ſéparer la nourriture dans l'eſtomac pour en faciliter la digeſtion; ce qui rend cette opération plus pénible ici aux valétudinaires que dans un pays plus ſec. Cet air, en paſſant avec le chyle dans le ſang, eſt peu propre à entretenir l'équilibre, ou à réſiſter au poids de l'atmoſphere qui eſt conſidérable en cette Ville, par les raiſons énoncées. Delà les mouvemens oſcillatoires foibles & lents, conſéquemment les ſécrétions imparfaites, ſur tout de la bile, que l'on évacue ici en certaines maladies, comme de la poix-réſine ou des morceaux de cire.

On auroit lieu de s'imaginer qu'un peuple, d'ailleurs judicieux, s'efforceroit de corriger, du moins dans les maiſons & les appartemens l'humidité de l'air, cauſe principale des maux dont nous venons de parler; c'eſt cependant à quoi l'on ne penſe pas, ſoit que l'on croie la choſe de peu de conſéquence, ou que l'on ait peine à ſe défaire d'une ancienne habitude. On

y lave les chambres, au moins une fois la ſemaine, ſans prendre d'autres précautions pour les ſécher, même en Hiver, que de laiſſer les fenêtres ouvertes pendant quelques heures. L'eau de puits, dont on ſe ſer t p our cet uſage, eſt ſalée, & par conſéquent entretient l'humidité. Il eſt démontré que les hardes & autres effets lavés dans cette eau, conſervent plus long-temps leur humidité, que s'ils étoient lavés dans l'eau douce. Le mortier fait avec cette premiere eau, ne ſe ſéche jamais qu'imparfaitement. Les parties ſalines ne ſe diſſipant pas, ſont toujours diſpoſées à ſe charger de l'humidité de l'air, ſoit par attraction, impulſion, ou autre cauſe, il n'importe : le fait n'en eſt pas moins vrai. J'ai vu ici une famille entiere tomber malade pour avoir habité une maiſon neuve, dont les murs étoient encore humides. L'un, après un gros rhume, devint étique ; l'autre, après des oppreſſions & des maux de gorge violents, fut attaqué d'une tympanite qui dégénéra en aſcite ; l'un & l'autre cependant furent guéris.

Après avoir démontré les mauvais effets de l'humidité, ſur leſquels tous les Médecins & Phyſiciens ſont d'accord, je vais indiquer les moyens les plus ſimples & les plus aiſés de s'en préſerver. Je le fais d'autant plus volontiers, qu'il eſt du devoir d'un Citoyen en pareil cas, s'il n'a pas le droit d'ordonner, de propoſer du moins ce qu'il ſçait devoir tendre au bien public; d'ailleurs, j'ai trop à me louer de Mrs. les Magiſtrats & les principaux habitans de cette Ville, pour négliger rien de ce qui peut contribuer à la conſervation de leur ſanté.

Ces moyens ſont d'abord, & ceci regarde les perſonnes riches & aiſées, de faire cirer les planchers de leurs appartemens, d'avoir ſoin de temps en temps, même en Été, qu'on y faſſe du feu; c'eſt le meilleur des ventillateurs. Outre qu'il corrige l'humidité, il donne du reſſort à l'air, & raréfie celui des appartemens, qui étant hors d'état de réſiſter à l'air extérieur, lui fait place. Delà une circulation & un mouve-

ment continuel de cet élément, qui s'oppoſent à ſa corruption, & le rendent ſain & ſalutaire. Cette précaution eſt néceſſaire dans un temps calme & chaud, l'air étant alors très-ſujet à croupir. Le temps le plus propre à cette opération eſt le matin après que le ſoleil a diſſipé les vapeurs de la nuit, & l'on feroit bien d'ouvrir les fenêtres, ſur tout celles expoſées à l'Orient.

Ceux qui trouveront qu'il eſt d'une trop grande dépenſe de faire du feu dans les cheminées, peuvent faire brûler des bayes de Geniévre dans un réchaud placé au milieu des chambres juſqu'à ce qu'elles ſoient remplies de fumée; les portes & les fenêtres ayant été fermées l'eſpace d'une demi-heure, on peut les ouvrir. L'air extérieur chaſſera toute la fumée, & viendra occuper ſa place; par ce moyen il eſt impoſſible que la moindre particule d'air croupi reſte dans une chambre, ſoit dans les tapiſſeries, les meubles, ou autres effets: les riches peuvent ajouter à cette fumigation, en très-petite

quantité, le baume de Tolut, Loli-banum, le Beuzoin, le Mastic, ensemble ou séparément. Les personnes sujettes aux vapeurs hystériques, suffocations, &c. peuvent se servir dans leurs chambres particuliéres de fumigations des Gommes Fœtides, ou à leur défaut, des Cornes de pieds de Chevaux. Cette addition seroit d'une très-grande utilité, principalement pour les asthmatiques de ce pays, pour les personnes sujettes aux rhumes opiniâtres dont nous avons parlé, pour les poitrinaires en général, sur tout dans les hydropisies de poitrine. On peut varier ces fumigations selon les cas ; mais j'avertis que c'est aux maîtres de l'art seuls à faire ces changemens.

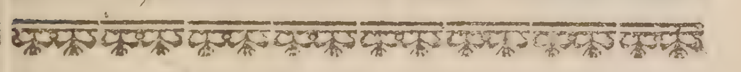
Les personnes moins riches peuvent substituer aux Baumes ci-dessus, le Gaudron qui est ici à bon marché : peut-être n'est-il inférieur aux autres que par cet endroit. On connoît les vertus de son eau, quoiqu'elles ne soient pas si universelles que le célébre Mr. Berkley, Évêque de Cloy-

ne, le prétend. Je ſuis perſuadé que ſi on lavoit moins ſouvent les appartemens, & qu'on mît en pratique ce que nous venons de dire, il y auroit bien moins de maladies chroniques dans cette Ville.

On m'objectera que c'eſt un ancien uſage que l'on a toujours ſuivi; & que la plûpart des habitans ſont exempts des maladies dont nous avons parlé. Il eſt vrai que les corps s'accoutument à tout. La chaleur eſt exceſſive en Éthiopie, le froid n'eſt pas moins violent en Sibérie; cependant les hommes & les animaux y vivent, & quelques-uns des premiers juſqu'à un âge très-avancé. Les Orientaux ſe font à l'Opium, qui eſt de ſa nature un poiſon. Les buveurs d'eau-de-vie concluent de ce qu'il y en a quelques-uns qui échappent à l'hydropiſie, & ne deviennent pas blaſés, que les excès de cette liqueur ne ſçauroient être auſſi funeſtes qu'on le dit: ſans faire attention au grand nombre de ceux que l'abus de cette boiſſon fait périr, il en eſt de même

à l'égard de l'humidité des appartemens; on y a été exposé tant de fois ſans en éprouver les mauvais effets; qu'on eſt tranquile & peu ſcrupuleux ſur cet article.

Quand le corps eſt bien diſposé, qu'un juſte équilibre régne entre les fluides & les ſolides, on ne doit craindre, ni les maladies aigues, ni les chroniques, ni même celles de contagion; mais comme il eſt difficile de conſerver long-temps cet équilibre que tant de cauſes détruiſent à notre inſçu, il ſeroit de la prudence d'éloigner du moins celles dont nous avons une connoiſſance certaine.



*Des effets de la Séchereſſe.*

LA ſéchereſſe ne peut produire ici qu'un bon effet. Elle rend l'air que nous reſpirons plus élaſtique, tempére le vice dominant de notre atmoſphere, & rend nos corps plus actifs & plus vigoureux: la raiſon en eſt évidente, par ce que nous avons

dit de l'humidité. Au reste, je n'ai point vu de sécheresse excessive dans ce canton ; & comme je suis résolu de ne rien avancer que d'après l'expérience, je ne m'étendrai point sur cette qualité de l'air ; les mauvais effets qu'elle produit ailleurs n'étant nullement de mon sujet, que je borne à cette Ville.



*Des effets de la Chaleur.*

IL n'y a pas eu de chaleur excessive à Dunkerque depuis que j'y ai commencé mes observations ; mais je me suis apperçu que quand le mercure monte au delà du 70me. dégré dans mon thermomêtre, on se plaint d'une espéce de lassitude, de pesanteur, d'abattement ; que l'on a moins d'appétit, & plus de disposition au sommeil, que les tégumens sont plus gonflés, le visage plus plein, la chair plus molle & relâchée, la couleur de la peau plus jaune que de

coutume. Ces ſymptomes ſont plus manifeſtes dans les corps cacochimes & valétudinaires, que dans ceux qui ſont en ſanté : ce ſont les avant-coureurs des fiévres dont nous aurons occaſion de parler dans la ſuite, & que je crois être cauſées par les exhalaiſons des eaux croupiſſantes qui nous environnent. Les vapeurs de l'eau portée à un certain dégré de pourriture, ſont mortelles. Il oſe avancer que la Colchide, ſi renommée dans la fable pour la production des plantes venimeuſes, ne pourroit en fournir d'un plus prompt effet. Qu'il me ſoit permis de citer en preuve le célébre Mr. de Senac, qui, dans ſon Traité de la Peſte, page 60, rapporte le fait ſuivant arrivé dans la Province de Bearn.

„ Un homme rentre dans ſa mai-
„ ſon, qui étoit déſerte depuis 29
„ ans. Il y avoit laiſſé une cuve
„ deſtinée à conſerver de l'eau ſalée,
» en rentrant dans ſon ancienne ha-
» bitation, il voulut ſe ſervir de ce
» vaiſſeau. Le premier qui oſa y deſ-

» cendre pour en enlever les ordu-
» res, mourut ſubitement ; deux au-
» tres qui le ſuivirent pour le ſecou-
» rir, périrent de même avant que
» d'arriver au fond. Un quatriéme
» ayant avancé la tête ſur le trou
» par lequel les autres avoient deſ-
» cendu, fut frappé par une exha-
» laiſon ſi cuiſante, qu'il en perdit
» la vue ; enfin on enleva le plan-
» cher qui couvroit la cuve : l'air
» extérieur en entrant dans cet eſ-
» pace renfermé, diſſipa les vapeurs
» malignes. La lumiere y décou-
» vrit ce qu'on n'y avoit pas attendu.
» L'eau ſalée en s'exhalant avoit
» formé une croute au fond de la
» cuve. Sous cette eſpece de cou-
» vercle s'étoit, ſans doute, for-
» mée la vapeur mortelle, qui em-
» poiſonna ces trois miſérables. Les
» crevaſſes qu'ils firent à cette ma-
» tiére, donnerent jour aux corpuſ-
» cules venimeux.

Je ne crois pas que Médée, ou la Canidie d'Horace aient eu connoiſſance d'aucun poiſon auſſi ſubtil que

celui-là. Le même grand Médecin, que nous venons de citer, nous apprend aussi qu'une fiévre pestilentielle qui ravagea Rome, fut causée par les exhalaisons des eaux de pluie croupies du Château de St. Ange.

Sans aller chercher si loin les mauvais effets des eaux croupissantes, nous en voyons un exemple à Gravelines, qui, malgré la dépense que le meilleur des Rois y a faite, à dessein d'enlever la cause des maladies qui affligeoient les habitans & la garnison, ne laisse pas d'être encore mal-sain. On a beau, à l'imitation d'Empédocle, renouveller de temps en temps l'eau de mer dont les fossés de la Ville sont remplis, le nombre des maladies n'y est guères diminué; & cela n'est point étonnant: on n'a pas touché à la cause. La terre nommée Hems St. Pol, à peu de distance de cette Ville, est plus ou moins couverte d'eau à chaque marée, & l'est totalement à l'Équinoxe du Printemps. Les chaleurs de cette saison & de l'Été desséchent

cet endroit. L'air ſe charge des vapeurs d'une eau croupie & d'une terre humide, qui ſont d'autant plus à craindre, que le ſel marin, dont ces eaux ſont chargées en petite quantité, accélerent & augmentent la pourriture. Le Docteur Pringle a ſuffiſamment démontré cette vérité dans ſon Traité des Subſtances Septiques & Anti-ſeptiques.(Voyez Expérience 25.) Dès que la chaleur ſe fait ſentir à Gravelines, on y voit regner des fievres putrides, ou bilieuſes, longues & difficiles à guérir avec de très-mauvais ſymptomes, un délire rapprochant de la fréneſie, un pouls preſque auſſi dur que dans les fiévres inflammatoires des parties membraneuſes, la convaleſcence eſt fort pénible, & dure ſouvent juſqu'à l'hiver. Le Meſentère reſte obſtrué, & quelquefois dur après ces fiévres. Si l'on n'eſt bien réguliérement traité, on tombe dans l'hydropiſie ou autres maladies chroniques.

Une eſpéce de Mouches jaunes, qui ſortent par eſſaims d'entre les

avés de cette place, font les avant-
oureurs des fiévres dont nous par-
ons.

Les mêmes maladies regnent dans
s hameaux des environs de Grave-
nes, mais ne s'étendent pas jusqu'à
ourbourg. Il est à présumer que les
xhalaisons putrides de la terre Hems
. Pol, sont la source d'où elles dé-
vent : si cette terre étoit desséchée &
ltivée, peut-être les maladies cef-
roient-elles. J'avoue que j'ignore
talement par quel méchanisme la
ntagion & la pourriture agissent,
ns un contact immédiat & sensible
les corps vivants; mais je sçais
e par tout où il y a des marais
ondés en Hiver & desséchessés en
é, il y a des maladies putrides &
idémiques qui ne différent que du
us ou du moins, suivant les cau-
qui les produisent. Il paroit que
plus dangereuses, sont celles qui
nt occasionnées par les exhalai-
ns d'eau salée croupie. Les Pol-
Fevers d'Anvers & des environs
us en fournissent une preuve; on

se souvient encore des maladies que les Troupes du Roi y ont essuyées en 1747 & 1748.

Revenons à notre objet, qui est la Ville de Dunkerque : l'eau salée n'inonde jamais nos campagnes. Les élévations sablonneuses des Dunes lui ferment le passage, & la retiennent dans ses bornes : aussi nos maladies sont-elles traitables, & elles le seroient davantage sans les marais qui nous environnent, & qui par les vapeurs nuisibles qu'ils nous envoient en Été & en Automne, corrompent l'air que nous respirons, qui n'est déja que trop disposé à ce vice par son humidité. Il y a dans ces marais plusieurs fossés remplis d'herbes, où les insectes se retirent & meurent, & ajoutent à la vase un dégré de pourriture encore plus pernicieux. Mr. Senac, Traité de la Peste, page 61, assure qu'il n'est pas de corruption plus fatale aux animaux que la corruption des animaux mêmes ; ce qu'il confirme par des exemples, & entre autres par celui des Sauterelles,

dont la pourriture cauſe la Peſte en Égypte.

Si on vouloit donner de l'écoulement aux eaux, bien nettoyer les oſſés du voiſinage, les habitans de ette Ville pourroient ſe flatter de ouir d'une meilleure ſanté.

Que l'on compare aujourd'hui, uant au nombre, les maladies aiues de Dunkerque avec celles qui regnoient avant la conſtruction de a Cunette, & on y trouvera une rande diminution depuis cette époue ; ce qui eſt une preuve convainuante de ce que nous avançons. Les récautions que nous avons indiuées à l'article de l'humidité, ne euvent qu'être très-efficaces contre infection dont il s'agit. On doit âcher du moins d'en garantir les apartemens, les ennemis domeſtiques tant toujours les plus à craindre. aſſons à l'examen des effets du oid.

## *Des Effets du Froid.*

LE froid resserre & comprime les corps, & diminue leur volume en rapprochant les parties dont ils sont composés. Porté à un certain dégré, il coagule les liqueurs & les fluides de toute espéce, tant des corps animés, que des végétaux. Ces effets sont sensibles & connus par l'expérience ; mais ils varient selon les latitudes, ou la distance de l'Équateur. Les Peuples exposés à sa rigueur, n'en ont que trop souvent la triste preuve. Il change le génie, la taille, & jusqu'à la figure des hommes. Un Lapon sortant du ventre de sa mere, est saisi d'une surface d'air, pour ainsi dire, glacée, qui comprime & resserre les parties extérieures de son corps, le défigure, & s'oppose à la dilatation des vaisseaux dont il est composé ; il trouve l'air qui l'environne presque toujours

jours dans le même état, si on en excepte un Été court dont la chaleur n'excéde guères celle de nos Hivers tempérés; encore est-il privé pendant trois mois des rayons du Soleil. Dans cette espéce de compression continuelle, il n'est pas étonnant qu'il reste petit; c'est même un avantage pour lui; car s'il parvenoit à la taille de cinq pieds dix pouces, il seroit à craindre que le sang (supposé que le cœur eût assez de force pour le pousser jusqu'aux extremités) ne se glaçât avant de retourner d'où il seroit parti. La même cause épaissit son sang & ses autres fluides, & les rend peu propres aux sécrétions nécessaires à l'entretien de la santé, & particuliérement du suc nerveux, ou de tel autre agent destiné par la nature au mouvement des corps.

La nourriture grossiére à laquelle il est réduit, n'a pas la qualité requise pour remédier à ces défauts. On peut juger que les évacuations cutanées se font très-imparfaitement, le froid

rapprochant trop les pores, ou les bouchant, ce qui le rend ſujet au ſcorbut. La rigidité des fibres muſculaires, effet du froid, le rend encore pareſſeux.

Je ſuis d'autant plus porté à croire que le triſte état du corps & de l'eſprit d'un Lapon eſt cauſé par le froid, qu'à proportion que l'on s'éloigne du Pole on voit diminuer par gradation, jusqu'à la Zone tempérée, les mauvais effets dont il eſt parlé. Cela eſt manifeſte par la couleur même de la peau qui va toujours en bruniſſant juſqu'à l'Équateur, où elle devient noire. États ſurprenans, mais certains des climats.

Après avoir donné une idée générale des propriétés du froid, examinons ſes effets ſur les habitans de Dunkerque.

Le froid eſt rarement violent ici, & ſes excès ſont de peu de durée: la proximité de la Mer en eſt en partie cauſe; mais il y continue longtemps. Il eſt inſéparable de l'humidité de notre ſituation, & en aggrave

les conséquences, quant à la production des maladies chroniques dont nous avons parlé page 35. A l'égard des maladies aiguës, elles regnent peu dans les mois de Décembre, Janvier & Février, qui sont les plus froids de l'année, & généralement ne consistent qu'en rhumes & esquinancies. Ces dernieres, quoique maladies inflammatoires, se guérissent très-facilement. Je n'ai connoissance d'aucune personne qui en soit morte ici depuis trois ans. Vers l'Équinoxe de Mars le temps s'adoucit; il nous vient quelques bouffées de chaleur. C'est alors que les maladies inflammatoires du premier ordre se manifestent, comme pleurésies, péripneumonies, & elles continuent plus ou moins jusqu'à la fin de Mai.

Voici comme je conçois que cela arrive. Le froid de l'Hiver rend la tissure de nos vaisseaux plus dense, plus compacte, & plus solide : la même cause resserre & diminue le volume du sang & des liqueurs, en rapprochant leurs parties par un

contact plus immédiat. Ils deviennent plus épais & moins coulans : les premieres impressions de la chaleur les raréfient. Ils occupent un plus grand espace ; mais la chaleur n'ayant pas encore la force suffisante pour dilater les vaisseaux dont la tissure est solide, ceux-ci s'opposent constamment à cette raréfaction. Delà il résulte que les efforts réciproques des fluides & des solides sont plus grands ; un pouls plus fréquent, une augmentation de la chaleur interne en sont les suites. Dans cet état tumultueux, les fluides comme les plus foibles, sont obligés de céder, & cherchent à s'échapper de tout sens, en grande partie par la voie des sécrétions, & sur-tout par la transpiration & les excrétions pulmonaires. Il semble qûe la multiplicité des pores de la peau devroit contribuer à cet effet ; mais la chaleur, quoiqu'assez forte pour raréfier les fluides, ne l'est pas encore au dégré requis pour relâcher la peau, & favoriser cette évacuation salutaire. Les

liqueurs trouvant par-tout de la résistance, leur raréfaction, leur mouvement & leur chaleur en sont augmentés : qu'en arrive-t-il ? elles se jettent précipitamment sur la partie la plus foible, y forment des engorgemens, obstructions, inflammations, &c. La force des solides est quelquefois si supérieure, que le sang est, pour ainsi dire, injecté dans les vaisseaux lymphatiques : l'ophtalmie nous en fournit l'exemple ; les vaisseaux de la conjonctive (ou blanc de l'œil) étant alors engorgés de sang, cet engorgement inflammatoire peut se faire dans les vaisseaux capillaires sanguins. Un froid subit venant à succéder à la chaleur, comme cela est ordinaire ici, produit en même-temps deux effets qui facilitent cet engorgement, qui sont, la diminution du calibre des vaisseaux, & l'épaississement du sang.

L'expérience confirme ce que nous avançons, puisqu'il est certain que les personnes les plus sujettes aux maladies inflammatoires, sur tout

aux pleuréſies & péripneumonies, ſont celles qui ſont obligées de gagner leur vie par un pénible travail qui les échauffe beaucoup, comme Forgerons, Cuiſiniers, Raffineurs de ſel, de ſucre; ajoutons-y les ivrognes & buveurs de liqueurs fortes; ces derniers ne ſont pas à plaindre: ils ne ſont redevables de leurs infirmités qu'à leurs débauches. Quand ceux dont nous venons de parler, étant échauffés, s'expoſent imprudemment ſoit par néceſſité ou par négligence, à un air fort froid, le ſang dans l'inſtant s'épaiſſit, & commence à prendre un dégré de coagulation, (ce que nous démontre le friſſon qui ſurvient alors.) La nature hors d'état de réſiſter long-temps à pareil choc, fait jouer tous ſes reſſorts, & ſurtout le mouvement, pour s'oppoſer à la coagulation du ſang qui ſeroit ſuivie de la mort. La chaleur revient, la fiévre s'allume, le malade ſe plaint d'une douleur vive au côté, la reſpiration ſe trouve courte & gênée, le pouls plus ou moins dur, avec une

toux fréquente & généralement ſans expectoration : ce ſont les ſymptômes ordinaires de la pleuréſie. La même cauſe peut produire une vraie péripnéumonie, ainſi que la complication des deux maladies, & d'autant plus facilement, que les vaiſſeaux des poumons ſont, pour ainſi dire, expoſés à un contact immédiat de l'air froid qui produit les effets en queſtion. Le ſang que l'on tire des perſonnes dans cet état eſt épais & noirâtre ( ce qu'il a de commun avec celui des Héros de Liliade ) ſe figeant promptement dans les palettes, & étant preſque toujours couvert d'une ſurface coëneuſe plus ou moins épaiſſe. Les ſens nous aſſurent de cette vérité. Il me paroit qu'on en peut conclure avec raiſon que les globules du ſang épaiſſi peuvent s'arrêter dans leur paſſage au travers des vaiſſeaux capillaires, dont le diamêtre eſt diminué par la cauſe dont nous venons de parler, & occaſionner des maladies inflammatoires de toute eſpéce, ſur-tout

celles dont il s'agit. Cette théorie me semble d'autant plus fondée que la saignée, les remédes émollients, savonneux, pectoraux, résolutifs, délayans, en un mot tous ceux qui peuvent rendre au sang sa fluidité naturelle sans irritation, sont les seuls ausquels ces maladies cédent.

Il faut convenir que, quelque fondée que paroisse être la théorie de l'inflammation, la nature s'en écarte souvent. L'engorgement, l'obstruction, ni l'irritation même des parties nerveuses ou la douleur est très-vive, comme dans les rhumatismes chroniques, dans *le Clavus histericus*; les tumeurs scrophuleuses & strumatiques qui se forment sur la surface du corps, les obstructions du foie, de la ratte, du mésentére & les squirrhes, ne produisent ni n'accompagnent pas toujours cette maladie. Cependant, malgré les petites difficultés que rencontre cette théorie, la pratique qui en résulte est la seule victorieuse, & cela n'est point étonnant, puisqu'il est vrai-

ſemblable que l'expérience y a ſervi de baſe.

Hippocrate, Aréteus, Palien, & pluſieurs autres Médecins de l'antiquité traitoient les maladies inflammatoires à peu près comme on les traite de nos jours, quoiqu'ils ignoraſſent la circulation du ſang, l'engorgement des vaiſſeaux limphatiques, &c. L'expérience ſervoit de guide à ces grands Médecins; mais avouons auſſi qu'il y a ſouvent des occaſions où elle eſt d'une foible reſſource, comme dans les épidémies, dans les maladies peſtilentielles, & autres qui ſont rares. Dans ce cas on eſt obligé de recourir à la théorie, à l'analogie d'une maladie avec une autre, & d'obſerver avec exactitude les ſymptômes qui très-ſouvent indiquent la méthode curative.

L'immortel Sydenham a ſi bien ſenti la néceſſité des obſervations en Médecine, qu'il s'y eſt entiérement conſacré. Il a rendu de grands ſervices: j'en appelle à ceux de ſon art, dont l'imagination échauffée ne

cherche point à franchir les bornes prescrites à l'esprit humain. Il est vrai que sa candeur lui fait confesser que la cause & l'essence de certaines maladies lui sont inconnues. Les a-t-on mieux développées, malgré les progrès que la médecine & la physique ont faits depuis son temps? On lui reproche d'avoir négligé la recherche des causes des maladies: on a tort. Il les a recherchées jusqu'où la raison l'a guidé; il étoit trop judicieux pour se livrer à des hypothéses frivoles, qui n'ont d'autre appui que l'imagination de leurs Auteurs.

On ne peut dire de Sydenham, que ce qu'ont dit des Sçavans en général, qu'ils ignorent les causes primitives; reproche aussi déplacé, que si l'on accusoit un bon Pilote d'ignorance, parce que la cause du flux & reflux de la mer lui seroit inconnue.

# EXTRAIT

## *MÉTÉRÉO-NOSOLOGIQUE.*

NOus allons paſſer à la conſidération particuliere des conſtitutions des années. Peut-être auroit-il été mieux de placer cet examen à la fin de chaque ſaiſon ; mais comme nous nous ſommes fait un plan de donner l'expoſition des maladies ſéparément de celles des météores, nous n'avons pas cru devoir interrompre l'une par l'autre. D'ailleurs nous avons jugé qu'il étoit eſſentiel d'obſerver pendant quelques années la nature des maladies de cette Ville, avant que de décider quelles ſont les variations de l'atmoſphére, le plus en état de les produire. La ſuite fera voir que nous ne nous ſommes pas trompés, puiſque pendant quelques ſaiſons dont les diſpoſitions parurent très-propres à produire des ma-

ladies, il n'y en eut que fort peu.

Comme les ſaiſons ne ſont pas partout les mêmes, nous demandons la permiſſion à Meſſieurs les Aſtronomes de diviſer l'année ſelon l'ordre dans lequel celles de chaque ſaiſon ſe préſentent à Dunkerque.

Les maladies automnales y commencent ordinairement au mois d'Août, augmentent en Septembre, & ſe terminent à la fin d'Octobre : nous croyons avec raiſon devoir regarder ces trois mois comme notre Automne.

En Novembre le froid ſe fait déja ſentir vivement, & augmente en Décembre & Janvier. Ces trois mois ſont vraiment notre Hiver.

En Février le temps s'adoucit un peu; on y voit éclorre les maladies du Printemps, qui augmentent en Mars & Avril. On peut nommer ces trois mois notre Printemps. Mais leurs maladies ſe prolongent quelquefois juſqu'au mois de Juillet, qui compoſe le ſeul Été ſur lequel nous puiſſions compter.

On nous permettra pour plus de régularité de comprendre dans notre Été, Mai, Juin & Juillet.

Nous espérons qu'on ne regardera pas cette division de l'année comme une innovation de notre part. Hippocrate l'autorise au témoignage de son célébre commentateur Valessius : *Non enim Hippocrates divisit quatuor anni Tempora ut Astrologi, rationem Solstitiorum, & Equinoctiorum, neque ut Grammatici qui numerant menses, sed ut Medicum decet rationem habens mutationum que in cœcis temperiè contingunt, &c.*

Ceux de notre art qui ont écrit dans les climats chauds, ont observé que l'Automne étoit ordinairement maladive, quand les vents éthésiens ne souffloient pas durant la canicule. Sans doute que la fraîcheur de ces vents y étoit alors nécessaire pour tempérer l'ardeur brûlante du Soleil; mais comme cette même chaleur est à peine connue au 51me dégré de latitude qui est à peu près notre position, nous nous croyons dispensés d'en parler.

## Automne de 1754.

PENDANT le mois d'Août, les vents du Sud furent fort fréquens, les jours d'une chaleur modérée, les nuits fraîches, nous eumes un beau temps & presque point de pluie.

En Septembre les vents du Nord regnerent presque constamment sans pluie, ni brouillards.

Les vents du Sud regnerent les deux tiers du mois d'Octobre, & il y eut quelques jours de pluie, de brouillard & calmes. Le peu de maladies qui parurent au commencement de cette saison, ne consistoit qu'en fiévres intermittentes fort traitables.

Vers le milieu, nous eumes des fiévres rémittentes compliquées avec des symptômes péripneumoniques. Elles n'étoient pas dangereuses, non plus que les maux de gorge qui pa-

rurent vers l'Équinoxe. J'attribue ces symptômes péripneumoniques qui sont ici rares en Septembre, aux vents du Nord qui souffloient alors, & à la sécheresse du temps : cette opinion me paroît d'autant plus fondée, qu'ils disparurent avec ces vents, & que la fin de cette saison fut exempte des maladies ; qu'Automne en tout ne fut pas mal-sain.

## *Hiver de* 1754.

EN Novembre les vents garderent une espéce d'égalité entre eux. Ceux de l'Est furent plus fréquens que de coutume. Nous eumes un temps pluvieux, avec quelques jours de brouillards & de gelée.

En Décembre les vents du Sud regnerent le plus : le temps fut très-inconstant ; il y eut 16 jours de brouillards, 11 jours de gelée, beaucoup de pluie & d'humidité.

En Janvier les vents soufflerent

alternativement : nous eumes 15 jours de gelée, 4 de neige, 6 de pluie, & 3 de brouillards ; cette saison fut exempte de maladies aigues, si cependant on considére les variations fréquentes, le froid & l'humidité qui l'accompagnerent, on sera en quelque sorte étonné de ce qu'il n'en parut point ; mais rarement ici les Hivers sont mal-sains ; ce qui doit s'attribuer, selon moi, aux évacuations sensibles, & sur tout aux intestinales qui y sont généralement libres, & augmentent considérablement dans cette saison. Hippocrate est d'avis qu'elles devroient garantir des maladies aigues dans les Pays humides.

*Morbi autem laterales pleuritides dictæ, & pulmonum inflammationes febres ardenter, & quicunque acuti morbi censentur, rarò contingunt, nequè enim ejusmodi morbi ubi alvi liquidæ fuerint invalescere possunt.*

De Aere, Locis & Aquis.

Ajoutons

Ajoutons que ceux qui habitent des cantons humides ayant le corps d'une tiſſure relâchée & ſpongieuſe, ſont plus ſujets aux engorgemens par le peu de tenſion de leurs fibres. La réaction de ces fibres ſur la matiére engorgée n'étant que foible & lente faute de reſſort, les diſpoſitions aux inflammations, & par conſéquent aux maladies aiguës ſont bien moindres. Il n'en eſt pas de même des maladies croniques, dont nous avons parlé ailleurs.

Il eſt hors de doute que les rhumes qui ſont ici ſi communs en Hiver, ſont cauſés par l'engorgement des poumons. L'air dont cet organe ſe remplit à chaque inſpiration par ſon reſſort plus ou moins grand, comprime les glandes de ce viſcére en les forçant d'épancher la matiére qu'ils contiennent dans la cavité des bronches & de la trachée-artére. Cette matiére, en irritant la ſurface interne de ces parties dont le ſentiment eſt ſi exquis, excite la toux qui dure plus ou moins, ſelon la

qualité & la quantité de la cauſe productrice de l'état de l'atmoſphére, &c.

Ne pourroit-on pas comparer l'action de l'air ſur les poumons dans ces circonſtances à celle d'une perſonne, qui ſerrant à différentes repriſes une éponge imbibée d'eau, en diminueroit à la fin le volume, en en exprimant à chaque fois une certaine quantité ? Il en eſt de même dans le rhume : tant que la ſéroſité qui le cauſe, eſt aſſez fluide pour pouvoir s'épancher dans les cavités des poumons au moyen de l'air, dans les inſpirations, & s'expectorer enſuite, les rhumes ne ſont pas dangereux: ſi, au contraire, la viſcoſité de cette matiére la rend immobile dans les poumons, elle cauſe des dépôts, des aſthmes & une infinité d'autres maladies.

Nous n'oſons pas déterminer à quel point le méchaniſme dont il s'agit, peut contribuer à former des hydropiſies de poitrine, par un épanchement ſéreux entre le pleura &

les poumons; mais nous ſçavons qu'il y a des Hivers où elles ſont fréquentes à Dunkerque. Une réflexion pratique ſe préſente ici naturellement. Dans les rhumes cruds, ſans coction, & opiniâtres des vieillards & autres, leſquels ſont ici communs, ne conviendroit-il pas de faire vomir au moins par l'ypécacuana & de répéter cette opération ſuivant l'urgence des cas? Ne pourroit-on pas employer la même pratique au commencement de certaines péripnéumonies au moyen du Kermés ou du tartre émétique? Les efforts réitérés qu'ils proroguent ſuffiroient, ce ſemble, à débarraſſer les poumons de la matiére viſqueuſe & ténace qui les farcit, ſur tout dans des temps humides, bien entendu que l'on auroit préalablement ſoin de deſemplir les vaiſſeaux par la ſaignée.

## *Printemps de 1755.*

LEs vents du Nord regnerent en Février. Il y eut 20 jours de gelée forte, 3 de neige, 20 de temps couvert, & 4 de pluie.

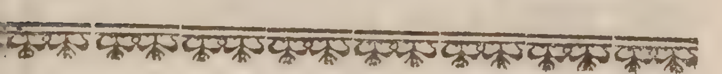
En Mars le regne des vents fut égal. Il y eut 12 jours de pluie, 7 de neige, 21 de temps couvert & beaucoup d'humidité. Les vents du Sud continuerent pendant presque tout le mois d'Avril, il y eut 8 jours de pluie. Au commencement de cette saison le froid vif de l'Hiver continuoit encore, il y eut des fiévres compliquées, des points de côté pendant les accès & les redoublemens, & quelques esquinancies; mais ces maladies furent fort traitables.

Vers le milieu & à la fin de la saison les fiévres pleurétiques & péripnéumoniques devinrent épidémiques, & étoient accompagnées, sur

tout les dernieres des ſymptômes comateux ; elles furent longues, comme il eſt ordinaire dans les temps pluvieux : ce qui n'a point échappé à la ſagacité d'Hippocrate. *Morbi autem in pluvioſis quidem plæramque fiunt, & febres longæ, & alvi fluxiones & putredines, & épileptici & apoplectici & anginæ, &c.*

La matiére qui cauſe l'engorgement inflammatoire dans les temps humides, étant d'une nature viſqueuſe, & les ſolides dans un état de relâchement qui diminue leur reſſort, il n'eſt pas étonnant que la réſolution ſe faſſe plus lentement & avec difficulté.

Voyez les Feuilles Noſologiques.



## *Été de 1755.*

LES vents du Nord regnerent les deux tiers du mois de Mai. Nous eumes 5 fois du brouillard & ſix fois de la pluie. Le temps fut

froid pour la saison. Le thermometre varia peu, eu égard à sa petitesse.

En Juin les vents du Nord soufflerent fréquemment. Nous eumes 7 fois de la pluie; le thermometre varia peu.

La plus grande hauteur du Mercure dans mon thermometre vers le solstice, fut de 71 dégrés; & au solstice de l'Hiver précédent, sa plus grande descente avoit été à 28 dégrés; ce qui fait 43 dégrés de différence entre la chaleur de ces deux solstices.

Les vents du Sud ont soufflés pendant les deux tiers de Juillet. Nous eumes 13 fois de la pluie, & 15 jours de temps couvert.

Les maladies du Printemps regnerent encore au commencement de cette saison, mais avec moins de violence, & disparurent totalement vers le milieu; il y eut sur la fin quelques fiévres intermittentes.



## *Automne de 1755.*

LEs vents du Sud furent encore fréquens dans ce mois-ci. Il y ut 4 jours de brouillards, & 17 fois e la pluie.

En Septembre les vents du Nord urent communs. Nous eumes 10 ois de la pluie, 17 jours de temps ouvert, 2 de brouillard, 7 de calme. a chaleur vers l'Équinoxe du Prin-emps fut à 49 dégrés : celle de l'É-uinoxe de l'Automne à 67 ; celle-i a excédé de 18 dégrés, quoique la roximité du Soleil dans ces deux emps ſoit la même.

En Octobre les vents du Sud fu-ent les plus fréquens. Nous eumes o fois de la pluie, & 12 jours de rouillard.

On vit regner au commencement e cette ſaiſon une fiévre intermit-ente avec une diarrhée ſymptoma-ique & une ébulution de ſang. Vers

le milieu les fiévres rémittentes &
putrides devinrent fréquentes. Il y
eut aussi des rhumes à l'approche de
l'Équinoxe.

Sur la fin les maladies ci-dessus
regnerent avec violence, & des
symptômes de malignité accompagnerent les fiévres qui furent très-longues & dangereuses. Les rhumes furent très-longs & opiniâtres, cruds & sans coction. Ce qui provenoit de l'humidité de la saison qui ralentissoit la marche des liqueurs, les rendoit plus visqueuses, & par conséquent moins disposées à la coction.

J'assigne la même cause à la quinte-toux, qui fut alors très-fréquente parmi les enfans; & la toux même des adultes étoit d'une nature convulsive.



*Hiver de* 1755.

LES vents du Sud soufflerent le
plus en Novembre. Il y eut 17
jours de temps couvert, 20 fois de

la pluie, & 15 fois des tempêtes de nuit.

En Décembre les vents du Sud furent presque continuels. Nous eumes 13 jours de temps couvert, 12 fois de la pluie, 10 fois du brouillard, 3 jours de gelée, deux fois de la grêle, & une fois de la neige.

Les mêmes vents regnerent encore pendant les deux tiers de Janvier. Il y eut 18 jours de temps couvert, 15 fois de la pluie, 6 fois du brouillard, 2 jours seulement de gelée, & 2 fois de la neige. On voit par ce détail que les vents du Sud, la pluie & l'humidité furent constans, & qu'ainsi le temps fut très-doux.

Au commencement de cette saison les fiévres Automnales regnerent encore ici contre l'ordinaire : il paroit qu'il y en avoit peu de disposition à la mortification, quoique la constitution de l'année la favorisât ; car les taches gangreneuses qui parurent ne grandissoient pas.

Je ne ſçache pas que le Kina ait réuſſi dans ces deux ſaiſons. Vers le milieu & à la fin des rhumes cruds, longs & opiniâtres, furent les ſeules maladies que l'on vit. Vu que dans les temps humides les fiévres par leur longueur épuiſent les malades, il me paroit que l'on feroit bien d'employer les évacuations réitérées pendant que les forces ſubſiſtent encore, pour n'avoir pas le deſagrément de voir périr après 56 jours de fiévre putride, comme cela arriva dans cette ſaiſon à deux perſonnes d'âge différent.

## *Printemps de* 1756.

LEs vents du Sud furent les plus fréquens en Février. Il y eut 14 jours de temps couvert, 5 fois de la pluie, 1 jour de gelée, 1 de neige, 7 de brouillard, 4 tempêtes, & un tremblement de terre qui dura, dit-on, 2 ſecondes,

En Mars le regne des vents fut égal : nous eumes 14 jours de temps couvert, 8 fois de la pluie, 2 fois de la gelée, 3 fois de la neige & autant de grêle.

En Avril les vents du Nord regnerent un peu plus que les autres. Il y eut 13 jours de temps couvert, 15 fois de la pluie, & 3 fois de la grêle.

Au commencement de cette saison, il parut quelques fiévres pleurétiques & péripnéumoniques, mais elles furent rares: au milieu nous eumes des fiévres intermittentes & quelques fiévres pleurétiqnes & péripnéumoniques.

Sur la fin ces maladies furent fréquentes & très-vives, ainsi que des maux de gorge, qui étoient suivis d'un rhume assez mauvais. Voyez les Feuilles Nosologiques.

Il y eut quantité d'érésipeles & de fluxions, mais qui se guérissoient facilement.



## *Été de 1756.*

EN Mai les vents ſoufflerent 22 fois des points du Nord, dont 13 du Nord d'Eſt : il y eut 6 fois de la pluie, & 10 jours de temps couvert. Le commencement de ce mois avoit été froid.

Les vents du Sud regnerent les deux tiers du mois de Juin. Nous eumes 8 jours de temps couvert, 13 fois de la pluie, 5 fois du tonnerre. La plus grande chaleur vers le ſolſtice de cette ſaiſon fut à 75 dégrés, le froid au ſolſtice de l'Hiver précédent fut de 18 dégrés. Ainſi il ſe trouve 57 dégrés de différence, ſuivant le thermometre de Mr. Adams.

En Juillet les vents du Nord ſoufflerent 26 fois : il y eut 13 fois de la pluie, 2 fois du tonnerre, 11 jours de temps couvert. Un des jours qu'il tonna, le Mercure monta

u 76me dégré du thermometre d'A-
lams.

Au commencement de cette sai-
on les fiévres pleurétiques & pé-
ipnéumoniques furent communes,
ur tout les premieres qui regnerent
vec plus de violence que dans les
nois précédens. Leurs symptômes,
ur tout les points de côtés furent
ien plus vifs; ce que nous croyons
evoir attribuer à la fréquence des
ents du Nord, & Nord d'Est: du-
ant le regne de ces sortes de vents,
air par sa sécheresse ayant beaucoup
e ressort, comprime trop, non-
ulement les poumons, mais aussi
s autres vaisseaux exposés à son
nction; ce qui s'oppose à leur di-
tation. Les fluides étant fort agi-
s dans ces circonstances par l'ac-
on des vaisseaux, se portent sur
s parties qui leur offrent le moins
résistance. Delà les pleurésies, pé-
néumonies, éréſipeles, & fluxions
toute espéce. Voyez l'article du
roid.

Au milieu de cette saison, ces

maladies ne regnerent que parmi les soldats: la quinte-toux chez les enfans fut le seul mal qui parut dans la Ville. Il y eut sur la fin des fiévres intermittentes & rémittentes, mais en petit nombre. Cette saison, ainsi que la précédente, fut humide.



## *Automne de 1756.*

DANS le mois d'Août les vents du Sud regnerent un peu plus que les autres. Nous eumes 13 jours de temps couvert, 13 fois de la pluie, 15 jours de calme, 2 avec un brouillard, & 3 où il tonna. Le thermometre varia très-peu. Voyez les Feuilles Météréologiques.

En Septembre les vents du Nord regnerent presque continuellement. Il y eut 11 fois de la pluie, & 14 jours de temps couvert.

En Octobre il y eut égalité de vents: 12 jours de temps couvert, 14 de brouillards, 15 fois de la pluie, & 1 fois du tonnerre.

Les fiévres tierces & doubles tierces regnerent au commencement de cette saison ; au milieu il y eut des fiévres intermittentes & putrides qui furent toutes vermineuses. Voyez les Feuilles Nosoliques. On observera que quelques femmes furent sujettes à des pertes 3 ou 4 jours avant que d'accoucher à terme ; quelques-unes accoucherent d'enfans morts. En général, les pertes furent très-communes. Hippocrate a remarqué que les femmes qui devoient accoucher au Printemps après un Hiver humide, essuyoient de pareils accidens. *Si verò Hyems autralis & pluviosa & tranquilla sit, ver autem siccum & aquilonium, mulieres quidem quibus partus in ver incidit, ex omni occasione arbotiunt : quæ verò peperint infirmos & morbosos pariunt pueros, ita ut statim illi pereant, vel tenues aut morbosi vivant.*

Quoique cet aphorisme ne puisse strictement s'appliquer au cas dont il s'agit, il y a une espéce de rapport à cause de l'humidité de la sai-

ſon. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les femmes qui accouchent ici à terme, ou qui ont de fauſſes couches dans des temps humides, ont le *placenta* fort gros, ſpongieux & engorgé d'un ſang de même nature, qui, à ce qu'on peut préſumer, y circule lentement, & ne nourrit qu'imparfaitement le fœtus. La groſſeur & le poids du *placenta* ſont ſeuls en état de le détacher de la matrice, & de produire les accidens en queſtion.

## *Hiver de* 1756.

PENDANT les deux tiers du mois de Novembre les vents furent au Sud; il y eut 18 jours de temps couvert, 10 de gelée, 7 de brouillard; il tomba 6 fois de la pluie, 2 fois de la neige & 3 fois de la grêle.

En Décembre les vents regnerent alternativement. Nous eumes 23 jours de temps couvert, 17 de gelée, 7 avec de la pluie, & 12 avec du brouillard.

En

En Janvier les vents furent 19 fois au Sud ; il y eut 20 jours de temps couvert, 17 de gelée, 6 jours où il plut, il tonna une fois, le froid fut très-perçant durant cette ſaiſon.

Au commencement, les maladies Automnales diſparurent. Il regna parmi les enfans une petite éruption cutanée, que l'on nomme petite vérole volante. Voyez les Feuilles Noſologiques.

Au milieu il parut quelques ſiévres intermittentes réglées, ainſi que des rhumes très-opiniâtres, & compliqués d'une fiévre irréguliere. Voyez comme ci-deſſus les Feuilles Noſologiques.

Sur la fin on vit quelques fiévres péripneumoniques & quelques eſquinancies, qui furent fort traitables.



## *Printemps de 1757.*

DANS le cours de Février les vents du Sud soufflerent 20 fois ; il y eut 14 jours de temps couvert, 7 de gelée, 5 fois de la pluie & 4 fois du brouillard.

Les vents du Sud regnerent pendant les 2 tiers de Mars. On eut 18 jours de temps couvert, 5 de gelée, 13 fois de la pluie, 5 fois de la neige & 7 fois de la tempête.

En Avril les vents eurent à peu près égalité de regne. Il y eut 10 jours de temps couvert, 3 de gelée blanche, qui fut presque imperceptible dans la Ville, & 8 fois de la pluie.

Les vents du Sud & la pluie furent fréquens durant cette saison, ce qui nous donna un temps humide & doux.

Dans le commencement, malgré la rigueur & les variations du temps qui s'adoucit subitement, nous n'eu-

mes d'autres maladies que de petites fiévres ſimples, quelques rhumes & éréſipeles & des maux de gorge, qui ne furent ni dangereux, ni fort communs.

Au milieu de cette ſaiſon l'on ne vit point de fiévres pleurétiques & péripnéumoniques comme de coutume, parmi les Bourgeois & les Ouvriers; mais elles furent fréquentes chez le Soldat. Les enfans eſſuyerent une petite épidémie, qui me parut avoir quelques rapports aux maux de gorge qui parcoururent une partie de l'Europe, & ſur tout l'Angleterre, depuis quelques années.

Je ſçais que les ſaignées dans ces circonſtances eurent tout le ſuccès poſſible à Dunkerque. Voyez les Feuilles Noſologiques.

Sur la fin de cette même ſaiſon nous n'eumes pas de maladies. L'épidémie des enfans diſparut, & les fiévres pleurétiques & péripnéumoniques qui ſont ici ordinairement ſi communes dans ce temps, ne regne-

rent que parmi les ſoldats & ſans mortalité.

---

## *Été de 1757.*

LEs vents du Nord furent les plus fréquens dans le mois de Mai; ce que je remarque depuis 3 ans, & peut-être en eſt-il de même depuis bien plus long-temps. Nous eumes 14 jours de temps couvert & 12 fois de la pluie. Le thermometre varia peu. Le temps fut froid & humide.

En Juin les vents du Nord regnerent 25 fois, & peut-être plus ſouvent. Voyez les Feuilles Météores. Nous eumes 13 jours de temps couvert & 4 fois de la pluie; la chaleur ne ſe fit guères ſentir juſques à la fin. Au ſolſtice de ce mois, le plus grand chaud fut à 66 dégrés. Le plus grand froid au ſolſtice de l'Hiver précédent avoit été à 19 dégrés. Différence 47.

En Juillet égalité de vents, avec 5 jours ſeulement de temps couvert, beaucoup de chaleur & 10 fois de la pluie.

Le temps ayant été froid au commencement de cette ſaiſon, il y eut de légéres eſquinancies, dont quelques-unes obcéderent.

J'appris que quelques enfans avoient été attaqués d'une fiévre putride & vermineuſe dans laquelle l'engorgement des parotides avoit été l'avant-coureur de la mort. Ce qui arriva à 3 d'entre eux, à ce qu'on me dit.

Au milieu & ſur la fin de cette ſaiſon il y eut très-peu de maladies, si on en excepte quelques fiévres intermittentes, des maux de gorge & une petite diarrhée : il eſt rare de voir ici quelqu'un attaqué de la diſſenterie.

La petite vérole, qui ſe manifeſta dans ce Pariode, fut de l'eſpéce diſtincte, & ſe borna à une dixaine de perſonnes. Voyez les Feuilles Nosologiques.

## *Autonme de 1757.*

LES vents du Sud furent les plus fréquens dans le mois d'Août. Il y eut 8 jours de temps couvert, 3 de tempêtes, 14 fois de la pluie, 3 fois du tonnerre & autant de fois du brouillard.

En Septembre les vents du Nord soufflerent 26 fois, nous n'en eumes pas moins 11 jours de brouillard, un de petite gelée blanche & 12 fois de la pluie.

Vers l'Équinoxe de cette saison, la plus grande élévation du Mercure fut à 70 dégrés, ce qui est extraordinaire.

A l'Équinoxe du Printemps elle avoit été de 51, ce qui fait une différence de 19 dégrés.

En Octobre les vents du Nord soufflerent 23 fois. Nous eumes 10 jours de temps couvert, 12 fois de la pluie & 9 fois du brouillard.

Au commencement de cette saison on vit regner un *cholera morbus*, qui n'épargnoit, ni sexe, ni âge, ni riches, ni pauvres, à l'exception des soldats. Les fiévres Automnales débuterent avec violence, & il y en eut une partie qui se trouva d'abord compliquée avec le *cholera morbus*. ( Maladie que je n'avois pas encore vue à Dunkerque. ) Voyez les Feuilles Nosologiques.

Au milieu de cette saison, une fiévre intermittente compliquée d'une toux très-incommode, se répandit beaucoup dans la Ville, de même qu'une fiévre rémittente & putride dans la Ville basse, les hémorragies de nez furent éritigues. Une rougeole de la bonne espéce fut épidémique ici parmi les enfans. Voyez les Feuilles Nosologiques.

Environ le 22 d'Octobre elle disparut presque entiérement. Voyez les Feuilles ci-dessus.



## *Hiver de 1757.*

LES vents du Sud regnerent pendant 23 jours du mois de Novembre. Il y eut 16 jours de temps couvert, trois de gelée, dix fois de la pluie, 17 fois du brouillard & deux tempêtes.

En Décembre les vents soufflerent du Nord 18 fois. Nous eumes 27 jours de temps couvert, 19 avec du brouillard, 7 de gelée, 8 de pluie, 3 avec de la neige, & 3 fois des tempêtes.

Les vents regnerent à peu près également en Janvier. Il y eut 22 jours de temps couvert, 13 avec brouillard, 14 de gelée, 8 fois de la pluie & 3 fois de la neige. Cette saison fut très-humide & froide.

Le peu de maladies que nous eumes au commencement, furent des fiévres intermittentes. Celles qui sont communes ici dans ce même

temps y furent rares. Vers le milieu & la fin de la saison, il ne parut que très-peu de maladies.

## *Printemps de* 1758.

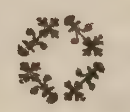
EN Février les vents du Sud furent les plus fréquens. On eut 21 jours de temps couvert, 17 fois de la pluie, 6 fois du brouillard, 3 fois de la gelée, autant de fois de la grêle & de la tempête.

Les vents du Nord regnerent pendant les deux tiers du mois de Mars. Je trouve 18 jours de temps couvert, 14 fois de la pluie, 4 de gelée, autant de neige & une fois du tonnerre.

Les vents du Nord regnerent durant les deux tiers du mois d'Avril. On eut 11 jours de temps couvert, 4 fois de la pluie, 7 fois de petites gelées & 2 fois de la neige, le temps fut sec, & varia souvent du froid au chaud.

Au commencement de cette saison, des fiévres intermittentes, des rhumes & quelques fiévres péripnéumoniques parurent, mais en très-petit nombre.

Au milieu il n'y eut presque point de maladies dans la Ville; mais à la campagne & chez le soldat, les fiévres pleurétiques & péripnéumoniques furent fréquentes: à la campagne la petite vérole se manifestoit déja. Sur la fin les fiévres pleurétiques furent communes & vives dans la Ville, & sur tout parmi les ouvriers, comme il est ordinaire dans les temps secs. Il en fut de même des maux de gorge, d'une fiévre intermittente, courte & irréguliere, & de quelques rhumes. Voyez les Feuilles Nosologiques.



*Été de* 1758.

EN Mai les vents du Nord soufflerent 29 fois, & ceux du Sud 2 seulement. Il y eut 23 jours de Soleil, 8 de temps couvert, 7 fois de la pluie, une fois du brouillard, 3 fois du tonnerre; le froid se fit vivement sentir pour la saison, si on en excepte un jour, où le Mercure monta au 17me dégré du thermometre de Mr. de Reaumur.

Les vents du Nord soufflerent les 2 tiers du mois de Juin. Nous eumes 12 jours de temps couvert, 11 fois de la pluie & 2 fois du tonnerre. Vers le solstice, la plus grande chaleur fut à 82 dégrés au solstice de l'Hiver; elle avoit été à 22 dégrés du thermometre d'Adams, ce qui fait 60 dégrés de différence.

En Juillet les vents du Nord & du Sud eurent un regne à peu près égal. Il y eut 20 jours de temps cou-

vert, 17 fois de la pluie, 3 fois du tonnerre, une tempête. Le thermometre de Mr. de Reaumur ne varia que de 6 dégrés; l'humidité, & un froid plus vif que d'ordinaire, furent presque constans pendant ce mois.

Quoique le commencemeut de cette saison parût favoriser la production des maladies inflammatoires, il n'y eut qu'un petit nombre dans la Ville. Je crois devoir l'attribuer à ce que la chaleur qui n'étoit d'abord que médiocre, augmenta graduellement jusqu'au 24: d'ailleurs, le froid ne permettant pas de prendre des habits d'Été, la transpiration s'en trouva plus libre & égale; ce qui contribue essentiellement à notre santé.

Il n'en fut pas de même du milieu de la saison; car en Juin il y eut des variations subites du froid au chaud, & du chaud au froid. Voyez la Météréologie. La transpiration qui étoit très-abondante pendant la chaleur, se trouvant supprimée tout-à-coup, se portoit sur les poumons,

e pleura, &c. & produisoit les maladies affectées à ces parties. Voyez es Feuilles Nosologiques.

Sur la fin il se fit un changement xtraordinaire dans l'ordre du temps.

En Juillet, le froid, la pluie, le emps couvert, furent presque connuels. Ce changement étoit assez onsidérable pour supprimer la transiration & affecter les corps, sur out les plus délicats, tels que les emmes & les enfans, qui furent la lupart attaqués de rhumes, malaies aussi inconnues à Dunkerque u mois de Juillet, que le sont dans e même mois le froid, la pluie & n temps toujours couvert.

Faut-il une plus grande preuve ue l'effet des saisons sur le corps umain, & de la nécessité d'y faire ne sérieuse attention ?

Pour peu que l'on fasse attention l'ordre dans lequel les maladies guës se présentent à Dunkerque, n trouvera qu'elles peuvent se diser en Printannieres inflammatois, & en Automnales putrides,

ſans cependant prendre cette der-
niere expreſſion trop à la lettre.

Nous avons déja parlé des mala-
dies du Printemps à l'article du
Froid : il nous reſte à dire quelque
choſe de celles de l'Automne. Nous
poſons pour premier principe que
la proximité ou l'éloignement du
Soleil ſont les cauſes certaines des
variations des ſaiſons, & que la cha-
leur de cet aſtre, lorſqu'il s'approche
de nous, opérant ſur les liqueurs
animales, les raréfie, en leur impri-
mant une détermination du centre
à la circonférence qui eſt oppoſée
à celle que l'Hiver les avoit forcées
de ſuivre.

C'eſt vers l'Équinoxe du Prin-
temps que nous commençons ici à
nous appercevoir de cet effet, qui
augmente graduellement juſqu'au
mois de Juillet, où le Soleil eſt
pour nous dans ſa plus grande force.

Les évacuations cutanées, qui ſont
proportionnées à la chaleur, ſuivent
les mêmes gradations. Sanctorius a
démontré que les évacuations ſen-

ibles & ſur tout les inteſtinales diminuent à meſure que celles de la peau deviennent plus conſidérables par la perpiration & la tranſpiration, & que ces dernieres ſont moindres à proportion que les premiéres augmentent ; de ſorte que l'on peut regarder la ſurface interne des inteſtins & de la peau, comme deux cribles qui ſe ſervent mutuellement, avec cette différence, que les pores de la peau ſont deſtinés au paſſage d'une matiére fort attenuée, & ceux des inteſtins à celui d'une matiére plus groſſiére. Durant l'Été il ſe fait une perte très-grande par la tranſpiration. Le ſang ainſi privé des parties fluides qui lui ſervoient de véhicule, devient plus épais & moins propre à la circulation. Ses globules ſe rapprochent, leur frottement eſt plus intime ; delà une plus grande chaleur & plus de diſpoſition à la pourriture ; ce que démontre l'odeur des évacuations, tant ſenſibles qu'inſenſibles qui ſe font alors.

On conçoit aiſément, que tant

que cet état d'épaissiſſement ſubſiſte, la circulation eſt fort ralentie dans les viſcéres indolens du bas ventre, que les ſécrétions & les excrétions s'y font bien imparfaitement, & que les glandes de ces organes, ſur tout du foie, de la rate, du méſentére, de l'eſtomac & des inteſtins, ſont dans un état d'engorgement, pour ne pas dire farcies d'une matiére viſqueuſe & ténace que le ſang y dépoſe avec d'autant plus de facilité que l'office de ces organes eſt de filtrer de pareilles matiéres. Les obſtructions & les tumeurs, qui quelquefois deviennent ſquirrheuſes après les maladies Automnales, ne prouvent-elles pas ce que nous avançons? En faut-il davantage pour faire voir à quel point nous ſommes diſpoſés à recevoir & à entretenir les germes des maladies, & les funeſtes impreſſions des levains putrides, dont les effets ſont d'autant plus dangereux, que nos vaiſſeaux relâchés par la chaleur n'agiſſent que foiblement ſur les liqueurs, & laiſ-
ſen

ſent le temps à ces agens deſtruc-teurs de ſéjourner dans le corps. Tant que la nature ou le mouvement ſont en état de chaſſer ces agens, la ſanté ſe ſoutient.

Telles ſont les vraies diſpoſitions où l'on ſe trouve durant les grandes chaleurs de l'Été, qui ne différent que du plus au moins, ſelon la conſtitution des années, le tempérament des hommes, l'exercice, la diéte, le climat & la poſition des Villes & des Cantons.

L'expoſition que nous venons de faire de l'état du corps paroitra bien exagérée, comme elle le ſeroit effectivement, ſi l'on ne faiſoit attention qu'aux Bourgeois oiſifs & autres perſonnes ſédentaires, qui jouiſſent de toutes les commodités de la vie; mais ſi d'un autre côté on enviſage les laboureurs & autres, obligés de gagner leur pain par des travaux pénibles, les ſoldats dans les campagnes & les marches fatiguantes, expoſés à toute heure à l'ardeur du ſoleil, manquant de toutes les dou-

ceurs de l'eau, même tandis que la ſoif les dévore, on conviendra que nous n'avons point outré le tableau.

Cet état des fluides & des ſolides eſt à ſon plus haut dégré en Juillet, que l'on peut regarder ici comme le ſeul mois d'Été, & qui y eſt généralement exempt des maladies. La raiſon en eſt, à ce que je penſe, que les évacuations ſe faiſant librement, rien ne croupit dans le corps. Les ſoldats, ſeuls expoſés par leur état au froid de la nuit, commencent alors à eſſuyer des maladies qui paroiſſent avoir quelques caractères de celles de l'Automne dont nous allons parler.

A l'approche de l'Automne le Soleil s'éloigne de nous, la chaleur diminue proportionnément à la diſtance où nous nous trouvons de cet aſtre, un commencement de froid ſe fait ſentir, & ſur tout la nuit. Il devient de jour en jour plus piquant. La tranſpiration de la terre, des végétaux, des animaux, ainſi que les

atômes putrides des eaux croupiſſantes qui environnent cette Ville, faute d'un dégré de chaleur convenable, ne ſont pas ſuffiſamment raréfiés pour être élevés dans la région de la pluie & des météores, & tombent auſſi-tôt que le Soleil diſparoît en formant les roſées abondantes, & les brouillards fétides qui nous entourent la nuit, & ſouvent le matin durant cette ſaiſon.

L'air des environs étant ainſi chargé des vapeurs impures, & un reſte de chaleur ſubſiſtant encore, il eſt dans l'ordre que les maladies putrides regnent, & tiennent plus ou moins de ce vice, ſelon les circonſtances dont nous avons parlé.

Les maladies que l'Automne nous amene, ſont des fiévres intermittentes & putrides, ainſi que des rémittentes. Rarement il nous donne des fiévres malignes, ou, pour mieux dire jamais, ſi l'on s'en tient ſtrictement à la définition de ce terme. Nous allons examiner les cauſes de ces fiévres, tant que les faits pour-

ront nous y conduire, & prémiérement celles de la fiévre intermittente.

Les parties solides du corps étant relâchées à l'approche de l'Automne, & les liqueurs dans un état d'épaissiſſement, les viſcéres du bas ventre engorgés & farcis, le froid & l'humidité de la ſaiſon ſuppriment la transſpiration, qui, chargée comme elle l'eſt de ſels volatiliſés & diſpoſés à la pourriture, reflue dans le ſang; mais comme elle ne peut ſéjourner long-temps dans cette liqueur, lui étant hétérogêne, elle eſt portée par les loix de l'économie animale ſur les viſcéres du bas ventre, & en grande partie ſur les glandes des inteſtins farcis comme nous avons dit d'une humeur viſqueuſe & ténace, s'oppoſe à ſon évacuation.

La matiére de la transſpiration étant de ſa nature fort active & fluide communique en partie ces qualités à une portion de la matiere viſcide contenue dans les viſcéres du ba

ventre, laquelle étant par ce moyen ſuſceptible d'aſſez d'action & de mouvement pour être repriſe dans le torrent de la circulation, ſe mêle imparfaitement avec le ſang, dont elle ralentit la marche par ſa viſcoſité, s'oppoſe au contact intime des globules dont il eſt compoſé, & par conſéquent à leur frottement, ſource de la chaleur.

On s'apperçoit du 1er effet de ce mêlange par une inaction & un bâillement ſuivis d'un ſentiment de froid qui dégénére en un friſſon, dont la force & la durée dépendent du plus ou moins de viſcoſité repriſe dans le ſang.

Le tremblement, l'oppreſſion, l'accablement, les courbatures, les inquiétudes & quelquefois les vomiſſemens qui accompagnent cet état, annoncent dans les vaiſſeaux un amas de cette viſcoſité qui, comme on l'a obſervé plus d'une fois, ſurmonte toutes les forces animales en ſupprimant tout-à-coup la circulation.

Dans les friſſons des fiévres ordinaires où le mouvement du ſang eſt fort ralenti, cette liqueur devient plus compacte & plus denſe, & réſiſte davantage aux contractions du cœur & des vaiſſeaux : plus la réſiſtance eſt grande, plus ces organes redoublent leurs efforts pour ſurmonter l'obſtacle qu'ils rencontrent ; mais la force contractile ne ſuffiſant pas pour porter le mouvement des liqueurs & les vibrations juſques aux extrémités des artéres, les contractions ſont interceptées, & pour ainſi dire rompues, de ſorte que les liqueurs ſont forcées de rétrograder juſqu'au cœur : il en eſt de même de la vibration ; delà le tremblement, les angoiſſes, l'oppreſſion & autres ſymptômes.

Le ſang n'ayant pu ſe porter juſqu'aux extrémités capillaires des vaiſſeaux cutanés, la paleur ſurvient. Quelquefois ces vaiſſeaux ſont engorgés, parce que le mouvement projectile du ſang ne s'eſt point continué juſqu'aux veines ; delà la cou-

leur livide & cadavereuſe qui accompagne ſi ſouvent le friſſon ſur tout dans les fiévres quartes.

Après un temps indéterminé, & qui dépend de la viſcoſité & de la ténacité de la matiére repriſe dans le ſang, ainſi que des forces vitales, qui par leur reſſort, par des contractions réitérées, parviennent à atténuer & à diviſer cette matiere, le mouvement, la chaleur, & le cours des liqueurs ſe rétabliſſent de même que la raréfaction qui en eſt une ſuite. Les vaiſſeaux étant plus dilatés, leur tenſion devient plus grande, leurs vibrations plus fréquentes & plus libres : ce qui augmente la chaleur qui devient iuſupportable. Delà les maux de tête, de reins, le mal-aiſe, les inquiétudes, la ſéchereſſe de la langue & la ſoif démeſurée qui ſont inſéparables de ces ſortes de fiévres.

Ce combat des fluides & des ſolides pouſſé à l'extrême ne ſçauroit durer long-temps. Inſenſiblement ceux-ci s'affoibliſſent & ſe relâchent,

leur action eſt moindre, & approche en quelque façon de l'état naturel. La ſueur paroît d'abord, & entraîne avec elle une partie des ſels volatifs & âcres qui ſervoient en première inſtance d'aiguillon à la fiévre.

Le calme ſe rétabliſſant par dégrés, les ſécrétions, quoiqu'imparfaites, ſe font avec plus d'aiſance, chaque émonctoire reçoit l'humeur qui lui eſt analogue, une partie de la viſcoſité ſe diſſipe par les ſueurs & les urines; mais la partie la plus ténace conſerve aſſez de ſa qualité pour ne pouvoir être filtrée que dans les glandes deſtinées à cet uſage.

Les vaiſſeaux ayant perdu une partie de leur reſſort par les ſpaſmes qu'ils ont ſoufferts durant le choc de ce premier paroxiſme, agiſſent plus foiblement ſur les liqueurs le cours en eſt ralenti, & conſéquemment les évacuations cutanées ſont moindres. Il ſe forme de nouveau des amas aſſez conſidérables pour produire au bout de quelques

heures un ſecond accès par les mêmes loix que le premier, & ainſi des autres, qui ſouvent viennent à des heures réglées, & quelquefois n'ont pas d'heure fixe.

C'eſt une propriété reconnue des liqueurs animales, que plus elles ſont échauffées & miſés en mouvement par une cauſe quelconque, plus elles acquierent de conſiſtance & de denſité par le repos qui ſuit immédiatement cet état : par la même raiſon la matiére viſqueuſe que nous avons dit être logée dans les viſcéres du bas ventre, devenant plus ténace, rend le ſecond accès plus violent que le 1er, le 3me plus que le ſecond : cette gradation va ſouvent juſqu'au 7me accès, auquel cette fiévre ſe termine quelquefois d'elle-même, ſans l'aide des remédes. Cela ſe voit le plus communément dans le Printemps & l'Été, & rarement dans l'Automne.

On ne doit pas conclure de ce que nous venons de dire, que chaque fois que le ſang eſt viſqueux &

la tranſpiration ſupprimée, il doit s'enſuivre un accès de fiévre. Nous voyons le contraire en Hiver, où cet état du ſang ſe manifeſte, ſans que la fiévre ſurvienne. Rien de plus naturel : les évacuations ſenſibles étant libres, elles ſuppléent à tout. D'ailleurs il faudroit que la matiére viſqueuſe & celle de la tranſpiration euſſent ſejourné après avoir été filtrées un certain temps dans leurs propres glandes, & fuſſent enſuite pompées dans le torrent des liqueurs pour produire la fiévre.

Un autre exemple nous donne lieu de préſumer que le ſéjour de ces matiéres excrémentielles eſt néceſſaire pour faire acquérir à l'une de la conſiſtance & à l'autre de l'activité. En effet, quelques perſonnes qui ont les fibres habituellement relâchées, ſont rarement ſujettes aux fiévres intermittentes. De ce nombre ſont les hommes & les femmes qui ont une certaine corpulence, ſur tout dans les Pays marécageux, où ils ſont attaqués de paſſions mé-

ancoliques ou hiſtériques. On ne ſçauroit diſconvenir que ces perſonnes n'aient les liqueurs très-viſqueuſes & la tranſpiration fort ralentie, ce qui les rend ordinairement valétudinaires, & ſur tout en Automne.

On obſerve que les fiévres intermittentes en certaines circonſtances guériſſoient plus efficacément que tout autre remede, les paſſions ſuſcitées.

Il eſt à croire que la cauſe que nous venons d'aſſigner aux fiévres intermittentes, eſt auſſi celle des fiévres rémittentes qui regnent ici en Automne; mais celles-ci participent de la nature des fiévres continues : il n'eſt pas douteux qu'une partie de la matiére viſqueuſe par un trop long ſéjour dans les viſcéres du bas ventre n'acquiere un petit degré de pourriture, qui étant abſorbé graduellement dans les vaiſſeaux avec la matiére purement viſqueuſe en plus grande quantité, lors des exacerbations, ou redoublemens, &

n'étant dissipé ni par la sueur, ni par aucune autre évacuation, empêche que l'on ne s'apperçoive dans cette fiévre d'une intermission marquée, & fait que l'on n'y distingue que la rémission : ce qui la rapproche en quelque sorte du caractère des fiévres putrides.

Sydenham a observé que la fiévre rémittente abandonnée à elle-même se termine généralement en intermittente. Sa remarque a été confirmée par les Médecins qui ont pris la peine d'en juger par eux-mêmes. Et pourquoi non? Ce grand homme, à l'imitation d'Hippocrate, n'a consulté que l'expérience & la nature.

Nous sommes d'autant plus portés à croire qu'une humeur visqueuse qui s'introduit dans le sang, est la cause des fiévres intermittentes, & qu'un dégré de pourriture ajouté à cette même matiére, est la cause des fiévres rémittentes, que nous en voyons une espéce de preuve dans la méthastase de la suppuration des abcès, des plaies & des fistules

ant internes qu'externes. La fiévre
ccaſionnée par cette méthaſtaſe ne
e guérit que par une ſuppuration
établie, ou par l'évacuation du pus,
oit par les inteſtins, la veſſie ou la
eau.

On pourroit objecter que c'eſt la
iévre même qui ſupprime la ſup-
uration, & que par conſéquent
ette ſuppreſſion n'eſt pas la cauſe
e la fiévre. J'en appelle pour toute
éponſe aux Chirurgiens obſerva-
eurs : s'ils n'ont pas vu plus d'une
ois la fiévre accompagnée d'un friſ-
onnement, ſurvenir par l'applica-
ion des topiques répercuſſifs des
ſtringentes, ou par le froid qui au-
oient fait réfluer le pus dans le
ang. Quoique ce pus ſoit de nature
utride, il n'eſt pas exempt des viſ-
oſités, comme il eſt facile de le
rouver. La bile qui eſt auſſi très-
utride de ſa nature, ainſi que d'au-
res humeurs des premiéres voies,
euvent par leur viſcoſité, & un dé-
ré de pourriture produire les fié-
res intermittentes & rémittentes.

Nous pensons qu'il faut chercher dans la même source la cause des fiévres putrides.

Si l'on veut bien se rappeller ce que nous avons dit de l'état du corps & de l'atmosphére à l'approche & durant le cours de l'Automne, on conviendra que la présence d'un levain putride engendré dans nos humeurs, ou pris des corps qui nous environnent, est très en état de produire la maladie dont il s'agit.

Nous pensons que ce levain exerce d'abord ses funestes effets sur la bile, la matiere de la transpiration sur les humeurs musqueuses, viscides & croupies des viscéres du bas ventre qui dégénerent en raison de la force de cet agent destructeur, lequel étant pompé dans les vaisseaux sanguins, & distribué dans toutes les parties du corps, en dérange tellement les fonctions, que les personnes les plus robustes en sont bientôt énervées, au point de ne pouvoir se remuer dans leurs lits, & que les opérations mêmes de l'ame en sont dérangées.

Il eſt rare de voir les fiévres pu-
ʀides ſans quelques ſymptômes de
nalignité : ce qui nous fait préſu-
ner que la fiévre maligne même re-
onnoît pour cauſe la pourriture
ortée à un éminent dégré. Il nous
aroît que cette pourriture exerce
uſſi ſes efforts ſur les parties ſereu-
:s & limphatiques du ſang qu'elle
étruit. On voit aſſez ordinairement
ſang que l'on tire dans ces mala-
es, dépourvu de ſéroſité, le *Craſſe-
entum* ne préſentant qu'une maſſe
paiſſe & denſe. Les globules du ſang
ant ainſi privées de leurs véhicu-
s, ſe touchent par de plus grandes
rfaces. Delà une augmentation de
aleur, la ſéchereſſe & la noir-
ur de la langue, la couleur fon-
e des urines, les engorgemens in-
mmatoires & gangreneux, les
urs de ventre ſereux & les affec-
ons commateuſes qui ſurviennent
la fin de cette maladie. Il eſt rare
voir ici des convulſions ou
s exanthêmes livides accompag-
r cette fiévre ; il n'en eſt pas

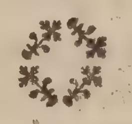
de même des *Subſultus tendinum*.

Comme nous allons expoſer la nature des fiévres de cette Ville, & les ſymptômes qui les accompagnent, il ſeroit ſuperflu d'en dire ici davantage.



## *Août* 1755.

CEs fiévres intermittentes ſans mauvais ſymptômes, regnerent en petit nombre pendant ce mois. Elles ſe traitoient avec ſuccès par la méthode ordinaire, & quoique fiévres Automnales, ſe guériſſoient dans les bons tempéramens par la ſaignée & les laxatifs; cependant en général on fut obligé d'avoir recours au *Cortex*.



*Septembre de 1754.*

LEs maladies du mois précédent continuerent parmi un petit nombre de perſonnes, ainſi qu'une fiévre rémittente.

Dans les paroxiſmes, les maux de tête devenoient inſupportables, le délire ſe mettoit de la partie. Ces ſymptômes ſe calmoient par la ſaignée, des boiſſons délayantes, & une ſueur copieuſe qui ſurvenoit à la fin de l'accès.

On vit quelques-unes de ces fiévres compliquées avec des ſymptômes péripneumoniques, dans leſquelles la rémiſſion étoit auſſi marquée, que dans les fiévres rémittentes. Une diarrhée ſpontanée & bilieuſe étoit critique, ainſi que les régles dans le ſexe. Nous aurons dans la ſuite occaſion de parler plus particuliérement des maladies ci-deſſus, & de leur traitement.

Bien des perſonnes furent attaquées de maux de gorge, ou inflammation des amygdales, qui ſe guériſſoient facilement par la ſaignée dans les commencemens, ou dans l'état inflammatoire, par des gargariſmes adouciſſans & les laxatifs adminiſtrés à propos. Cette derniére maladie parut vers l'Équinoxe. En général, on n'a pas vu de mois de Septembre moins maladif.

## *Octobre de* 1754.

CE mois fut très-ſain : preſque point de maladies aiguës, excepté très-peu de fiévres du mois précédent, ſans mauvais ſymptômes, qui ſe guériſſoient de la même maniere. *Nota* que depuis le 13 juſqu'au 24, le temps fut calme & humide, que l'on avoit de la peine à conſerver les viandes ; ce qui me fit craindre des maladies putrides. Je fus trompé ; il n'en parut pas.

*Novembre de 1754.*

LE peu de maladies qui parurent dans le mois précédent, ceſſérent totalement dans celui-ci ; on vit quelques lencophlegmaties & hydropiſies, ſuite des fiévres intermittentes, & du mauvais régime des malades, & quelques rhumes.

*Décembre de 1754.*

ON ne vit dans ce mois que des rhumes de peu de conſéquence. On peut dire qu'il eſt ici exempt de maladies aiguës, à moins qu'il ne ſurvienne quelque changement extraordinaire dans la ſaiſon.



## *Janvier de 1755.*

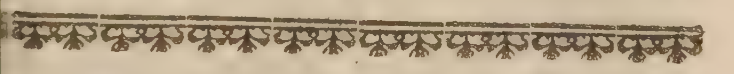
PEu ou point de maladies, excepté de gros rhumes, & celles dont nous aurons occaſion de parler dans le mois ſuivant.



## *Février de 1755.*

LE peu de maladies qui parurent dans ce mois, malgré les froids vifs & conſtans que nous eſſuyames, comme il paroît par le Journal, conſiſtoit en fiévres intermittentes & rémittentes compliquées de points de côté qui diſparoiſſoient au moyen de la ſaignée, & des ſueurs copieuſes à la fin des accès & des redoublemens en des rhumes & des maux de gorge qui n'exigeoient rien de particulier dans le traitement, non plus que les fiévres précédentes de

ce mois : au reste, il fut très-fatal aux personnes épuisées, & attaquées de maladies de langueur.



## *Mars de 1755.*

DANS ce mois on voit regner ici constamment, trois maladies inflammatoires du même genre, mais dont les espéces sont différentes, ou compliquées par rapport aux parties qu'elles attaquent ; sçavoir, pleurésies, péripnéumonies, & pleuro-péripnéumonies, ou, pour mieux dire, des fiévres pleurétiques, péripnéumoniques & pleuro-péripnéumoniques. Vers l'Équinoxe, & même quelque temps auparavant, ces maladies furent fréquentes parmi les soldats & les ouvriers.

La fiévre pleurétique commençoit ordinairement par un frisson suivi de chaleur & de points de côté assez vifs, la toux étoit fréquente & incommode, augmentant les dou-

leurs vives du côté, qui dans l'inſtant répondoient à la partie oppoſée du dos, comme ſi l'on eut reçu un coup d'épée : ( c'étoit l'expreſſion des malades ) les fauſſes côtes & les environs étoient généralement le ſiége de ces points ; il y en avoit cependant qui ſe faiſoient ſentir ſur les vraies côtes, & même près de la clavicule ; mais cela étoit moins fréquent. Le peu d'expectoration qui ſuivoit cette toux, étoit viſqueuſe, imparfaite, & ſans coction. A cet état ſuccédoit une ſueur copieuſe, & une eſpéce de rémiſſion qui calmoit les points de côté, & diminuoit la fiévre, mais qui ne changeoit rien dans l'expectoration, où l'on remarquoit toujours le défaut de coction. Le poulx étoit égal dans les rédoublemens, un peu dur, mais moins que dans les pleuréſies que j'ai traitées, ou obſervées ailleurs. La langue étoit humide & glaireuſe, la ſoif ſupportable, la chaleur de la peau médiocre, les yeux n'étoient pas animés comme

on les voit ordinairement dans les
naladies inflammatoires, les nuits
e paſſoient dans les inquiétudes &
'inſomnie ; les urines étoient géné-
alement rouges & enflammées tel-
es qu'on les voit dans les fiévres
ntermittentes & printanieres, ne
époſant dans les premiers jours au-
un ſédiment, mais il ſe trouvoit
ans la ſuite de la maladie un ſédi-
nent briqueté au fond de l'urinal,
e reſte de l'urine reſtoit trouble &
n peu blanchâtre, teignant l'urinal
e la même couleur. La reſpiration
toit toujours courte & gênée, ſur
out dans les redoublemens ; car la
naladie ſuivoit l'ordre d'une double
erce continue. Les redoublemens
rrivoient ordinairement une fois
ans les 24 heures. Celui du $3^{me}$ jour
toit conſtamment le plus fort, &
elle précaution qu'on eût priſe par
ſaignée réitérée, il falloit y avoir
ncore recours pour faciliter la reſ-
iration du malade qui étouffoit. Le
ng qu'on tiroit au commencement
e la maladie étoit coëneux & ſans

férosité; celui qu'on tiroit ensuite avoit moins de ces défauts : la maladie gardoit cet ordre jusqu'à la guérison, ou la mort; excepté, que dans ce dernier cas le redoublement n'étoit suivi d'aucun calme; au contraire tous les symptômes augmentoient, lorsqu'on s'attendoit à la rémission, & mettoient fin à la vie du malade.

La péripnéumonie suivoit, quant aux redoublemens & autres symptômes de la fiévre, l'ordre de la pleurésie, excepté que dans celle-ci la respiration étoit plus pénible & stortéreuse, le malade se plaignant d'un poids sur la poitrine, un mal de tête médiocre, la tête & la poitrine toujours moites même dans le redoublement, le pouls moins dur & moins fréquent, l'expectoration crûe, la langue, les urines & la chaleur de la peau, les mêmes que dans la pleurésie. Le sang qu'on tiroit dans l'une & l'autre de ces maladies étoit coëneux. Dans cette derniere le malade étoit fort sujet

au délire ou à devenir comateux ; e délire attaquoit plus fréquem-nent les jeunes gens, & le *Coma* es vieux.

La pleuro-péripnéumonie com-nençoit avec les symptômes ci-des-us, quant à la fiévre & à ses re-loublemens, mais étant compli-quée de ces deux maladies, on con-oit aisément que les symptômes n étoient bien plus terribles. La espiration étoit étouffante, la toux ort incommode en ce qu'elle aug-nentoit la douleur vive du point le côté inséparable de cette mala-lie : aussi le malade couroit-il ris-que de la vie dans chaque redou-blement ; l'oppression & le point le côté augmentant alors, la toux toit bien plus séche & plus dure que dans les deux maladies dont ous venons de parler, & l'expec-oration imparfaite & moindre.

Dans ces trois maladies, les indi-ations curatives étoient à peu près es mêmes, excepté que dans la pleurésie & pleuro-péripnéumonie,

il falloit avoir égard au point de côté, en y appliquant aussi chaudement que le malade pouvoit le souffrir, une vessie remplie de lait dans lequel on avoit fait bouillir les fleurs des plantes émollientes, ou un liniment composé d'onguens & d'huile de même qualité qu'on avoit eu soin de bien échauffer.

Les saignées réitérées, administrées avec prudence & égard aux tempéramens, avoient le succès désiré: les corps exercés & athlétiques en exigeoient de plus copieuses, & les supportoient mieux. Les boissons pectorales & nitrées, produisoient un bon effet, les loocs pectoraux de même. Le kermès minéral nitré en petites doses administré vers le 4me jour de la maladie, en produisoit deux excellens, en entretenant la respiration & le ventre libres. Les vésicatoires aux jambes dans les tempéramens humides ou flegmatiques, & d'une fibre relâchée, ayant le pouls peu tendu, réussissoient, sur tout quand le malade

étoit comateux. Il faut cependant convenir que les véſicatoires & le kermès étoient inutiles, lorſque le malade avoit la langue fort ſéche & noirâtre, & qu'ils augmentoient plutôt les ſymptômes. Rien ne ſoulageoit tant que le crachement de ſang dans telle période de la maladie que cela arrivât, ce qui fut rare durant le cours de ce mois. Je ne remarquai que peu de criſes par l'expectoration, les crachats ſe trouvoient toujours viſqueux & ſans coction, & ne répondoient jamais à la grandeur de la maladie; mais dès l'inſtant que des déjections bilieuſes paroiſſent accompagnées d'une grande quantité de glaires, le malade ſe ſentoit ſoulagé, tous les ſymptômes diminuoient graduellement, à un peu de fiévre près, qu'on étoit obligé dans quelques tempéramens de guérir par l'infuſion du cortex dans une décoction pectorale.

Il eſt bon de remarquer que quand le kermès ne relâchoit pas le ventre, on avoit recours aux lavemens,

ou à quelque potion laxative que l'on administroit avec succès dans la rémission. Telle est à peu près la méthode générale qui réussit dans le traitement des maladies ci-dessus, & qu'on étoit obligé de varier selon les circonstances & le tempérament du malade.

Cette maniére de traiter les fiévres pleurétiques, paroîtra bien simple; mais avant que de la critiquer, on est prié de faire attention au passage suivant du célèbre Vallerus, *cap. 2. p. 16. Commentatio de pleuritide. 3. Non pretiosa autem aut operosa speciosis titulis splendida & longiùs petita sunt remedia, quibus absolvi potest fœlicis curationis negotium, sed potiùs facilè parabilia, obvia, domestica, & pretio quidem vilia, pondere verò atquè efficacia, egregia prorsùs & vix satis æstimanda. 4. Nimirùm Scalpellum phlebotomum, aqua acetum, melnitrum, hordeum, oleum, & paucissima alia, illa sunt arcana & specifica polichresta, quæ omnem hîc absolvunt paginam, & ad debellandam & compes-*

*endam pleuritidem planè plenèque suf-ficiunt.*

Je prends la liberté de recom-mander aux Hœmapholes la lecture u passage suivant du même Au-eur.

*Solus tamen quòd sciam, obstitit hîc Helmontius homo tristis, morosus, alie-æ famæ comptentor, suæ nimirùm ap-etens, & in paradoxis fingendis & mor-icus deffendendis nimiùm quantùm in-eniosus & laboriosus, adeò ut ea lo-ueretur, scriberetque sæpiùs, quæ nec ger quisquam delirare, nec dormiens osset somniare qui & sui & alieni san-uinis præter rationem nimiùm parcens, enæ sectionem præsertim in pleuritide, u pestem & venenum fugiendam, altâ ce clamat; nescio quòd sanguinis aci-um stagnans & congestum in thorace mnians, undè meris, antacidis & nguine potissimùm hircino omnem pleu-tidis medelam plenè absolvendam vanè adit : obloquente contrà experientia, dentibus verò respillonibus, quorum nsum suâ illâ absurdâ medicatione di-vit largiter. Quid? quòd ipse adeò*

*deceſſit pleuriticus : nec priapus cervi nec ſanguis hircinus moram indomitæ morti afferre potuit. Nec ſanè vacenis hircis illacrimabilem plutonem placare potuiſſet vanus hîc vitæ longæve promiſſor, haud verus poſſeſſor. Undè ipſe ſuſtriſti exemplo abundè probavit, quàm inani ſpe ars ſua conjecturalis & imaginaria ipſum inflaſſet, quàmque parùm præſidii in jactato adeò & celebrato nimis hirci ſanguine eſſet repoſitum.*

## *Avril de 1755.*

LEs maladies du mois paſſé regnerent encore pendant celui-ci, mais avec des ſymptômes plus vifs. Ces fiévres péripnéumoniques furent plus fréquentes ; des perſonnes aiſées & riches en furent attaquées ; mais les ſoldats & les ouvriers en furent plus les victimes : cette maladie commençoit par un friſſon, ſans que ſouvent on ſe plaignît du moindre rhume ou in

:ommodité précédente. Un appétit
plus grand que de coutume en étoit
'avant-coureur. La reſpiration de-
enoit dans un moment ſuffocante,
e viſage enflé & livide, & la parole
ntrecoupée, les yeux ſaillans, &
e regard touchant. Je vis une per-
onne dans cet état près d'une de-
nie-heure, ayant le pouls très-iné-
al & intermittent, & quelquefois
'une vîteſſe pareille à celle qu'on
emarque dans celui des agoniſans.
cet état ſuccédoit un pouls plus
evé : la chaleur, la rougeur du vi-
ge, la ſueur à la tête & à la poi-
ine, l'oppreſſion ne diminuoient
ıs ; venoit enſuite une ſueur co-
euſe & une eſpéce de rémiſſion
ec une très-petite diminution des
mptômes. Le malade ſe plaignoit
ulement d'un poids ſur la poitrine,
d'un mal de tête, & cela dans le
emier jour de la maladie ; car dans
ſuite il perdoit connoiſſance, & ne
reprenoit que dans les courts
tervalles de la rémiſſion. Mr. La-
othe, qui fut appellé à ſon ſecours,

ainſi que moi, pourra s'en reſſouvenir d'autant mieux que c'étoit un homme en place; il étoit alors âgé de 75 ans & goutteux; d'ailleurs d'un très-bon tempérament, & auſſi vigoureux qu'on peut l'être à cet âge. On lui fit des ſaignées à proportion de ſes forces, & plus qu'on n'oſe communément en faire à des perſonnes auſſi avancées en âge; on lui fit prendre conſtamment les délayans, pectoraux nitrés & le quatriéme jour le kermès nitré en petites doſes, des lavemens & des *louchs*. Malgré ces précautions il devint comateux, & fut plusieurs jours en cet état; on n'oſa lui appliquer les véſicatoires comme il avoit été quelque temps ſujet à des maladies de reins & de veſſie, dans leſquelles il avoit rendu par la verge une pierre aſſez conſidérable, ſuivie d'une urine purulente pendant un mois, durant lequel il avoit évacué pluſieurs livres de pus.

J'ai cru cette digreſſion néceſſaire pour nous juſtifier de ne lui avoir

pa

pas appliqué les véſicatoires, que
on état comateux indiquoit ſi bien;
nais à leur place on lui appliqua aux
pieds les phœnigmes, dont M. Muſ-
grave fait un ſi grand éloge, & cela
lans l'intention de lui ſoulager la
ête, ou de faire venir la goutte: on
es ôtoit de temps en temps, de peur
qu'ils ne lui cauſaſſent des excoria-
ions.

Malgré tous nos efforts, le ma-
ade reſta comateux & agoniſant,
e pouls affaiſſé; ce qui nous dé-
termina à lui faire prendre quelques
grains de ſel de corne de cerf de trois
eures en trois heures, pour le ra-
nimer & le ſoutenir du moins pen-
ant quelque temps; car les ſymp-
ômes étant ſi graves, nous avions
eu d'eſpoir de le ſauver. Sans per-
re cependant courage, nous con-
inuames nos ſoins & nos remédes,
ur tout le kermès en petites doſes,
equel vers le douziéme jour lui
rocura une ſelle copieuſe de biles
de glaires, qui fut ſuivie en peu
e temps d'une autre. Dès ce moment

nous crumes voir jour à sa guérison: effectivement la tête commença à se dégager; car il se plaignit pour la premiére fois qu'il avoit quelque chose aux pieds qui lui faisoit mal; cela nous fit espérer que c'étoit la goutte: nous fimes ôter les phœnigmes, & nous trouvames une petite rougeur qui n'eut pas de suite. Dès lors la maladie changea de face, le malade se trouva mieux, devint goutteux dans sa convalescence, & se porte actuellement à merveille. J'oubliois de dire que dans sa grande foiblesse on lui faisoit prendre une cuillerée de vin dans chaque bouillon, ce qui alloit à quatre cuillerées par jour.

M. Vanhove, Médecin de l'Hôpital Royal, & moi avons traité un autre malade dont les symptômes étoient plus effrayans que ceux du précédent, puisqu'à la premiere visite il lui ordonna les Sacremens, quoique bien plus jeune que le premier: on ne lui tira point tant de sang, son tempérament valétudi-

naire, & la gangrêne qui lui ſurvenoit aux environs du fondement, ne l'ayant pas permis, il fut guéri; mais ſa convaleſcence fut longue & pénible.

J'ai cité ces deux exemples pour faire voir que quelque dangereuſe que puiſſe être une péripnéumonie, on ne devroit jamais déſeſpérer de la guériſon, la nature ſuivant des routes ſouvent obſcures, qui étant découvertes & applanies par l'art & l'induſtrie du Médecin, procurent une guériſon à laquelle on ne s'attendoit pas.

Quelques perſonnes enſuite d'un rhume, furent attaquées de péripnéumonies, qui commençoient avec des ſymptômes bien plus légers que celles ci-deſſus. Dans les premiers jours l'oppreſſion ni les autres indices n'annonçoient rien de dangereux; cependant bien des gens mouroient de cette maladie perfide. M. Vanhove m'a aſſuré qu'on lui envoya des ſoldats à l'Hôpital qui moururent au bout de 24

heures, ne s'étant plaints dans leurs casernes que d'un petit rhume. L'ouverture de leurs cadavres faisoit bien voir que ces rhumes étoient fluxionnaires ; car on leur trouvoit un dépôt purulent dans l'un des lobes du poumon, lesquels étoient quelquefois gangrénés & adhérants au *pleura* qui participoit de leur état : on doit juger delà combien il est dangereux de négliger des rhumes.

J'ai toujours observé que les diarrhées séreuses sans bile & sans glaires apparentes étoient un symptôme funeste, non-seulement dans les maladies inflammatoires dont il s'agit, mais aussi dans toutes les maladies aiguës que j'ai vues à Dunkerque, & que les déjections bilieuses & glaireuses dont nous avons parlé ailleurs, étoient toujours salutaires. J'ai remarqué de plus, que les sueurs étoient peu critiques, mais plus souvent symptômatiques. Messieurs Lamothe & Vanhove m'ont assuré avoir fait la même observation qui est constante en général, mais non

ſans exception. Cela ne paroitra pas ſurprenant, ſi l'on fait attention que Dunkerque eſt ſitué au delà du $51^{me}$ dégré de latitude, que ſon air eſt fort humide, ce qui diminue les évacuations cutanées, & augmente les inteſtinales, celles-ci étant plus copieuſes dans les pays humides, & éloignés de l'Équateur. La nature toujours ſage, ſuit la route où elle trouve le moins de réſiſtance. J'ai obſervé de plus, que la ſaignée du pied étoit d'un très-grand ſecours dans la pleuréſie, péripnéumonie & pleuro-péripnéumonie, ſoit que le point de côté fût dans les environs des fauſſes côtes, ou des vraies; précédée des ſaignées du bras, elle réuſſiſſoit, & ſoulageoit le malade, de même que les demi-bains d'eau chaude. On ne devroit jamais négliger ces derniers dans le cas des pleuréſies, & encore moins lorſque la tête ſouffre.



## *Mai de 1755.*

LES maladies du mois précédent continuerent encore un peu avec des ſymptômes moins vifs, les redoublemens ſuivoient le même ordre; mais la rémiſſion étoit plus marquée, les maux de tête, quoique violens dans les redoublemens, auſſi-bien que le point de côté, diſparoiſſoient, pour ainſi dire, par le moyen d'une ſueur copieuſe qui ſurvenoit à la fin du redoublement, la ſoif étoit plus grande, & la langue plus ſéche que dans les mois paſſés. Les ſaignées copieuſes & réitérées, les boiſſons pectorales nitrées, les laxatifs adminiſtrés dans la rémiſſion, terminoient cette maladie en peu de temps. On vit néanmoins dans le cours de ce mois des pleuro-péripneumonies qui ſe guériſſoient par le même traitement que nous avons indiqué dans les mois

précédens. Tout ce que nous remarquames de particulier, c'eſt que la ſoif & la ſéchereſſe de la langue étoient plus conſidérables, & la ſueur dans la rémiſſion plus abondante; & quoique le ſang fût coëneux, la quantité des parties ſéreuſes étoit plus grande. L'expectoration étoit auſſi imparfaite dans ce mois que dans les mois paſſés, & ne répondoit jamais à la force de la maladie; cependant on ſe guériſſoit ſans qu'aucun dépôt ſe formât dans la poitrine, ni que la phthiſie ſuivît le peu d'expectoration qui avoit paru. On perdit fort peu de malades, eu égard à leur nombre & aux ſymptômes. Je n'ai pas connu de Ville, où des maladies accompagnées de ſymptômes dangereux, ſe guériſſent ſi ſouvent.

Les maladies ci-deſſus furent épidémiques à St. Omer, Aire, Heſdin, Béthune, Lillers, & y furent très-fatales; on en mouroit le 4me ou le 5me jour; les ſoldats en furent les plus maltraités: on en perdit

beaucoup : ces mêmes maladies furent plus traitables à Bergues & à Gravelines. En général, j'ai cru remarquer que les maladies inflammatoires ne font pas tant de ravage dans la proximité de la mer, ( & j'ose l'assurer à l'égard de Dunkerque) que dans l'intérieur du Pays. Je serois tenté d'en attribuer la cause à la constante humidité de l'air de ces Cantons, qui en relâchant les fibres, les dispose par conséquent à un moindre dégré d'inflammation : cela est d'autant plus vraisemblable, qu'un pouls dur & serré, quelques que puissent être d'ailleurs les symptômes inflammatoires, est bien rare ici.

## *Juin de* 1755.

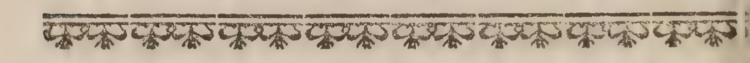
IL y eut encore dans ce mois quelques fiévres pleurétiques ; mais comme les symptômes n'en étoient pas graves, la guérison en fut facile.

Dans les 10 premiers jours, je vis quelques fiévres miliaires : les taches étoient rouges & en quantité, la chaleur de la peau très-vive, le pouls très-fréquent & plein, le mal de tête fort incommode, les malades ne dormoient pas, les saignées réitérées, que les symptômes exigeoient nonobstant l'éruption, réussissoient à souhait. Une Servante attaquée de cette maladie, fut saignée 4 fois : une seule saignée suffit à trois autres personnes que je vis prises du même mal, les symptômes étant moindres : toutes les 4 étoient filles, ou enfans ; il leur resta après la guérison une démangeaison très-incommode. Voyez les Feuilles Météréologiques. Depuis le tonnerre du 13 au 14, je n'entendis plus parler de fiévres miliaires dans la Ville.



## *Juillet de 1755.*

NOus ne vimes dans le courant de ce mois, que des fiévres intermittentes en petit nombre & faciles à traiter, qui diſparoiſſoient par le moyen de la ſaignée, des purgatifs, & du Cortex.



## *Août de 1755.*

LEs fiévres intermittentes du mois paſſé furent plus fréquentes, & compliquées d'une ébulition de ſang, avec des élevures, comme ſi l'on avoit été piqué d'orties, & une démangeaiſon inſupportable. Une diarrhée ſymptômatique accompagnoit les accès, & ceſſoit dans l'intermiſſion par le moyen d'une ſueur copieuſe, & l'ébulition diſparoiſſoit. La fiévre & les ſymp-

rômes ſe guériſſoient par le même traitement que dans le mois paſſé, excepté que dans celui-ci, il falloit réitérer plus ſouvent la ſaignée.

---

*Septembre de 1755.*

NOUS voyons trois eſpéces de fiévres regner dans le mois de Septembre à Dunkerque, & je les ai vues conſtamment quelques années avant que de mettre mes obſervations par écrit.

La premiere eſt une fiévre intermittente réglée, ou tierce, ou double tierce, qui commence par un friſſon ſuivi de chaleur, & au bout de quelques heures, d'une ſueur copieuſe. Ce friſſon & cette chaleur duroient plus ou moins, ſelon le tempérament du malade, la chaleur de la ſaiſon, & la diſpoſition de l'année : plus elle étoit humide, plus le friſſon & la chaleur duroient. Dans les années ſéches le friſſon

étoit court, & le plus ſouvent on
ſentoit ſeulement un petit froid ſans
friſſon qui commençoit ordinairement aux pieds. Dans les tierces
réglées, le friſſon étoit plus grand
que dans les doubles tierces, la chaleur dans l'un & l'autre étoit modérée; mais dans celles-ci, la ſoif & la
ſéchereſſe de la langue étoient plus
grandes, & la nuit qui précédoit le
grand accès, le malade étoit inquiet,
& ne dormoit point, ayant des
courbatures ou tiraillemens par tout
le corps. La nuit ſuivante, il étoit
plus tranquille. Cette fiévre, pour
peu qu'on s'écartât des régles dont
il ſera parlé ci-après, étoit fort
ſujette à devenir rémittente. La
maniére dont on traite les fiévres
intermittentes à Dunkerque eſt bien
ſimple.

Premiérement, ſi les maux de tête, ou quelque ſymptôme preſſant
ne l'exigent, on differe la ſaignée
juſqu'à l'intermiſſion, & on la fait,
la ſueur étant bien paſſée. Elle eſt
néceſſaire ici, quoique de grands

hommes ne la conseillent pas trop dans les fiévres intermittentes, & entre autres le célébre Boerhave, sans cependant la condamner, lorsque les symptômes la réquerent, comme il paroit par l'aphorisme 62. *Hinc & venæ sectio nocet per se semper, prodest aliàs casu, ut & tenuis vactaque dicta.* Trois heures après la saignée on ordonne un lavement, les boissons altérantes, comme tisane simple, infusion de chicorée, &c. On attend patiemment le retour de l'accès, après lequel on fait purger le malade, soit avec un minoratif composé de Manne, Casse, follicule de Séné & quelques sels neutres de Glauber, de Lorraine, ou d'Epsom; soit avec un apozême composé d'ingrédiens, en y ajoutant la racine de Chicorée, feuilles de Bourraches, Buglose, &c. que l'on fait prendre par gobelets: ceci bien entendu dans le cas où le malade n'a aucune envie de vomir, amertume dans la bouche, ou qu'il vomit difficilement; si au con-

traire le malade a la bouche amére, la langue pâteuſe, une peſanteur dans l'eſtomac ou dans la tête, qu'il vomit ſans difficulté, on lui preſcrit l'Émétique en lavage, ou quelquefois l'Ypécacuanha mêlé avec un grain ou deux de Tartre émétique: ſi le malade eſt fort gras & replet, a les épaules larges, le col court, & vomit difficilement, ſur tout lorſqu'il a paſſé l'âge de 40 ans, on ſe contente de le purger, comme il a été dit plus haut.

On prend cette précaution avec les corps gras & maſſifs, parce qu'on a vu des ſymptômes, même funeſtes, cauſés par des Émétiques administrés imprudemment à de pareils corps: on n'en ſera point étonné dès qu'on fera attention aux efforts terribles qu'ils ſont obligés de faire pour vomir, & à quel point le ſang ſe porte alors à la tête; le rouge qui leur monte au viſage en eſt une marque certaine.

Les malades étant bien évacués à différentes repriſes, autant que leur

ituation le demande, on a recours
u Quinquina que l'on ordonne en
lectuaire, en poudre, ou bien en
pozême, au déclin de l'accès, à la
ose d'un gros, avec les plantes al-
érantes, & quelquefois avec les
ectoraux, lorsque la toux l'exige,
e 3 heures en 3 heures pendant
intermission. Il est rare que la fié-
re revienne. L'accès manqué, on
rdonne une soupe au malade, qui
usques-là étoit à la diéte, on lui
it prendre pendant 15 jours une
ose de Quinquina matin & soir,
our empêcher la récidive, & il se
met insensiblement à sa maniére
e vivre ordinaire.

Les fiévres quartes, qui sont ici
es-rares, y sont traitées de la mê-
e façon, excepté que les interval-
s étant plus longs, nous donnons
Quinquina de 4 heures en 4 heu-
s. Les malades que l'on guérit de
maniére ci-dessus, ne sont point
jets aux mauvaises suites des fié-
es intermittentes, comme obs-
uction de quelque viscére, leu-

cophlegmatie, hydropiſie, rhumes opiniâtres, qui quelquefois étant négligés, dégénerent en phthiſie: quelque ſimple que puiſſe être la maladie dont nous parlons, pour prévenir de mauvaiſes ſuites, ſa cure exige bien des précautions. Premiérement, il faut éviter dans le paroxiſme toute évacuation, même la ſaignée, à moins que quelque ſymptôme preſſant ne détermine à la faire. Pour peu qu'on s'écarte de cette régle, la maladie change de caractère & devient fiévre rémittente. En ce cas la ſaignée convient mieux dans le chaud de l'accès; dans le friſſon elle eſt très-dangereuſe.

Deuxiémement, il ne faut pas trop ſe preſſer de donner le Quinquina; la guériſon eſt bien plus ſûre, en laiſſant ſupporter quelques accès au malade.

Troiſiémement, on doit ſe faire une loi invariable de ne pas eſſayer de guérir avec le Quinquina les fiévres intermittentes des épileptiques

ſu

ſur tout les quartes. J'ai vu trois épileptiques guéris par cette fiévre ſans autres ſecours, & à qui le Médecin ne voulut donner aucun remède, ſe fondant avec raiſon ſur l'aphoriſme d'Hippocrate: *A quartanis correpti, à convulſione non admodùm corripiuntur; ſi verò priùs corripiantur, & poſt ea quartana ſupervenerit, liberantur.* J'ignore la raiſon de l'analogie entre l'épilepſie & la fiévre quarte; mais j'ai vu un homme, âgé d'environ 50 ans, qui ayant été guéri d'une pareille fiévre par un remède empirique, tomba dans une épilepſie qui le prenoit tous les 4^mes. jours vers l'heure que ſa fiévre avoit eu coutume de l'attaquer.

J'ai remarqué ce qu'obſerve le célébre Sydenham, qu'après la guériſon des fiévres intermittentes, les purgatifs, excepté ceux que l'on ordonne en petites doſes mêlées de Quinquina, occaſionnent des récidives.

La ſeconde eſpéce eſt une fiévre

rémittente, qui ſans être bien commune, ne laiſſa pas que de regner dans ce mois : elle fut rare parmi les gens aiſés, & ſe répandit davantage chez les ſoldats & les ouvriers; elle étoit de ſa nature fort traitable, & cédoit facilement aux remédes, à ce que j'obſervai dans le petit nombre de perſonnes que j'en vis attaquées. Les premiers accès commençoient par un petit friſſon, quelquefois par une eſpéce de froid ſeulement, ſans que dans ce moment le malade ſe reſſentît d'aucun autre mal: ces petits friſſons, ou froids paſſés, le malade ſe plaignoit d'un léger mal de tête, buvoit volontiers, ſans cependant être fort altéré; le pouls étoit un peu fiévreux dans ce moment, ſans que la chaleur de la peau fût bien grande : il perdoit l'appétit, la nuit ſuivante il étoit inquiet, ne dormoit que d'un ſommeil interrompu, & ſe plaignoit le lendemain de courbatures & de douleurs dans les os; il ſe trouvoit cependant mieux, mais ſur le ſoir les

maux de tête, la ſoif & les cour-
batures augmentoient; il paſſoit en-
core moins tranquillement cette ſe-
conde nuit. Le 3$^{me}$. jour au matin
les ſymptômes ſe trouvoient peu di-
minués; ſur le ſoir la fiévre augmen-
toit ainſi que les maux de tête, de
reins, courbatures, ſoif, &c. ſi après
le redoublement de ce jour, le ma-
lade ſuoit copieuſement, la maladie
prenoit un tour plus favorable; ſi
au contraire il ne ſuoit pas, elle
s'aggravoit; l'agitation du pouls &
les ſymptômes ci-deſſus augmen-
toient : la langue devenoit ſéche,
la chaleur de la peau plus grande,
les urines plus rouges que dans l'é-
tat naturel, & la maladie appro-
choit du caractère d'une fiévre pu-
tride, un petit délire s'y joignoit
dans les redoublemens. Tous ces
ſymptômes diminuoient dans la ré-
miſſion précédée d'une petite ſueur,
mais imparfaite, & la langue de-
venoit glaireuſe & pâteuſe; cet or-
dre ſubſiſtoit conſtamment, & le ma-
lade avoit le corps reſſerré.

Cette maladie se guérissoit par la saignée, que l'on réitéroit, suivant les symptômes, la force, le sexe, & l'âge des personnes : car, comme les fiévres d'Automne supportent mal la trop fréquente répétition de la saignée, il falloit en user avec prudence : il y a cependant des tempéramens à l'égard desquels il est nécessaire de l'employer alors, & même à plusieurs reprises. Si, après les saignées, le sujet avoit des envies de vomir, la langue pâteuse, & que sa maladie fût causée par quelques excès de table, on lui donnoit un vomitif; mais on avoit toujours égard aux contre-indications mentionnées à l'article des fiévres intermittentes, & dans ce dernier cas on ordonnoit un minératif, ou apozéme laxatif, auquel on ajoutoit quelques grains de Tartre stybié qui passoit ordinairement par les bas. On avoue cependant que l'Émétique, agissant par le haut, qui est le chemin le plus court, seroit plus convenable s'il n'y avoit pas

de contre-indications. Durant le cours de la maladie, on prescrivoit pour boisson une tisane simple ou nitrée, quelquefois l'infusion de Chicorée, sur tout pour les tempéramens bilieux & échauffés, on se bornoit à ces petits remédes, quand les symptômes n'en exigeoient pas d'autres, en tenant le corps libre par le moyen des lavemens émolliens, & souvent avec des lavemens d'eau tiéde. Aussi-tôt que les urines commençoient à déposer un sédiment, nous avions recours aux purgatifs composés comme ci-dessus; ce que nous réitérions autant de fois que de besoin, mais toujours dans les rémissions; par ce moyen la fiévre diminuoit graduellement, & prenoit assez communément la forme d'une fiévre intermittente facile à guérir: si au contraire elle restoit rémittente, le malade suant copieusement, les urines déposant un sédiment louable, la langue étant humide, on ne faisoit aucune difficulté de recourir au Cortex, que

l'on ordonnoit en guiſe d'apozéme presque toujours laxatif, bien entendu que le malade n'eût pas le cours de ventre. Par cette méthode simple on guériſſoit ces fiévres rémittentes : il n'en étoit pas de même de celles dont nous allons parler.

La troiſiéme eſpéce étoit une fiévre putride ; nous avons déja remarqué que les fiévres intermittentes dégénéroient en rémittentes pour peu qu'on s'écartât des vraies régles. Il n'eſt pas moins certain, & nous en avons des exemples, que ces dernieres deviennent putrides par la même cauſe, ſur tout quand on s'empreſſe de purger trop tôt avant la ſaignée, & même après, lorſque le corps n'eſt pas bien préparé par les délayants, & que la tenſion du pouls, ainſi que la diſpoſition inflammatoire ne ſont pas diminuées.

Nous obſervames dans les fiévres putrides de ce mois les ſymptômes ſuivans : le malade étoit quelques jours ſans ſe mettre au lit, ne ſçachant définir ſon mal, mangeant,

mais avec peu d'appétit, n'ayant plus qu'un ſommeil interrompu & inquiet, ſe trouvant un peu oppreſſé & fatigué quand il ſe donnoit du mouvement. A cet état ſuccédoit un mal de tête, un pouls fiévreux, une chaleur de peau plus vive que dans les fiévres précédentes; la ſéchereſſe de la langue, qui dans la ſuite devenoit noirâtre, les urines enflammées & tirant ſur la couleur d'un vin rouge foncé; le malade ne ſe croyoit que légérement indiſpoſé; mais en peu de jours il tomboit dans un délire ſourd, ne parlant que difficilement, étant obligé de réfléchir ſur les réponſes. Quelquefois le délire étoit conſtant, ou le malade devenoit comateux : dans ce dernier état le pouls ne marquoit pas la force réelle de la fiévre, mais les autres ſymptômes la faiſoient aſſez connoître. Tels ſont à peu près les ſignes de ce que nous appellons fiévre putride, & qui l'eſt véritablement à Dunkerque.

Cependant la chaleur de la peau n'y eſt pas auſſi ſenſible au tact, qu'elle eſt dans les fiévres putrides des autres pays. On n'y remarque pas en général les autres ſymptômes, tels que les annoncent Boerhaave, & Lomius, comme une extrême chaleur & enflure de la gorge & des parties voiſines ; le pouls n'eſt pas d'une inégalité auſſi conſtante, les taches pourprées, ou noires ne paroiſſent pas: d'ailleurs on guérit preſque toujours ici ces fiévres, lorſqu'elles ne ſont pas accompagnées d'une grande malignité. Cela eſt ſi vrai, qu'on y a ſouvent vu des perſonnes attaquées de cette maladie, reſter 12 jours ſans connoiſſance, & en revenir.

Les ſymptômes les plus funeſtes que l'on obſerve ici, ſont un délire ſourd, un ſommeil conſtant & comateux, une langue noirâtre, le malade n'étant pas d'ailleurs altéré, une diarrhée ſéreuſe & fétide, les ſelles s'échappant à l'inſçu, une urine en petite quantité, ou totalement

ſupprimée & d'un rouge foncé. Il étoit rare qu'on réchappât de ce dernier état, ſur tout quand une reſpiration courte & gênée s'y joignoit.

Le Médecin etant appellé en temps commençoit par ordonner la ſaignée, ſi les ſymptômes l'exigeoient, & la faiſoit réitérer du bras & du pied, ſelon les circonſtances; enſuite il faiſoit évacuer par l'Émétique, ou quelque potion laxative, ſur tout quand il ſoupçonnoit les premieres voies farcies; mais il avoit toujours devant les yeux les précautions dont nous venons de parler concernant l'Émétique: s'il étoit conſulté trop tard, que la langue fût déja ſéche, & qu'il apperçût d'autres diſpoſitions inflammatoites, il ſe contentoit de preſcrire des ſaignées, des boiſſons antiphlogiſtiques & antipourriſſantes qui conſiſtoient en tiſanes ſimples nitrées, & quelquefois émulſionnées, du petit lait bien clarifié, auquel on ajoûtoit le ſirop de vio-

lette, que la plupart des malades aiment beaucoup ici : nous accordons volontiers cette boiſſon, la connoiſſant de ſa nature aceſſante, & par conſéquent propre dans la maladie dont il s'agit. A certains tempéramens on donnoit une limonnade légére, qui, quoique bien indiquée, répugne à bien des gens, leur peſant ſur l'eſtomac, & paſſant difficilement ; ce que j'attribue au peu d'action de la bile étouffée par les glaires, comme les évacuations inteſtinales le font bien voir, étant toujours fort glaireuſes ; d'ailleurs une petite toux qui accompagne quelquefois cette maladie, ne permet pas toujours l'uſage de cette boiſſon. On avoit ſoin de tenir le corps libre par le moyen des lavemens émolliens ; on continuoit cette méthode juſqu'à ce que les diſpoſitions inflammatoires fuſſent diminuées : alors on avoit recours aux laxatifs anticeptiques, qui ont pour baſe les Tamarins, & autant qu'on le pouvoir, on procuroit au ma-

lade une diarrhée preſque continuelle, ſans égard aux rédoublemens, ni aux rémiſſions qui ſont très-obſcurs & incertains dans cette maladie; & quoique l'inſomnie fût grande, les ſomniféres n'étoient point employés, & avec raiſon; car l'experience fait voir ici leurs mauvais effets, les corps y étant trop replets, les ſécrétions s'y faiſant mal, les malades y étant d'ailleurs trop diſpoſés aux affections comateuſes. Ceci étonnera peut-être ceux qui ont pratiqué dans les pays chauds, où ces mêmes ſomniféres font un très-bon effet.

Lorſque cette maladie étoit accompagnée d'un délire & des ſymptômes comateux ou léthargiques, quand le pouls étoit affaiſſé ou mollaſſe, la langue humide, & qu'il ne paroiſſoit aucune diſpoſition inflammatoire des viſcéres, & ſur tout qu'il n'y avoit, ni ardeur, ni ſuppreſſion d'urine, on ordonnoit les véſicatoires; & c'eſt dans cette circonſtance le reméde le plus efficace que

nous connoiſſions. On entretient leur ſuppuration autant qu'il eſt poſſible, juſqu'à ce que les ſymptómes diſparoiſſent. Nous ne voyons jamais ici qu'elles cauſent, ni ardeur d'urine, ni diſpoſition inflammatoire à la veſſie, quoique pour prévenir ces accidens, nous n'ayons point recours aux émulſions canfrées; pendant la ſuppuration des véſicatoires, nous employons les laxatifs ci-deſſus, aiguiſés avec l'Émétique, ainſi que quelques mixtures céphaliques dans leſquelles on met le ſel de *Succin*: il ſeroit à ſouhaiter que tous les Apoticaires en euſſent de la bonne eſpéce, d'autant que c'eſt un très-grand remède dans les cas mentionnés, principalement lorſqu'il y a trémouſſement des tendons, ſymptômes qui néanmoins eſt aſſez rare ici.

Cette maladie ſe termine quelquefois chez ces jeunes perſonnes par une hémorrhagie du nez, & j'ai vu des malades rendre par le fondement une très-grande quantité de

ſang qui n'étoit pas hémorrhoïdal, puiſque dans un inſtant ils en évacuoient la valeur de 15 à 16 onces, & cela répété pendant quelques jours. Ces malades n'avoient pas été ſaignés, mais traités avec des ſudorifiques ; pratique pernicieuſe, & qui ne s'accorde pas avec cette maladie, leur uſage étant ſuivi de plus grandes diſpoſitions inflammatoires. Je ſuis honteux de répéter ſi ſouvent que les évacuations bilieuſes ſont toujours les plus ſalutaires à Dunkerque : j'ai auſſi remarqué que quand on les procuroit par des purgatifs violens ou draſtiques, il en arrivoit de mauvaiſes ſuites ; ce qui me paroît s'accorder avec le tempérament des habitans, qui ne ſupporte naturellement pas d'être bruſqué. Telle eſt en général la maniére dont on traite ici les fiévres putrides, & qui n'eſt pas ſans ſuccès.

Vers l'Équinoxe il y eut quelques rhumes cauſés par un froid plus vif que de coutume, l'arriére-ſaiſon étant ici la plus belle de l'année.

## *Octobre de 1755.*

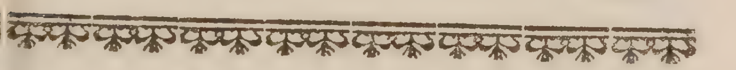
AYANT été incommodé pendant ce mois, je ne vis point de malades : mes Confréres m'ont assuré avoir traité plusieurs personnes attaquées de fiévres putrides & malignes, parmi les riches & les pauvres, lesquelles ont été fatales à une partie des uns & des autres.

Les rhumes étoient communs & opiniâtres, l'expectoration crue & sans coction, même chez les jeunes gens, à plus forte raison chez les gens avancés en âge ; les nuits étoient tranquilles, le sommeil bon ; mais les matin & soir pénibles. La toux duroit pendant quelques heures : plusieurs enfans furent surpris de la quinte-toux.



## *Novembre de 1755.*

MON incommodité continuant, je ne visitai point de malades. J'ai sçu de mes Confréres que les maladies du mois passé regnerent encore pendant celui-ci, & que de petites taches gangréneuses qui ne grandissoient pas, parurent sur les croupions, hanches & coudes. Je les attribue au poids du corps longtemps couché, & à la mauvaise situation du malade.



## *Décembre de 1755.*

LES fiévres malignes & putrides disparurent totalement au commencement de ce mois : j'ai vu cependant deux personnes, dont l'une avoit 40 ans, & l'autre 70, qui ont langui environ 56 jours avec les

deux fiévres, ayant de petites taches gangréneuses. Elles sont mortes l'une & l'autre desséchées, sans qu'aucun reméde ait pu empêcher le progrès de leur maladie. Au reste il n'y eut dans ce mois que des rhumes opiniâtres, point de maladies aiguës.

## *Janvier de 1756.*

ON ne vit pendant le cours de ce mois que des rhumes, comme dans le précédent, & quelques maladies accidentelles.

## *Février de 1756.*

QUELQUES fiévres intermittentes, des fiévres pleurétiques & péripnéumoniques parurent à la fin de ce mois, mais en si petit nombre, que je ne crois pas devoir en parler.

L

Le 18 environ 7 heures trois quarts du matin, on ſentit ici un tremblement de terre qui ne dura, à ce qu'on dit, qu'environ 2 ſecondes. Le mouvement ſe fit ſentir de l'Oueſt à l'Eſt, & ne fut perceptible qu'aux premiers étages. On ne s'en apperçut point aux rez de chauſſées, caves, rues, &c. Les eaux ne ſortirent point de leur lit; il n'y eut rien d'extraordinaire dans le flux & reflux de la mer. Le mercure deſcendit plus bas que je ne l'ai jamais remarqué dans mon barométre, même bien au deſſous de la tempête à 26 pouces 9 lignes; ce qui me ſurprit, le temps étant très-calme: il eſt vrai que ſur le ſoir il s'éleva un vent terrible & un ouragan qui fit craindre un ſecond tremblement de terre, ce qui n'arriva point, & je ne vis rien d'extraordinaire dans mon thermométre.

## *Mars de 1756.*

LEs fiévres intermittentes qui regnerent pendant ce mois, se guérissoient facilement par la saignée, & des purgations sans Quinquina. Il parut vers la fin quelques fiévres pleurétiques & péripnéumoniques parmi les soldats & les ouvriers qui se guérissoient par les saignées & la méthode ordinaire. L'Équinoxe ne changea rien dans l'ordre des maladies.

## *Avril de 1756.*

LEs fiévres pleurétiques & péripnéumoniques furent plus fréquentes dans ce mois que dans le mois passé, & les symptômes plus vifs, sur tout de la pleurésie qui suivoit l'ordre de la même maladie au

mois d'Avril 1755, quant aux redoublemens, rémiſſions, &c. & ſe guériſſoit de même. Je m'apperçus cependant que les rémiſſions étoient plus marquées, & qu'il y avoit un plus grand calme avec une diminution conſidérable de la douleur de côté; mais le redoublement ſurvenant, le point de côté devenoit inſupportable, & ne ſe calmoit que par la ſaignée que je n'ai jamais vu mieux réuſſir qu'au Printemps de cette année. J'éprouvai que la méthode de *Vrillerus*, de faire tirer conſtamment du ſang du côté affecté, eut tout le ſuccès promis.

Les péripnéumonies & pleuro-péripnéumonies ſuivoient le même ordre que celles de 1755, & n'en différoient que du plus ou du moins: les ſymptômes, à la vérité, étoient moins dangereux, les rémiſſions plus marquées, les ſueurs plus copieuſes, & la maladie plus traitable en général. Les ſaignées réitérées firent un très-bon effet. Au reſte ces maladies ſe guériſſoient par le même traite-

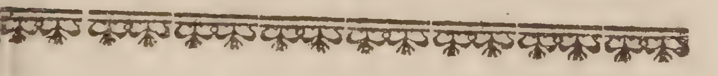
ment de l'année paſſée, que je crois ſuperflu de répéter ici, ayant toujours obſervé depuis ſix ans que les maladies printannieres de cette Ville ne différoient que peu, non plus que la méthode qui réuſſiſſoit à les guérir.

A la fin de ce mois on vit regner beaucoup de maux de gorge ou inflammations des amygdales, qui cédoient aux ſaignées & aux boiſſons rafraîchiſſantes, lavement d'eau tiéde, & gargariſmes des végétaux appropriés. Les gargariſmes vitrioliques augmentoient le mal.

Le mal de gorge étant guéri, un rhume très-opiniâtre le ſuivoit de près; une petite fiévre qui augmentoit ſur le ſoir, ſe mettoit de la partie. Les nuits étoient inquiétes, l'expectoration difficile, crue & ſans coction, une petite ſueur colliquative ſurvenoit le matin. Le malade maigriſſoit : ces ſymptômes faiſoient craindre une diſpoſition à la phthiſie, les maux de tête étoient aſſez vifs. La ſaignée les ſoulageoit; la belle

faiſon ſurvenant, cette maladie n'eut pas de mauvaiſes ſuites. Une partie des malades furent guéris par le mouvement du cheval ou de la chaiſe : indépendamment de l'obſervation de Sydenham, qui fait voir que l'exercice du cheval eſt le reméde le plus ſûr pour la guériſon de la phthiſie nous ſçavons par expérience qu'il n'y en a pas de meilleur pour la cure d'un rhume opiniâtre.

Les éréſipeles & fluxions au viſage furent plus communes que je ne les aie jamais vues ; les ſaignées, les rafraîchiſſans & les laxatifs terminoient en peu de jours cette maladie.



*Mai de 1756.*

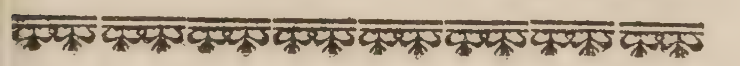
LES fiévres pleurétiques & péripnéumoniques du mois paſſé egnerent avec aſſez de vigueur dans es premiers jours de celui-ci, & oſe dire que les points de côté fuent plus vifs & plus fréquens que

l'année précédente. Le malade se sentoit soulagé quand on lui ouvroit la veine, & la saignée seule produisoit chez lui cet effet. On peut bien juger qu'on la réitéroit souvent, soit du bras, soit du pied: en tel état de la maladie que l'on crachât du sang, même en très-petite quantité, dès l'instant on se portoit mieux. C'est la crise la plus certaine qu'on ait observée dans ce mois.

Je vis un malade, dont le point de côté étoit si vif, & la respiration si suffoquante, que je ne pus les calmer par les saignées, ni les topiques, ni par d'autres remédes: le voyant près de mourir, je m'avisai de lui faire appliquer les vésicatoires sur la partie souffrante; ce remède lui sauva la vie; la douleur se calmant à mesure qu'elles faisoient leur effet: la respiration devenant plus libre & le point de côté disparoissant totalement au bout de quelques jours. Cette méthode, quoiqu'ici peu suivie, n'est pas nouvelle. Le célébre Vauswieten en a vu par lui-même

l'efficacité comme il paroît par le texte ſuivant.

*Vidi in tali caſu dolenti lateri applicatum fuiſſe viſicatorium, quod & ipſe aliquandò feci fauſto cum eventu. Com. ad aphov. 890. pag. 48. tom. 3.*



*Juin de 1756.*

LES fiévres pleurétiques & péripnéumoniques diſparurent dans ce mois de chez les Bourgeois ; mais, à ce qu'on m'a dit, les ſoldats en ſouffrirent encore.

La quinte-toux, ou toux convulſive, fut aſſez cnmmune parmi les enfans. La ſaignée & les purgatifs ſouvent réitérés, réuſſiſſent toujours dans cette maladie. Le crachement de ſang, l'hémorrhagie par le nez, étoient critiques ; peu de temps après, les malades guériſſoient, & c'eſt une remarque que font les payſans. Cela étant, il me paroît qu'on a tort de négliger la ſaignée

comme on fait, puisqu'il est démontré que les autres remédes ont peu de succès.

## *Juillet de* 1756.

AU commencement de ce mois, on vit plusieurs personnes de différent âge incommodées d'étourdissemens, prêtes à tomber dans les rues, sans fiévre, ayant bon appétit, & dormant bien ; la saignée, quoique nécessaire, n'y portoit pas grand soulagement. Le sang étoit très-visqueux & nageant dans beaucoup de sérosité. Les purgations avec le sel d'Epsum diminuoient l'incommodité. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces étourdissemens disparurent en même-temps vers le 19, sans qu'aucune évacuation critique, nazale, hémorrhoïdale, ou autres parussent.

Les fiévres intermittentes & rémittentes commencerent à la fin de ce mois, mais en petit nombre.

## *Août de* 1756.

ON vit pendant ce mois des fiévres intermittentes tierces, doubles tierces, avec très-peu de friſſon, de grands maux de tête, des inquiétudes, ſur tout lorſqu'on couvroit trop les malades, ou qu'on les tenoit trop chaudement. Au reſte ces fiévres étoient fort traitables, & ne requeroient pour leur cure que la méthode ordinaire, excepté qu'il falloit réitérer plus ſouvent les ſaignées, attendu que les maux de tête l'indiquoient.

Il parut auſſi quelques fiévres putrides & vermineuſes, à ce que mes Confréres m'ont dit; bien des ſoldats, tant de la garniſon, que du camp, tomboient journellement malades de fiévres intermittentes. M. Vanhove, Médecin de l'Hôpital Militaire, m'a aſſuré que ces fiévres étoient fort traitables, & que l'intermiſſion étoit bien marquée.

On travailla à la fin de ce mois à découvrir les fondations de l'Écluse de Bergues, démolie depuis bien des années, ainsi qu'à dessécher le bassin qui lui est contigu, ce qui remplit l'air d'une très-mauvaise odeur.



*Septembre de 1756.*

ON vit regner dans le cours de ce mois des fiévres intermittentes, rémittentes & putrides. Les intermittentes étoient vermineuses & accompagnées des symptômes plus vifs que celles que nous voyons d'ordinaire, les maux de tête & de reins étant moins supportables, les inquiétudes plus grandes, une petite disposition au délire, cependant l'intermission étoit marquée, mais le malade passoit la nuit sans dormir. Cette fiévre exigeoit des purgations fréquentes, que l'on administroit dans l'intermission; elle cédoit plu-

tôt à ces remédes qu'au Quinquina, qui ne réussissoit pas trop dans le cours de ce mois; & pour peu qu'on s'empressât de l'ordonner, la maladie prenoit le caractère d'une fiévre rémittente.

La fiévre rémittente se présentoit avec un petit frisson, suivi de chaleur & d'accablement : la langue étoit humide & glaireuse, le pouls égal, les urines non enflammées, la respiration plus gênée qu'elle ne l'est ordinairement dans ce cas. A cet état succédoit une petite sueur & la rémission. La maladie suivoit l'ordre d'une double tierce. Dans la rémission, le malade se croyoit sans fiévre, quoique nous lui en trouvassions; mais il restoit sans appétit & sans sommeil. Cette maladie attaqua moins les hommes que les femmes & les enfans, les filles plus que les femmes d'un certain âge, & ils rendoient tous indifféremment des vers, sans qu'aucun symptôme précédent les annonçât. On guérissoit cette maladie par la méthode

générale. La ſaignée du pied ſoulageoit la tête, & faiſoit merveille dans ce mois. Les régles du ſexe diminuoient les ſymptômes; mais elles ſe trouvoient ſupprimées dans le redoublement. Une diarrhée qui ſurvenoit quelquefois, diminuoit peu à peu les ſymptômes, étant aidée par la manne & l'huile d'amandes douces. Malgré l'irrégularité de ces ſignes, je ne vis mourir perſonne de cette maladie.

La fiévre putride de cette année avoit les mêmes ſymptômes que nous avons remarqués dans celles du mois de Septembre 1755, mais celle de ce mois fut plus fréquente & plus fatale parmi les Bourgeois; cependant fort peu de gens d'une certaine aiſance en furent attaqués. On ſuivit à peu près la méthode indiquée ci-deſſus à l'article de Septembre 1755. Le Bataillon de Milice, en garniſon en cette Ville, en ſouffrit beaucoup, & l'on n'en ſera point étonné, ſi l'on fait attention que les ſoldats de ce Corps étoient peu accou-

tumés aux fonctions militaires & encore moins à l'air d'ici.

Nous avons remarqué que quelques femmes furent ſujettes à des pertes 3 ou 4 jours avant que d'accoucher, qu'il y en eut qui accoucherent d'enfans morts. De pareils accidens ſont très-rares à Dunkerque. Cela arriva pendant les mois d'Août & de Septembre ; de plus, les femmes furent cette année fort ſujettes à de petites pertes très-long-temps après leurs couches.

## *Octobre de 1756.*

LEs maladies du mois paſſé continuerent durant celui-ci ; mais peu de perſonnes en furent attaquées : les ſymptômes & le traitement ayant été les mêmes, il eſt inutile de les répéter. Il n'y eut point de fiévres vermineuſes : les putrides continuerent de regner à l'Hôpital, à ce que j'ai ſçu depuis.

## *Novembre de 1756.*

LEs maladies du mois paſſé diſparurent preſque totalement dans celui-ci ; la gelée que nous eſſuyames dans les premiers jours, ſans doute y contribua.

On vit ici parmi les enfans une eſpéce de maladie, que l'on nomme vulgairement la petite vérole volante : elle n'a aucun ſymptôme de la petite vérole, excepté des petits boutons de figure piramidale, ayant au ſommet une pointe blanchâtre, contenant une très-petite quantité de pus, la baſe de ces boutons étant un peu rouge, & dure, aucune fiévre, ni incommodité ne précédoit, ni ne ſuivoit cette éruption, l'appétit & le ſommeil étant dans leur état naturel.

*Décembre de 1756.*

IL regna à Dunkerque durant le cours de ce mois ( & contre l'ordinaire ) des fiévres intermittentes réguliéres, & des rhumes très-opiniâtres, compliqués de quelques accès de fiévre ſans friſſon, avec des maux de tête aſſez violens : la reſpiration cependant étoit aſſez libre, la toux conſtante pendant l'accès, qui duroit quelques heures, peu d'expectoration & toujours crue, point de ſueur à la fin de l'accès ; quand elle paroiſſoit, la toux ceſſoit, & le malade ſe trouvoit mieux : les nuits ſe paſſoient dans l'inquiétude & l'inſomnie, le malade étant réveillé à tout inſtant par la toux.

Les loochs & les boiſſons pectorales n'y apportoient pas grand ſoulagement ; la ſaignée, ſuivie de quelques minératifs, étoit le ſeul remède qui fît cet effet : on ne

maigriſſoit pas avec ces rhumes malgré leur durée.

La fille d'un Négociant, âgée de 8 ans, fut attaquée d'une toux périodique, qui lui ſurvenoit vers les 7 heures du ſoir ; elle touſſoit à chaque inſtant, à peine avoit-elle le temps de reſpirer, elle étoit même prête d'étouffer. On la ſaigna, elle ſe trouva ſoulagée, on lui fit prendre des loochs & des boiſſons pectorales ; elle paſſa très-bien la nuit & la journée ſuivante ; mais à 7 heures ſa toux revint comme le jour précédent avec les mêmes ſymptômes : auſſi-tôt qu'on lui ouvrit la veine pour la ſeconde fois, la toux diſparut totalement, & elle ſe porta bien pendant 5 jours, au bout deſquels ſa toux revint ; on eut de nouveau recours à la ſaignée, à laquelle ſa mere s'oppoſoit ; mais le pere, homme ferme, la fit faire ſur le champ ; il eut la ſatisfaction de voir auſſi-tôt la toux ceſſer, & ſon enfant guérie ſans récidive. Le lendemain elle prit la manne, l'Huile

d'amandes

d'amandes douces, qui eurent leur effet.

On vit dans ce mois quelques péripnéumonies ſans mauvais ſymptômes, & faciles à guérir.



*Janvier de 1757.*

IL y eut fort peu de maladies dans le courant de ce mois. On m'a dit qu'il regna parmi les ſoldats une petite péripnéumonie bénigne, facile à traiter, & qui ne fut pas fréquente : quelques pauvres furent attaqués d'une eſquinancie ou inflammation des amygdales, comme je ne traitai aucune de ces maladies, je n'en puis rien dire de plus particulier. Ce mois fut fatal à quelques perſonnes atteintes de maladies chroniques ou de langueur.



## Février de 1757.

MALGRÉ le froid qu'il fit au commencement de ce mois, & le changement ſubit du temps qui devint beau, & même chaud pour la ſaiſon, nous n'eumes pas ce qu'on peut appeller des maladies : il parut de petites fiévres, quelques rhumes, quelques éréſipeles au viſage, aux jambes, des maux de gorge & des ophtalmies en très-petit nombre, & qui n'exigeoient rien de particulier dans le traitement.

## Mars de 1757.

LEs pleuréſies & péripnéumonies ſi communes au mois de Mars des années précédentes, furent rares durant celui-ci, parmi les bourgeois & les ouvriers, mais très-

fréquentes parmi les ſoldats, ſans être mortelles: il y eut de légeres eſquinancies en grand nombre, & dont le traitement ne demandoit rien de particulier.

Pluſieurs enfans furent attaqués à la fin du mois d'une ébullition de ſang, & d'une rougeur inflammatoire ſur la ſurface de la peau, principalement au viſage & ſur la poitrine. Une fiévre avec des redoublemens ſurvenoit bientôt après, ainſi que des maux de gorge, qui chez quelques-uns produiſoient des abcès. Cette maladie étoit longue & dangereuſe; cependant je ne connois perſonne qui en ſoit mort de ceux que l'on fit ſaigner.



## *Avril de 1757.*

LA petite épidémie des enfans dont nous avons parlé à l'article précédent, diſparut dans ce mois-ci. Quelques eſquinancies reg-

nerent encore malgré l'Hiver rigou-reux que nous avions eu, & le froid qui se faisoit encore sentir vivement eu égard à la saison. Les plurésies & autres maladies inflammatoires si communes ici au commencement du Printemps, furent très-rares parmi les bourgeois, & même les artisans. Il y eut peu de maladies sporadiques dans la Ville; il n'en fut pas de même de la garnison: les pleurésies & péripneumonies y regnerent, mais sans mortalité.

Je ne sçais si la saison nous prépare quelque épidémie particuliere: les maladies ordinaires ne paroissant pas. Il y a 4 ans que nous n'avons vu ni petite vérole, ni rougeole.

---

*Mai de 1757.*

TOUT ce mois fut froid pour la saison. Les maladies inflammatoires n'y parurent pas comme d'coutume. Les esquinancies des moi

paſſés continuerent encore : j'en vis qui abcéderent ; je n'ai jamais vu perſonne mourir ici de cette maladie. Généralement l'inflammation n'attaque que laluette & les amygdales, le larinx & le pharnix en étant exempts ; ce qui rend ce mal moins dangereux.

M. Lemaire, Médecin de cette Ville, m'a dit avoir vu dans ce mois 2 ou 3 enfans attaqués de fiévres putrides vermineuſes, dans leſquelles les parotides s'engorgerent, & cet engorgement fut ſymptômatique. Les enfans moururent le 3me ou 4me jour de la maladie.

---

*Juin de 1757.*

NOus n'eumes point de maladies ce mois-ci, ſi on en excepte quelques fiévres intermittentes faciles à traiter, & ſans mauvais ſymptômes. J'ai appris que quelques enfans furent attaqués de la

petite vérole de l'eſpéce diſtincte, & par conſéquent ſans mauvais ſymptômes.

## Juillet de 1757.

ON ne vit que très-peu de maladies dans le cours de ce mois. Quelques fiévres intermittentes y regnerent ſans mauvais ſymptômes, quelques perſonnes furent attaquées d'une petite diarrhée, dans laquelle le *téneſme* étoit très-incommode. Celles que je vis étoient ſans fiévres, excepté une. Les autres furent guéries ſi promptement, qu'il ne vaut pas la peine d'en parler.

La petite vérole commençoit à paroître. Une 10ne de perſonnes en ont été attaquées depuis 2 mois. Il paroît que c'eſt de l'eſpéce diſtincte. Je n'ai traité perſonne de cette maladie dans cet intervalle.

Je ne puis mieux terminer les obſervations de ces trois années, qu'en

frondant certains abus plus fréquens à Dunkerque qu'ailleurs, & non moins funestes aux femmes en couche qu'aux enfans.

Je ne suis pas enclin à la satire ; mais des assassins méritent-ils aucun égard ? Les auteurs de la pratique dont je parle, ont cela de commun avec les charlatans, qu'ils se vantent de connoître par expérience l'efficacité de leurs remédes. Ont-ils raison ? Sont-ils en état d'en juger ? C'est ce que nous allons examiner.

Dans les temps les plus reculés, l'observation & l'expérience servirent de base à notre art. Hippocrate, Philosophe aussi sublime que grand Médecin, rassembla probablement les observations des Médecins, ses prédécesseurs, en y ajoutant les siennes, & les transmit conjointement à la postérité. Comme son vaste génie lui donnoit des facilités à puiser dans la nature même, ses lumieres, il n'est pas étonnant que ceux qui ont professé la même science après lui, l'aient pris pour guide. Ils se

ſont apperçus, cependant, qu'il manquoit bien des connoiſſances au ſiécle de ce grand homme. Pour les trouver, ils ont eu recours à la Philoſophie de leurs temps, & la Médecine a produit autant de ſectes qu'il y a eu de différens Philoſophes, ſans en tirer le moindre fruit. Les hypothéſes n'ont fait que l'embrouiller davantage. Les Médecins les plus éclairés de notre ſiécle conſidérent ces jeux de l'imagination, comme des changemens de décoration, c'eſt-à-dire, comme un amuſement paſſager; les modernes ont rendu à la Médecine ſes premiers droits, mais fondés ſur des principes plus certains, & peu connus des anciens. Ces principes ſont 1°. une Phyſique expérimentale où les conjectures n'ont que leur vraie valeur; 2°. l'Anatomie pouſſée à ſon dernier dégré de juſteſſe; 3°. la Phyſiologie perfectionnée autant qu'il eſt poſſible à l'homme d'approfondir les fonctions des parties & des organes du corps; 4°. une exacte connoiſ-

ſance des ſimples, des minéraux, & autres corps utiles à la Médecine, que la Chymie, ſi heureuſement cultivée de nos jours, nous apprend à décompoſer, & dont l'analyſe nous montre ce qu'ils contiennent de ſalutaire ou de nuiſible. Ces ſciences étant néceſſaires au Médecin, je voudrois ſçavoir de quel droit les charlatans, & des femmelettes, s'aviſent d'adminiſtrer journellement, & à pleines-mains des drogues dont il ne leur eſt pas poſſible de connoître les vraies propriétés, non plus que la nature des maladies pour leſquelles ils les donnent.

Quoiqu'il convienne de juger charitablement de tout le monde, & même des charlatans, comment concevoir qu'un ſeul & même reméde puiſſe être employé à la guériſon de tant de maux dont les cauſes ſont ſi oppoſées? Rien cependant n intrigue ces Meſſieurs: maladies inflammatoires, putrides, aiguës, & chroniques ſe guériſſent également par leur *noſtrum*, ſi on

eſt aſſez bon pour ſe laiſſer prendre au ton perſuaſif par lequel ils cherchent à ſéduire les gens crédules & ignorans. De pareils ſpécifiques ſont auſſi rares à trouver qu'une chauſſure à tous pieds. C'eſt une vérité comme de tout temps; mais l'ancienne objection ſubſiſte toujours. Ce que les Médecins peuvent dire pour détromper le Public eſt regardé comme l'effet de la jalouſie & de l'envie : ſi cependant nous ne conſultions que nos intérêts, nous ne dirions que du bien des empyriqnes. C'eſt d'eux que nous vient une grande partie de nos pratiques, en ce qu'ils appliquent mal à propos, & ſans jugement, les remédes qu'ils débitent. Combien voit-on tous les jours de triſtes victimes de leur imprudence? Il en eſt de même de toutes perſonnes qui ſe mêlent de diſtribuer des remédes dont elles ignorent totalement les propriétés.

Il eſt ordinaire de voir des femmes en couche ſujettes dans les premiers

jours à des tranchées, de petites coliques & des fiévres de lait : une femellette officieuse se présente sans avoir le moindre égard à la cause de ces symptômes qui est cependant souvent différente. Elle a recours à des cordiaux que l'on nomme domestiques, composés de Vin, Cannelle, Noix-Muscade, Clous de Girofle & Sucre. On en fait prendre à l'Accouchée par goblets. La fiévre augmente ; on décide que c'est de foiblesse ; on redouble la dose ; le délire se met de la partie ; les lochies se suppriment ; le ventre devient tendu & douloureux, la langue séche & noirâtre, & les autres symptômes de l'inflammation se présentent. Tel est l'état où l'on met une femme, qui, quelques momens auparavant, faisoit la consolation d'une famille, entre les mains des Médecins. On leur cache la funeste cause de tous ces désordres, on aime mieux la laisser mourir que d'exposer la réputation de la prétendue sçavante. A-t-elle le bonheur d'en

revenir, elle reſte très-long-temps dans un état de langueur, & généralement hors d'état de faire des enfans. L'empire des malheureuſes en queſtion s'étend juſque ſur les nouveaux nés. Les maux de ventre occaſionnés par le *meconium*, qui ſe détache des inteſtins, fait beaucoup crier un enfant: les premiers jours il ne dort pas; il paſſe mal la nuit: on ne penſe guères à l'évacuation de ce *meconium*; on a d'abord recours au ſirop de *Diacode*, qui l'aſſoupit. On eſt content, on en continue l'uſage, ſans faire attention aux mauvais effets qui réſultent de l'abus de cette drogue, qu'elle ſupprime les ſécrétions, ſtupéfie & cauſe des engorgemens dans les vaiſſeaux du cerveau, avant-coureurs des convulſions & autres maladies mortelles. Survient-il dans la ſuite quelque irruption cutanée, comme galle, dartre, teigne, &c. les commeres ont quelque onguent aſtringent qu'elles aſſurent être infaillible, & qu'elles appliquent, ſans

craindre la répercuſſion d'une humeur acrimonieuſe que la ſage nature avoit ſéparée du ſang, & dont elle ſe débarraſſoit ſur la ſurface de la peau. Cette humeur ne trouvant plus les paſſages qui lui avoient été indiqués, ſe mêle avec ce même ſang, auquel elle n'eſt point analogue, mais d'une nature cauſtique. Delà une infinité de maladies, tant aigues que chroniques. Je ne finirois pas, ſi j'entrois dans le détail de tous les malheurs qui ſourcent de l'imprudence des miſérables dont je viens de parler. Ne peut-on pas les regarder, avec raiſon, comme les mauvais génies de l'humanité ?

On aura de la peine à croire le trait ſuivant ; il n'en eſt pas cependant moins vrai.

Au mois de Juillet de la préſente année 1757, un de mes Confréres traitant de la petite vérole l'eſpéce diſtincte, & par conſéquent de la bonne, un homme de 37 ans, comptoit fermement de le tirer d'affaire : il avoit permis que l'on fît un petit

feu pour chauffer les boiſſons dans la cheminée de la chambre, où couchoit le malade qui n'avoit point d'autre appartement. Arrive une perſonne plus officieuſe que ſage, qui conſeille de faire un ſecond feu de charbon au milieu de la chambre ; ce qui fut exécuté : peu de temps après on court chez le Médecin, il ſe tranſporte chez ſon homme, & le trouve expirant. Il demande pourquoi l'on a fait ce ſecond feu : on lui répond gravement que c'eſt pour purifier l'air, & que cet avis part d'une perſonne très-entendue. Il eut beau repréſenter que cela cauſeroit la mort du malade, la chaleur de ce mois étant ſi grande, qu'il falloit bien ſe garder de l'augmenter. Conſeil tenu parmi les femmes, on attribua le trépas du pauvre homme à de toutes autres cauſes, quoique la véritable fût très-évidente.

Le Sydenham a bien déclamé contre le régime trop chaud dans la petite vérole ; il avoit connu nombre de perſonnes à qui cela avoit coûté la vie.

Des femmes ayant vu guérir par des cataplaſmes réſolutifs une légére tumeur au ſein d'une accouchée, cauſée par un épanchement de lait, ſe mirent en tête de guérir tous les maux de cette partie avec le même cataplaſme, ſans en excepter le cancer. On peut juger qu'une pareille application irrite plutôt qu'il ne chaſſe le mal.

Il eſt triſte que la religion, ni la loi, ne puiſſent mettre un frein à la pratique meurtriere des gens dont nous venons de parler. Ne ſont-ils pas trop ignorans pour s'appercevoir des fautes qu'ils font, & quand on les leur feroit voir, n'ont-ils pas trop de préſomption & d'amour-propre pour en convenir, qualités inſéparables des petits génies?



## Août de 1757.

CE mois fut remarquable par un *cholera morbus* qui regna beaucoup parmi les ouvriers & les pauvres, ſans exception de ſexe, ni d'âge, & même chez quelques perſonnes aiſées. Cette maladie étoit quelquefois idiopatique, mais plus ſouvent ſymptômatique & compliquée avec la fiévre ſeule ; elle cédoit facilement à la méthode de Sydenham, c'eſt-à-dire, à beaucoup de lavage, comme eau de Poulet, Thé, infuſion de Chardon bénit, des Fleurs de Camomille & eau tiéde : le lavage ſuffit à ceux que je traitai, & je n'eus recours aux narcotiques que dans un ſeul cas où les douleurs étoient très-vives, les ſymptômes & les ſueurs froides aſſez fréquentes. Il eſt vrai qu'en général, cette maladie n'avoit aucun mauvais ſymptôme, & me parut fort bénigne.

Les

Les fiévres Automnales commencerent de si bonne heure cette année, que dès les premiers jours de ce mois, le nombre des malades de l'Hôpital Militaire augmenta de 230; les habitans de la Ville basse furent ceux qui souffrirent le plus de ces maladies. M. de Blaigny, Médecin, chargé des pauvres de ce Canton, m'a assuré avoir traité plusieurs fiévres compliquées d'un *cholera morbus* avec des symptômes très-vifs, & des spasmes des intestins à peine soutenables, qui cependant se calmoient par le moyen des boissons copieuses & délayantes, par la manne & l'huile d'amandes douces prises dans la rémission, & que ces fiévres devenoient ensuite beaucoup moins revêches. Le *cholera morbus* fut assez commun dans la Ville, & cédoit au même traitement. C'est la premiére fois que j'ai vu cette maladie regner épidémiquement à Dunkerque, & je crois devoir l'attribuer à la chaleur de la saison qui fut excessive. Sydenham a remarqué que

cette maladie ſuit toujours les grandes chaleurs.

On eſt encore dans l'ancienne prévention que la trop grande quantité de fruit que l'on mange eſt cauſe du *cholera morbus* & autres maladies Automnales : ſur quel fondement, je l'ignore ; car il eſt ſûr que la premiére de ces maladies attaque également ceux qui mangent des fruits, & ceux qui s'en abſtiennent. Ne pourroit-on pas plutôt l'imputer à une tranſpiration trop abondante, occaſionnée par les chaleurs extrêmes du mois de Juillet de cette année, & d'autant mieux qu'on la voit regner conſtamment dans les mois d'Août des Étés fort chauds, quoiquoiqu'on ne mange pas alors plus de fruit que dans les autres années ?

Cette conjecture me paroît d'autant plus fondée, que la tranſpiration trop abondante diminue les évacuations inteſtinales, deſſéche & durcit les excrémens : dans cet état les ſécrétions des glandes des inteſtins ſont fort rallenties, la ſurface interne

de ces glandes devient plus séche, faute du *Mucus* que la nature destinoit à les lubrifier & à les garantir de toute espece d'acrimonie : les excrémens s'échauffent par le séjour, croupissent & deviennent très-fétides ; ce qui n'est que trop vérifié dans la maladie en question. Cette sécheresse & cette grande pourriture des matieres fécales dérangent toutes les fonctions du corps. Les vomissemens énormes, les déjections copieuses & fétides, les coliques insupportables, les sueurs froides & les spasmes, qui accompagnent la mauvaise espéce de cette maladie, indiquent suffisamment la présence d'une matiére âcre & putride. Les faits pratiques fournissent encore des preuves de ce que nous avançons : cette maladie ne se guérissant que par une très-grande quantité de boissons délayantes, par des lavemens de même espece, & les Calmants, ou Narcotiques, en certains cas, il semble que les boissons délayantes que l'on emploie alors, & dont on

tire un ſi grand ſoulagement, produiſent les mêmes effets que les inondations que l'on eſt obligé de faire ſur des marais deſſéchés, dont la pourriture répand dans le voiſinage des maladies épidémiques: ces marais une fois inondés, les maladies diſparoiſſent, & cela n'eſt pas étonnant. Les atômes putrides ſe trouvent délayés dans une ſi grande quantité d'eau, qu'elle s'oppoſe à leur action, & leur ôte le pouvoir de nuire: les délayans aqueux ne produiſent-ils pas le même effet dans le *cholera morbus*, en diviſant une matiére fétide, collante & acrimonieuſe, en la détachant des replis & cellules des inteſtins, & en lui ſervant de véhicule pour être chaſſés hors du corps? Il eſt certain que les boiſſons ſuſdites produiſent conſtamment un bon effet dans les fiévres de toute eſpece, & il eſt rare d'en voir une ſeule ſans un dégré plus ou moins grand de putréfaction.

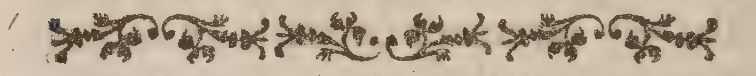
M. Vanhove m'a aſſuré que parmi 400 ſoldats qu'il traita durant le

cours de ce mois à l'Hôpital Militaire, il n'en vit pas un ſeul attaqué d'un *cholera morbus* : pourquoi cette maladie épargnat-elle les ſoldats? Le pain de munition qu'ils mangent leur entretient le ventre libre, & le peu de viande, ou de nourriture animale qu'ils ſont en état de ſe procurer, peut en être la cauſe : un ſoldat eſt rarement conſtipé, à moins que d'être malade, ou qu'il ne mange du pain blanc.

Les fiévres intermittentes qui regnerent dans le cours de ce mois, étoient compliquées d'une toux ſéche, & de petits maux de côté qui duroient pendant l'accès, & augmentoient les maux de tête ordinaires dans ces ſortes de fiévres; ce qui exigeoit la répétition de la ſaignée. L'intermiſſion étoit très-marquée, & en général les ſymptômes favorables. On guérit preſque toutes ces fiévres, ſans être obligé de recourir au Cortex. Il paroît quelques fiévres rémittentes & putrides. On trouvera ci-joint l'hiſtoire d'un malade qui fut

attaqué d'une fiévre que l'on peut ranger dans celle de ces deux classes que l'on voudra.

Je remarquai que les personnes incommodées de la diarrhée, dont nous avons parlé, étoient exemptes de la fiévre, & qu'elle devenoit critique lorsque la fiévre s'y joignoit.



*Suite du mois d'Août de 1757.*

## HISTOIRE.

UN Cocher, âgé d'environ 50 ans, d'un tempérament flegmatique, gros, replet & vigoureux en apparence, quoiqu'assez pâle, & d'une fibre molle & relâchée, peu de jours après avoir été guéri d'une légére esquinancie par deux saignées, & autres remédes appropriés à cet état, se plaignit d'un mal de dents insupportable, & se mit au lit, ne se sentant plus la force de travailler. A la premiére visite que je lui fis, ( c'étoit le

matin ) il avoit de la fiévre ; je lui conseillai de faire examiner ses dents, & en cas qu'il en eût quelqu'une de gâtée, de la faire arracher, sinon de se faire saigner, vu qu'il se plaignoit aussi d'un mal de tête. A ma visite du soir je trouvai que sa fiévre étoit augmentée, & que son mal de dents avoit disparu au moyen d'un morceau de noix de galle qu'il avoit mâché, & qui lui avoit fait évacuer beaucoup de pituite, à quoi il attribuoit son soulagement. Comme il avoit négligé ce que je lui avois conseillé le matin, je le fis saigner sur le champ, je le mis à une tisane simple & à la diéte, qui par parenthése est fort peu du goût des gens de cette espece, lesquels s'imaginent qu'il faut manger dans les maladies les plus aiguës pour conserver ses forces, & que la foiblesse si naturelle dans ces sortes de cas, est une suite de l'abstinence à laquelle on les oblige.

Le deuxiéme jour au matin, la fiévre étoit bien diminuée, le sang qu'on lui avoit tiré la veille, avoit

peu de parties séreuſes. On lui fit prendre un lavement. On ajouta du Nitre à ſa tiſane, avec ordre d'en boire copieuſement. Vers le ſoir la fiévre ayant augmenté, la ſaignée fut réitérée.

Le troiſiéme jour je trouvai le malade preſque ſans fiévre, ayant eu une nuit aſſez tranquille; mais je ne jugeai pas à propos de le purger, de crainte d'augmenter les ſymptômes. Le ſang qui lui avoit été tiré le jour précédent, nageoit dans la séroſité. Le même ſoir je vis un grand changement dans le malade; il avoit le pouls mol & affaiſſé, la langue ſéche & noirâtre, avec un aſſoupiſſement comateux. Il en ſortoit quand on lui parloit, & y retomboit l'inſtant d'après. Les urines étoient noirâtres & épaiſſes ſans ſédiment, comme il eſt ordinaire dans les fiévres Automnales; la reſpiration étoit forte & fréquente, mais égale. On me dit que vers les trois heures après-midi il avoit eu un violent délire, mais qui n'avoit

duré que peu, & que depuis ce moment il avoit été toujours tranquille, & dans l'état où je le voyois.

Surpris d'un changement si subit, je m'informai si on ne lui avoit pas donné quelque reméde dans mon absence : j'étois d'autant plus fondé à faire cette question, qu'on est ici dans l'habitude de prendre des sudorifiques dans presque toutes les maladies sans exception. Les mauvais effets de cette pratique n'en sçauroient réprimer l'abus. Le malade me répondit qu'il avoit seulement bu deux gobelets de vin; sur ce que je lui dis qu'il avoit très-mal fait, il ajouta qu'il y avoit mêlé un peu d'eau, & s'assoupit tout de suite. Ses camarades m'assurerent qu'on ne lui avoit pas donné de vin, & qu'il falloit qu'il extravaguât pour tenir ce propos.

Le quatriéme jour, au matin, trouvant la fiévre & les symptômes tant soit peu calmés, je lui fis prendre deux onces de manne, une once d'huile d'amandes douces, autant de

jus de citron, le tout diſſous dans de l'eau d'orge ; ce qui lui procura cinq ſelles d'une matiére très-fétide, quoiqu'il eût été purgé quelques jours auparavant à la ſuite de ſon eſquinancie. L'ayant queſtionné de nouveau touchant le vin, il me confirma ce qu'il m'avoit dit la veille, & ſes camarades perſiſterent à le nier: à qui d'eux s'en rapporter ? A ma viſite du ſoir la fiévre étoit un peu augmentée ; & comme je m'apperçus qu'il avoit un petit tiraillement convulſif des mains & des doigts, je lui fis appliquer une emplâtre véſicatoire à la nuque du col.

Le cinquiéme jour au matin, je trouvai que les véſicatoires avoient bien opéré ; mais les mouvemens convulſifs duroient encore ; ce qui me détermina à lui faire prendre de 2 heures en 2 heures 20 grains de la poudre tempérante du *Codex* de Paris, qui fit ſon effet ; car je ne remarquai, le ſoir, aucun mouvement convulſif ; mais la fiévre étoit augmentée avec des ſymptômes appro-

chans de ceux du 3me jour de la maladie : l'assoupissement étant plus profond, & la mollesse de l'artére m'interdisant la saignée, j'eus recours aux *Suplanto-Acres*.

Le sixiéme jour au matin, le malade eut 3 selles d'une matiére assez fétide. Les symptômes précédents étoient un peu diminués. Point de changement dans les urines. Les *Suplanto* n'ayant pas causé la moindre rougeur aux pieds, furent renouvellés. Vers le soir la fiévre augmenta, ainsi que l'assoupissement; le malade refusa de prendre les poudres tempérantes.

Le septiéme jour au matin, les mouvemens convulsifs reparurent, j'ordonnai à la garde de continuer les poudres tempérantes, & de les faire prendre comme ci-dessus; ce qui fut exécuté. Sur les 3 heures après-midi, les mouvemens convulsifs disparurent.

A 8 heures du soir, je trouvai le pauvre malade immobile, comateux & sans connoissance, ayant le

pouls foible, affaissé, fréquent, mais égal, la respiration laborieuse, mais sans être trop courte, malgré la vîtesse du pouls, la langue séche & noirâtre, rendant les urines & allant du ventre sans s'en appercevoir, réduit à boire à la cuiller, enfin dans un état qui faisoit tout craindre : pour soutenir ses forces, je lui fis prendre d'heure en heure une cuillerée d'un mêlange composé d'eau de Thilleul & de Rhue, de chaque deux onces, de Sirop d'Armoise, une once, avec dix grains de sel de Corne de Cerf; de plus, on lui appliqua deux vésicatoires aux jambes.

Le huitiéme jour au matin, les vésicatoires avoient bien opéré, celle du col avoit bien suppuré. L'assoupissement n'étoit plus si considérable ; mais les mouvemens convulsifs étoient violens, & avoient passé jusqu'au bras, qui de temps à autre faisoit un angle droit avec *l'humerus*, comme s'il eût voulu tirer quelque chose à lui. Pendant toute sa maladie je n'ai pas pu

découvrir le moindre mouvement dans les tendons du poignet ; il n'y avoit apparemment que les tendons extenſeurs des doigts & des mains qui fuſſent tiraillés. Je ne remarquai pas non plus le moindre ſpaſme dans les muſcles du viſage. Comme il étoit plus en état de boire que le jour précédent, prenant par bouchée un demi-verre de tiſane, on lui fit prendre derechef les poudres tempérantes avec l'addition d'un grain de Camphre à chaque priſe.

A huit heures du ſoir, le malade étoit à peu près dans le même état, ſinon que les mouvemens convulſifs avoient bien diminué.

Le neuviéme jour au matin, les mouvemens convulſifs avoient diſparu, les véſicatoires avoient bien ſuppuré : le malade demandoit ſes beſoins ; mais il s'aſſoupiſſoit tout de ſuite, la langue, les urines & le pouls perſiſtoient dans l'état précédent, la reſpiration étoit moins fréquente.

A trois heures après-midi, la

fiévre redoubla ; les symptômes ci-dessus parurent avec plus de force. On continua à lui administrer les poudres tempérantes ; les mouvemens convulsifs avoient cessé.

A huit heures du soir, on me dit que vers les six heures il avoit sué copieusement de tout le corps pendant près d'une demi-heure : je ne m'apperçus pas de la moindre diminution des symptômes ; cependant cette sueur me parut de bonne augure, étant la seule qui lui fût survenue dans le cours de sa maladie, & d'autant plus que les vésicatoires avoient abondamment suppuré. Il ne vouloit plus prendre les poudres tempérantes.

Le dixiéme jour au matin, les mouvemens convulsifs reparurent avec violence. Le malade agitoit ses doigts comme s'il touchoit du clavessin ; au reste, il étoit moins assoupi. On lui fit sentir combien il lui étoit nécessaire de faire usage des poudres tempérantes : il promit d'en prendre ; mais je m'apperçus

qu'il étoit hors de lui, le voyant vaciller dans ſes réponſes. Il prit un lavement, qui opéra bien. Il ſe plaignit d'avoir un peu mal à la gorge, & continua toute la journée dans le même état.

A huit heures du ſoir, les mouvemens convulſifs étoient un peu appaiſés, & l'aſſoupiſſement étoit augmenté.

Le onziéme jour au matin, je ne m'apperçus pas chez le malade du plus léger mouvement convulſif dans les mains ou les doigts; il me parut plus à lui-même & moins aſſoupi; il avoit demandé plusieurs fois à boire pendant la nuit.

Je lui demandai où il ſentoit du mal; il me répondit qu'il n'en ſentoit nulle part, mais qu'il s'appercevoit que ſa raiſon étoit fort affoiblie, qu'il avoit peine à ſe ſervir de ſes ſens, & que cela l'affligeoit; la langue ſéche, les urines noirâtres & épaiſſes ſans ſédiment comme au commencement de la maladie, le mal de gorge étoit diſſipé.

Sur le soir ( quoique ce fût le jour où je m'attendois à un redoublement , ) je ne vis que très-peu d'augmentation.

Le douziéme jour au matin , on m'apprit qu'il avoit dormi 3 heures pendant la nuit, & qu'en s'éveillant il s'étoit trouvé fort accablé, mais tout-à-fait revenu à lui. Il avoit le pouls meilleur, plus fort, égal, sans dureté & un peu fiévreux , la langue moins séche , la respiration bonne , mais les urines comme auparavant & sans sédiment. Je lui ordonnai deux onces de Manne, avec une once de jus de Citron dissous dans 4 onces d'eau d'Orge, qui le purgerent 4 fois.

A huit heures du soir la fiévre avoit augmenté un peu , les mouvemens convulsifs reparurent sans violence ; ce que j'attribuai à ce qu'on avoit supprimé les poudres tempérantes, par rapport à la Médecine : la garde qui en connoissoit les bons effets, avoit commencé avant mon arrivée d'en faire prendre au malade.

Les

Les véſicatoires avoient très-bien ſuppuré.

Le treiziéme jour au matin, très-peu de fiévre, point de mouvemens convulſifs ; les urines étoient devenues d'une couleur citrine, mais ſans ſédiment ; la langue étoit humide, les véſicatoires avoient peu ſuppuré : le malade ſe plaignoit d'être un peu accablé, & de ſouffrir par tout le corps.

Le quatorziéme jour il paſſa la journée ſans fiévre. On diſcontinua les remédes, & on négligea de panſer les véſicatoires.

Le quinziéme jour au matin, tout ſe diſpoſoit au mieux ; mais ſur les trois heures après-midi, on vint m'avertir que le malade avoit de la fiévre ; effectivement je lui en trouvai avec les petits mouvemens convulſifs dont j'ai déja parlé, le pouls étoit foible & petit : il ſe plaignoit de grandes douleurs aux jambes : on me dit qu'il ne valoit pas la peine de les panſer, puiſqu'au dernier panſement elles n'avoient ſuppuré que fort peu.

Je fis lever l'appareil ; une ſuppuration ſanieuſe ſe préſente d'abord, & j'apperçois pluſieurs taches gangreneuſes, dont une de la largeur d'une piéce de 24 ſols dans le milieu de la plaie faite par les véſicatoires à la jambe gauche. Il y avoit pluſieurs taches ſemblables, mais plus petites à l'autre jambe : après le panſement la fiévre paroiſſoit diminuée & le pouls plus fort ; pour empêcher le progrès de la gangrêne, j'ordonnai deux ſcrupules de Cortex de trois heures en trois heures ; ce qui fut exécuté.

Le ſeiziéme jour au matin, j'appris que le malade avoit bien repoſé. Il étoit ſans fiévre. La ſuppuration des véſicatoires étoit très-bonne : les taches gangreneuſes avoient un bon aſpect, étant tant ſoit peu détachées, & ayant bien ſuppuré.

Au panſement de l'après-midi, je trouvai que la plaie avoit bien ſuppuré, & que les taches gangreneuſes commençoient à diſparoître.

Le dix-ſeptiéme jour au matin, la

plaie alloit de mieux en mieux. A peine appercevoit-on les taches gangreneuſes : le malade étoit ſans fiévre, les urines étoient d'un rouge foncé comme dans le courant de la maladie, dépoſant pour la premiére fois un ſédiment de la même couleur. On diſcontinua le Cortex, le malade continua à ſe mieux porter.

Le vingt-deuxiéme jour il fut purgé. Ses urines devinrent de couleur citrine, il paſſoit des nuits inquietes, le matin, & pendant la journée il étoit ſans fiévre. Il y a apparence qu'il n'en étoit pas de même la nuit, la langue étant ſéche le matin.

Le vingt-ſixiéme jour je lui trouvai de la fiévre avec une inflammation conſidérable de la luette, & des environs, qui fut calmée au moyen d'un lavement & d'un gargariſme adouciſſant nitré. Pendant la nuit la fiévre redoubla avec violence.

Le vingt-ſeptiéme jour au matin, il étoit ſans fiévre; mais l'inflammation de la luette étoit derechef très-vive.

Le vingt-huitiéme jour au matin, je trouvai l'inflammation de la luette bien diminuée ; mais on me dit que la fiévre avoit redoublé pendant la nuit, & qu'elle avoit été accompagnée d'un transport. Trouvant une intermission des plus marquées, & craignant les suites des redoublemens dans un corps déja épuisé, je le mis à l'usage du Cortex avec la Casse, qui termina heureusement la maladie, à un œdême près qui survint aux jambes, & qui ne fut point occasionné par un mauvais régime, le malade ayant été très-exact pendant sa convalescence à exécuter ce qui lui étoit prescrit.

Il se présente dans la maladie dont nous venons de donner l'extrait, des singularités qui méritent quelque attention.

Premiérement, l'inflammation de la gorge qui précéda la maladie, & qui disparut en peu de temps, n'ayant exigé que peu de remédes.

Sécondement, le mal de dents, par lequel la maladie commença, qui

cessa d'abord au moyen d'un astringent, & qui peut-être étoit causé par un *méthastase* du mal de gorge.

Troisiémement, les affections comateuses, & les *subsultus tendinum*, qui accompagnerent la fiévre, & que je soupçonne avoir été occasionnées par le même *méthastase*, la matiere morbifique s'étant transportée au cerveau & à la moëlle de l'épine : cette opinion me paroît d'autant plus fondée, que les fiévres de ce mois n'étoient pas accompagnées de pareils symptômes.

Quatriémement, les bons effets du *Cortex*, & des poudres tempérantes, l'un ayant empêché les progrès de la gangrêne, & l'autre ayant constamment fait cesser les mouvemens convulsifs, sans aucun égard à l'ordre des redoublemens ou des rémissions.

Cinquiémement, la maladie primitive, sçavoir, l'inflammation de la gorge qui se manifesta vers la fin, avec une fiévre intermittente qui étoit celle de la saison.

On trouvera les évacuations peut-être trop ménagées dans cette histoire; mais la foibleſſe apparente du malade ne les indiquoit guère.

## *Septembre de* 1757.

ON vit regner au commencement de ce mois une fiévre intermittente avec une toux inſéparable de l'accès, & qui diſparoiſſoit dans l'intermiſſion. Cette toux étoit d'autant plus fâcheuſe, qu'elle augmentoit le mal de tête attaché à ces ſortes de fiévres, & rendoit la ſaignée plus ſouvent néceſſaire qu'elle ne l'eſt communément dans ces maladies. Elle étoit indiſpenſable, & produiſoit tout l'effet déſiré conjointement avec l'Émétique, qui terminoit ſouvent la maladie ſans autre ſecours. En général, on eut recours au Quinquina, qui guériſſoit les fiévres de ce mois ſans récidive.

J'obſervai que les hémorrhagies

du nez étoient critiques, ainſi qu'une petite diarrhée ſuivie d'un tiraillement d'eſtomac, & qu'un léger minoratif les faiſoit diſparoître.

A ce que j'ai ſçu depuis, cette maladie, de même qu'une fiévre rémittente & quelques fiévres putrides, furent fréquentes parmi les habitans de la Ville baſſe & les ſoldats de la garniſon : cela n'eſt point étonnant, les premiers étant expoſés aux vapeurs corrompues du canal, dit Crom-dick, dont on venoit de tirer les eaux pour en enlever les boues, que l'on jettoit ſans autre précaution vis-à-vis les maiſons & ſur le grand chemin. L'air ſe trouvoit ſi chargé de ces exhalaiſons, qu'on n'en pouvoit ſoutenir l'odeur, même en paſſant.

A l'égard des ſoldats, comme ils travailloient ſans relâche à creuſer le baſſin dont ils enlevoient les vaſes, je crois que ces travaux contribuerent à leurs maladies, s'ils ne les cauſerent pas, & d'autant plus

que les Bourgeois de la Ville, riches & pauvres, furent presque tous exempts des mêmes indispositions, si l'on en excepte quelques fiévres intermittentes de l'espéce dont nous avons parlé. Ces maladies cesserent presque entiérement dans la Ville basse peu après qu'on eut remis les eaux dans le canal. Le froid prématuré de la saison y contribua de même que la rougeole, qui fit quelques progrès vers ce temps-là; l'expérience nous enseignant, qu'une maladie épidémique disparoît à l'approche d'une autre. Le nombre des malades, à ce qu'on m'a dit, augmenta plutôt qu'il ne diminua parmi les troupes de la garnison.

Depuis la fin de Juillet jusqu'à l'Équinoxe, on vit quelques enfans, mais en petit nombre, attaqués de la rougeole. Elle devint épidémique depuis lors, jusqu'au premier d'Octobre.

Elle commençoit par une petite toux, accompagnée d'une fiévre con-

tinue rémittente ou intermittente, dans lesquelles les redoublemens, l'intermission & la rémission étoient très-marqués deux fois par jour, le matin & le soir: à la naissance des accès & des redoublemens, les enfans pâlissoient sans frisson manifeste ; ils étoient fort assoupis, oppressés, & leur toux devenoit plus fréquente. A cet état succédoit une chaleur modérée par tout le corps, & la rougeur du visage. Ces symptômes augmentoient : une petite sueur qui survenoit, rétablissoit le calme. Les enfans reprenoient leut gaieté. Ceux qui avoient une fiévre intermittente demandoient à manger ; il n'en étoit pas de même de ceux chez qui elle étoit continue ou rémittente : ils avoient un dégoût décidé pour toute espéce de pourriture ; les premiers étoient dans un assoupissement constant, jour & nuit. Les uns & les autres avoient la langue pâle & chargée sans sécheresse. Leurs urines déposoient un sédiment blanchâtre & léger, peu

de temps après qu'ils les avoient rendues. Les plus accablés ( quelque propres qu'ils fussent dans un état de santé ) laissoient tout échapper sous eux. Du commencement les uns étoient sujets à des vomissemens, les autres à un cours de ventre, & leurs excrémens étoient teints de la couleur de la tisane pectorale dont ils faisoient usage. Ces deux derniers symptômes n'étoient pas généraux. Environ le 3me jour les paupieres s'enfloient, les yeux se baignoient de larmes, une sérosité âcre couloit du nez, & faisoit éternuer, l'oppression, la toux & la fiévre augmentoient considérablement. On n'appercevoit plus, ni intermission, ni rémission. Ces symptômes étoient les avant-coureurs de l'éruption, qui se manifestoit vers le 4me jour. Elle commençoit au front & aux angles des yeux, ressembloit assez à des morçures de puces, & ne faisoient que peu de progrès ce jour-là.

Le second jour de l'éruption, les

taches s'aggrandiſſoient, couvroient tout le viſage, ſe manifeſtoient ſur le col, la poitrine & les bras, & s'étendoient inſenſiblement ſur le reſte du corps, ſans diminution d'aucun des ſymptômes précédens; ſouvent même la fiévre devenoit plus forte. Ceux qui n'avoient eu d'abord qu'une fiévre intermittente, ſupportoient très-bien cette maladie; mais tous en général devenoient pâles en certains momens, même dans le temps de l'éruption, & la rougeole diſparoiſſoit pendant quelques minutes ſans aggraver les ſymptômes. C'étoit, ſans doute, au commencement du redoublement; car elle reparoiſſoit peu après, ainſi que la rougeur du viſage. Ceux qui, de l'origine de la maladie, avoient une fiévre continue, ne pâliſſoient pas de la ſorte.

Le 3me jour, les taches du front commençoient à diſparoître, le reſte du viſage & le corps s'en affranchiſſoient également; de façon qu'il étoit rare d'appercevoir de ces taches ſur le corps. Le 4me jour, il ſembloit

qu'on eût jetté de la poudre très-fine ſur le viſage.

L'épiderme ne tomboit pas par écailles, comme des Auteurs célebres l'ont obſervé dans cette maladie; l'humidité du climat, la texture délicate de l'épiderme des enfans peuvent en être la cauſe. En général, tous les ſymptômes dont il a été parlé, ceſſoient à proportion que la rougeole diſparoiſſoit, excepté la toux, qui duroit encore quelques jours, & qui diſparoiſſoit bientôt, comme le remarque Sydenham, au moyen des pectoraux, de quelques légeres purgations, & du grand air.

Quelques enfans dans la convaleſcence furent attaqués de fiévres intermittentes, que le Sirop de Quinquina termina heureuſement.

Je vis un enfant, qui, vingt jours avant la rougeole, avoit été ſurpris d'une toux convulſive, vulgairement dite quinte-toux: le concours de ces deux maladies produiſit chez lui les plus terribles ſymptômes. Quoiqu'intéreſſé de fort près à ſa

santé, je n'eus que peu d'espérance de sa guérison, à cause de l'épuisement dans lequel il étoit. Il se tira cependant d'affaire ; mais sa convalescence fut pénible : il fut même menacé d'une éthisie qui n'eut point de suite.

Il est apparent que dans tous les climats & toutes les saisons, les maladies se présentent avec leurs symptômes essentiels. Cela est du moins vrai à l'égard de la rougeole & de la petite vérole.

J'ai trouvé une conformité de symptômes, à peu de chose près, entre la rougeole de Dunkerque & celle de Londres des années 1670, 1672 & 1722, dont le célébre Sydenham, Morthon & Connel nous ont laissé la description. Celle que nous avons du sçavant Hoffman est à peu près de même, mais plus générale, & sans date d'année.

On n'a remarqué dans la rougeole de cette Ville, ni mortalité, ni taches noires ou purpureuses. Je suis cependant sûr que ce qui peut les pro-

curer, c'eſt-à-dire, les cordiaux ont été employés chez le petit peuple ; mais, graces au Ciel, notre rougeole étant bénigne de ſa nature ; la pratique pernicieuſe de nos commeres n'a pas eu de mauvaiſes ſuites.

Ces charlatans femelles auront néanmoins l'impudence de vanter les bons effets du Vin joint aux plus fortes épices. Comme elles n'ont tué perſonne, elles ſe prévaudront d'une expérience aveugle ; mais ſi la maladie avoit été maligne, elles auroient engraiſſé les cimetieres aux dépens de leurs innocentes victimes.

Nous expoſerons plus amplement ci-après les progrès & la méthode curative de cette maladie.



## *Octobre de 1757.*

LA rougeole, dont nous venons de parler à l'article précédent, eſt la ſeule maladie qui ait regné épidémiquement dans le cours de ce mois-ci ; elle continua parmi les enfans, & avec les mêmes ſymptômes juſques vers le vingt.

Je vis un adulte qui en fut attaqué, & je crois qu'il fut le ſeul de la Ville dans le cas, mes Confréres m'ayant aſſuré n'en avoir pas traité. Il avoit, joint aux mêmes ſymptômes que les enfans, des picotemens par tout le corps ; de plus, il ſouffroit des lévres & des gencives. Au reſte, ſa maladie fut très-favorable, car il ne garda la chambre que dans le temps de l'éruption, ne s'étant pas cru malade juſqu'alors.

L'averſion que tous les enfans marquoient pour toutes les boiſſons chaudes, me porte à croire que les

gencives leur faisoient mal, de même que les lévres qu'ils déchiroient constamment avec leurs ongles.

Quelle que soit la nature de l'acrimonie qui cause la rougeole, il est à présumer qu'elle attaque, non-seulement les gencives & les membranes qui tapissent l'intérieur de la bouche, mais qu'elle s'étend plus loin jusqu'à la trachée-artére & à la surface interne des poumons. La toux & l'oppression semblent être occasionnées par l'irritation de cette acrimonie qui n'épargne pas la membrane pituitaire; ce que prouvent encore les éternuemens, si fréquens dans cet état. C'est aux dissections anatomiques de vérifier cette conjecture qui n'est pas sans quelque fondement.

Quant au traitement, on s'imagine assez qu'il ne falloit pas grand appareil de remédes pour une maladie dont les symptômes, quoique vifs, n'étoient pas dangereux. D'ailleurs, on sçait combien il est difficile de faire prendre des drogues aux enfans.

ſans. La méthode que l'on ſuivit fut des plus ſimples, à l'imitation de celle de Sydenham dans la rougeole qui regna à Londres en 1670, & conſiſtoit en tiſanes & Lochs pectoraux, Eau d'Orge, Tiſane commune, Thé, ou Lait, &c. pour les plus raiſonnables : ils avoient tous un dégoût marqué pour les boiſſons chaudes, & ſur-tout pour le Bouillon qu'ils ne pouvoient ſouffrir. Il y en eut un, entre autres, qui ne voulut pour toute nourriture & boiſſon que de l'eau froide, & qui cependant fut guéri. Mais ſon exemple n'eſt point à ſuivre : il fut très-mal, & il n'eſt pas douteux que la boiſſon froide à laquelle il ſe tint, n'ait aggravé les ſymptômes qui, moyennant un autre régime, euſſent été plus favorables.

Aux moins raiſonnables on faiſoit prendre de temps à autres une cuillerée des Sirops pectoraux, & quelquefois du Sirop de Safran, de *Rob Sambuci* : on mêloit ce dernier avec de la Tiſane pectorale. Quand

le cours de ventre continuoit pendant l'éruption, on faiſoit quelquefois prendre pour boiſſon le *Decoctum album*. Il étoit très-rare qu'on ordonnât les ſomniferes, & l'on n'y avoit recours que lorſque la toux étoit ſi inſupportable aux enfans, qu'elle les privoit du repos : pour lors on en donnoit en petite quantité dans les Lochs. Quelques-uns des enfans furent ſaignés au commencement, lorſque l'oppreſſion & la fiévre étoient grandes; mais hors de ce cas, la ſaignée nous parut inutile. La péripneumonie, qui ſurvient quelquefois le 9me jour de la rougeole, fut inconnue dans ces deux mois. Pluſieurs enfans après leur guériſon furent incommodés d'une toux fatiguante, qui diſparoiſſoit inſenſiblement; il leur reſtoit une petite oppreſſion; ils maigriſſoient, & demandoient conſtamment à manger. Ils étoient de très-mauvaiſe humeur pendant le cours de la maladie, & on remarquoit qu'ils avoient un air triſte dans la convaleſcence,

pleurant pour le moindre ſujet. Au bout de 15 jours ils étoient entiérement remis, à l'exception des plus maltraités, à qui il falloit plus de temps.

Vers la fin de ce mois, on n'entendit plus parler de rougeole, & ce ne fut pas faute de ſujets ; mais un certain nombre de Bourgeois avoient préſervé leurs enfans de cette maladie, en les retenant chez eux, & leur interdiſant toute communication avec ceux qui en étoient attaqués : eſpéce d'exemple, qui démontre en pareil cas, l'utilité & la néceſſité de ces précautions que les Turcs & autres Partiſans de la prédeſtination ont tort de mépriſer, puiſque la contagion eſt invinciblement prouvée, & que la raiſon a été donnée à l'homme pour le préſerver des maux dont il a connoiſſance.

Les maux de gorge qui regnoient depuis le commencement de l'année, furent aſſez communs pendant les derniers jours de ce mois, & conſiſ-

toient dans une légere inflammation de la luette & des amygdales, qui cédoit au traitement le plus ſimple.

Il y eut encore quelques fiévres intermittentes, ſemblables par les ſymptômes à celles du mois paſſé, mais en petit nombre, & qui n'exigerent que le traitement ordinaire.

Je vis dans les premiers jours du mois une perſonne âgée d'environ 26 ans, attaquée d'une vraie péripnéumonie avec les ſymptômes les plus dangereux, à qui il ſurvint 3 ou 4 apthes à la bouche, & une à la gorge de la largeur d'une piéce de douze ſols. Ces apthes étoient blanchâtres, tirant ſur la couleur du lard, & couverts d'une peau épaiſſe. La maladie étant déja très-grave par elle-même, mon Conférre M. Vanhove fut auſſi effrayé que moi de ce ſymptôme, que nous ne pouvions attribuer à un régime chaud, ni aux effets des cordiaux dont nous ne nous étions pas ſervis. Au bout de 24 heures la circonférence des apthes commença à ſuppurer, & la peau ſe détacha ſans mauvaiſe ſuite.

Du commencement le malade s'étoit plaint d'un mal de tête, dont les élancemens étoient ſi vifs, qu'ils le privoient de tout repos. De crainte d'augmenter ce mal, il s'abſtenoit autant qu'il pouvoit de touſſer ; ce qui augmeutoit l'oppreſſion inſéparable de la maladie dont il étoit attaqué. Les ſaignées réitérées du bras, du pied, les lavemens émolliens, les demi-bains, les véſicatoires, ni les épithomes n'y apportoient aucun ſoulagement. Les perſonnes qui le ſoignoient, étoient obligées de lui ſerrer à chaque inſtant la tête avec leurs mains. Elles ſe relevoient de temps en temps pour cette manœuvre, qui lui paroiſſoit diminuer ses ſouffrances. Malgré ſa grande foibleſſe (car il étoit prêt à tomber en ſyncope dès qu'on le mettoit ſur ſon ſéant) nous nous déterminâmes pour la ſaignée de la jugulaire : ce qui réuſſit au mieux, le mal de tête ayant diſparu dans le moment. Les ſymptômes péripnéumoniques continuerent encore, & ſe calmerent

au bout de quelques jours par une hémorrhagie du nez, & des déjections de bile très-copieuses. La derniere de ces crises est la plus fréquente à Dunkerque dans les fiévres péripnéumoniques; mais il faut l'avouer, c'est la premiere fois que je l'ai observé ici, ou ailleurs. Elle n'étoit pas cependant inconnue aux Anciens, comme il paroît par le passage suivant d'Aretus cap. de Pulmonaria. *Porrò si non nunquam morbus subsistit aliquantulùm, in melius vergit, vehemens de naribus, sanguinis eruptio conspicitur aut per alvum cum perturbatione multorum biblio sorum & spumantium succorum dijectio, &c.*

## *Novembre de 1757.*

NOUS vîmes encore dans les premiers jours de ce mois deux jeunes personnes attaquées de la rougeole, dont l'une étoit âgée de 28 ans, & l'autre de 24: l'aînée avoit

au plus haut dégré les ſymptômes dont il a été fait mention à l'article de Septembre, la cadette étoit plus favorablement traitée; mais au temps de l'éruption, il lui ſurvint un cours de ventre ſi conſidérable qu'elle alloit à la ſelle juſqu'à 60 fois dans une nuit. L'efflorence ſe fit dans le plus grand ordre. Elle avoit peu de fiévre, point d'oppreſſion, & touſſoit rarement. Nous apprîmes dans cette occaſion que le cours de ventre n'eſt pas toujours un ſymptôme dangereux dans la rougeole même des adultes.

Cette perſonne attribuoit, & peut-être avec raiſon, ce cours de ventre à ſix gros de *Rob Sambuci* qu'on avoit fait diſſoudre dans une pinte, meſure de Paris, de tiſane pectorale dont elle uſoit. On ſupprima cette boiſſon, on la mit à la décoction blanche, & on lui fit prendre deux nuits de ſuite une petite doſe de Sirop de Diacode. Le troiſiéme jour de l'éruption elle ſe portoit au mieux. Depuis ce temps, on n'en-

tend plus parler de la rougeole ; elle ne ſe montre plus.

Je viens d'apprendre que depuis que la rougeole regne en Ville, trois enfans en ſont morts. J'ignore comment ils ont été traités, & même ſi l'on a appellé un Médecin à leur ſecours.

Il parut dans le cours de ce mois des fiévres intermittentes en petit nombre, & qui céderent au traitement ordinaire.

---

## *Décembre de 1757.*

JE n'ai pas ſu, ni même appris d'aucun de mes Confréres qu'il ait regné ici d'autre maladie dans le cours de ce mois que les rhumes qui y ſont ordinaires ; mais ils ne furent ni auſſi fréquens, ni auſſi longs que de coutume. Les maux de gorge, qui avoient été ſi communs, cette année, prirent fin avec elle : on n'en voyoit déja plus.

Les apoplexies, les paralysies & l'hydropisie, qui ordinairement font du ravage à Dunkerque dans ce temps-ci, furent très-rares.

## Janvier de 1758.

CE mois nous offrit quelques fiévres intermittentes & continues compliquées avec une toux peu fatiguante, & quelques rhumes qui se meurissoient parfaitement en peu de jours. Ces maladies n'exigeoient rien de particulier dans le traitement.

## Février de 1758.

LES seules maladies qui parurent durant ce mois, furent des fiévres tierces réglées, & quelques fausses péripnéumonies, qui, quoiqu'à la suite des rhumes négligés, ne produisirent que de très-légers

ſymptômes, & furent par conſéquent d'une cure facile.

Pluſieurs perſonnes, après avoir mangé des moules, ſe trouverent comme ſi elles avoient été empoiſonnées ; ce qui arrive ſouvent ici dans ce même mois. Quelques heures après le repas, ſurviennent de grandes inquiétudes d'eſtomac, qui bientôt ſont ſuivies d'une peſanteur de ce viſcére, d'un gonflement conſidérable du cou & du viſage, d'un accablement, d'une oppreſſion ſuffoquante, & d'une ébulition par tout le corps, avec de petites tumeurs ou ampoules ſemblables à des piquures d'inſectes. Le malade ſe ſentant extrêmement abattu, la terreur s'empare de ſon eſprit ; il craint de mourir à chaque inſtant : la fiévre ſe met de la partie, & la région de l'eſtomac eſt fort tendue.

Lorſque le Médecin eſt d'abord appellé, la maladie céde facilement & en peu de temps, à la répétition abondante des boiſſons huileuſes qui excitent le vomiſſement. Pour en

venir plus promptement à cet effet, on donne quelquefois une dose d'Ypécacuanha, & ensuite les boissons huileuses en plus petite quantité, afin qu'elles séjournent & garantissent les membranes de l'estomac de l'irritation que produit, à ce que je soupçonne, une petite portion restante des filamens par lesquels la moule s'attache aux bois, aux pierres, &c.

Si le sujet a été quelque temps sans secours, on est obligé de recourir à la saignée, & aux évacuations susdites. Cette maladie se termine avant le 3me jour, quelquefois par un vomissement, ou cours de ventre spontané, & je n'ai point appris que quelqu'un en soit mort, quelque négligent qu'il ait été à se procurer des remedes.



## *Mars de 1758.*

IL m'eſt revenu que les fiévres pleurétiques & péripnéumoniques commencerent à regner vivement parmi les ſoldats, dans le courant de ce mois. Ces maladies ayant été conſtamment accompagnées d'un crachement de ſang, peu de perſonnes en moururent, ſi on excepte ceux qui s'étant tenus dans leurs caſernes, ne furent pas ſecourus aſſez tôt ; quelques Bourgeois & ouvriers en furent attaqués. Elles ſe répandirent davantage à la campagne, où la petite vérole commençoit auſſi à paroître.

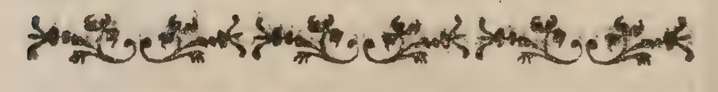


## *Avril de 1758.*

LES variations de l'athmoſphére furent fréquentes : le froid ſuccéda à quelques jours de chaleur ; les maux de gorge, ſans être dangereux , furent communs & vifs , mais peu de durée, l'inflammation ſe bornant aux amygdales & à la luette. Il y eut des fiévres intermittentes irrégulieres qui ſe guériſſoient par la ſeule ſaignée, le temps étant ſec : elles étoient accompagnées de maux de tête violens ; mais elles quittoient bientôt priſe. Les malades étoient conſtipés, & contre l'ordinaire leur urine n'étoit pas rouge, & ne dépoſoit pas un ſédiment briqueté. Nombre de gens furent attaqués de fiévres pleurétiques, qui ſurvenoient à la ſuite de quelques accès de fiévres intermittentes où la ſaignée avoit été négligée ; elles regnoient ſeules & beaucoup chez

le ſoldat. Elles devinrent putrides & vermineuſes, à ce que je tiens de M. Vanhove, chez quelques Miliciens qui arrivoient de leurs Provinces : au reſte, elles ne furent pas mortelles, & je n'ai point appris qu'elles aient rien exigé de particulier dans le traitement.

Quoique l'hiſtoire ſuivante n'ait aucun rapport aux maladies de cette ſaiſon, le cas s'étant préſenté dans le cours de ce mois, je crois pouvoir le rapporter ici, de même que quelques autres qui ont enſemble une eſpéce de liaiſon comme on le verra ci-après.



## HISTOIRE.

AYANT été appellé le 27 de ce mois à l'heure de midi ou environ, pour viſiter une petite perſonne âgée de cinq ans, je la trouvai privée de la parole, ſans connoiſſance & ſans pouls, ayant des tiraillemens

involontaires aux jambes & aux cuiſſes, ſe ſerrant le ventre avec la main, en pouſſant des ſoupirs : elle avoit le viſage pâle & défait, & le froid commençoit à s'emparer des extrêmités.

Mon premier ſoin fut de m'informer de ce qu'on lui avoit donné à manger; on me dit qu'elle n'avoit pris à ſon déjeûner que du pain & du beurre, trempé dans du thé au lait en petite quantité; ce que je n'eu pas de peine à croire, ſçachant que Madame ſa mere avoit une attention ſinguliere ſur la nourriture de cette jeune enfant, qui eſt naturellement bien conſtituée, mais délicate. Comme elle traînoit depuis quelques jours, ſans être malade, on l'avoit couchée à l'iſſue du déjeûner; mais étant allé pour l'éveiller à l'heure du dîner, on l'avoit trouvée dans une réſolution apoplectique, & ſans mouvement. On lui avoit d'abord verſé dans la bouche une cuillerée d'eau de Carmes, qui lui avoit fait rendre quelques

paquets d'une matiere grisâtre & très-collante.

L'indication me parut claire. Je lui fis prendre quelques cuillerées d'huile & d'eau tiéde, & appliquer des serviettes chaudes sur le ventre, en attendant l'Ypécacuanha, dont j'envoyai sur le champ chercher quelques prises divisées en paquets de six grains. Ayant pris un de ces paquets, elle rejetta bientôt de nouvelles masses de la matiére dont nous venons de parler. Je m'apperçus ensuite de quelques foibles pulsations de l'artére, & que le visage reprenoit couleur.

Je lui fis prendre une dose d'Ypécacuanha pareille à la premiere : il lui vint un vomissement encore plus copieux de la même matiere ; mais quoiqu'elle eût la force de pleurer, la connoissance ne lui revenoit pas, & elle serroit toujours son petit ventre.

On lui donna un lavement d'eau tiéde & d'huile : elle rendit dans l'instant quantité de bile glaireuse & fétide,

fétide, après quoi elle ſe trouva plus tranquille. Comme on l'avoit extrêmement fatiguée durant l'eſpace de deux heures, on la coucha, ſans être encore revenue à elle, elle étoit mieux, & eut la force de prendre un petit bouillon.

Lorſque j'allai pour la viſiter la ſeconde fois à ſix heures du ſoir, je la trouvai en pleine connoiſſance, & remplie de gentilleſſes à ſon ordinaire, mais ne ſe ſouvenant pas d'avoir été malade.

J'appris qu'elle avoit eu dix jours auparavant un rhume, & que depuis ce temps, il lui étoit reſté une pâleur & un défaut d'appétit. Comme les enfans ne crachent guères quand ils ſont enrhumés, il ſe ſera formé, ſans doute dans l'eſtomac, un amas de la matiere de l'expectoration qui aura occaſionné les ſymptômes ci-deſſus, l'Ypécacuanha en ayant enlevé la cauſe, l'accident s'eſt heureuſement terminé. Cette hiſtoire m'a rappellé deux autres cas arrivés ici, dans leſquels l'Émétique a pro-

duit des effets plus heureux que je n'osois l'espérer.

---

*Premier Cas.*

AU mois de Juin 1752, un enfant âgé d'environ 4 ans, d'un tempérament vif & dispos, mais délicat & valétudinaire, perdit subitement connoissance; il ne lui restoit de toutes les fonctions vitales que la respiration; les membres étoient dans un état de résolution, les yeux fermés, le visage pâle & défait, & les artéres ne se faisoient sentir que bien foiblement. Effrayé de la situation du sujet, que sa foiblesse naturelle rendoit encore plus critique, j'avouerai que je fus un moment dans une espéce d'incertitude sur le parti que je devois prendre; mais comme j'étois fort attaché à l'enfant & à ses parens, je résolus de risquer jusqu'à ma réputation pour le sauver. Ayant trouvé de l'Émétique à

portée, je ne balançai pas à lui en faire prendre : comme je commençai par de petites doses, & qu'on ne put lui en faire avaler que très-peu, il n'eut d'abord aucun effet ; j'eus recours à quelques gouttes d'Esprit de corne de Cerf, qui agiterent un peu la langue & le gosier, & semblerent augmenter le mouvement de l'artére. Je lui fis donner ensuite à différentes réprises à peu près la valeur de 3 grains de Tartre Stibié, qui susciterent un vomissement copieux, & je découvris au milieu d'une masse glaireuse des asperges non digérées qu'il avoit mangées 24 heures auparavant. La déglutition se trouvant libérée, on n'eut plus de peine à lui faire boire autant de Thé que l'on voulut ; la couleur, la respiration & le pouls commencerent à se rétablir, la peau devint moëtte & chaude ; quelques temps après il reprit connoissance, & refusa de boire : comme je lui sçavois de petites volontés, dès cet instant je le comptai hors d'affaire.

Au bout de trois heures il parloit, & se trouvoit guéri. Il se porte actuellement très-bien.

---

*Deuxiéme Cas.*

LE 18 de Juin 1757 à 5 heures après-midi, un enfant âgé de deux ans & demi tomba devant moi dans le cas du précédent, avec cette différence qu'il ne subsistoit chez celui-ci ni respiration, ni pouls : je le croyois expirant. L'ayant pris dans mes bras pour l'agiter, dans l'espérance de rétablir le mouvement, je m'apperçus que sa tête comme celle d'un mourant, lui penchoit sur l'épaule ; les muscles du col étant relâchés ainsi que ceux des autres membres qui ne se soûtenoient plus. Je le quittai dans l'instant, pour courir à un Apoticaire, qui heureusement étoit très-à portée, j'y pris de l'Esprit de corne de Cerf, & lui en fis verser dans la bouche 4 gouttes dans

un peu d'eau. Un petit effort qu'il fit pour touſſer, m'apprit qu'il n'étoit pas mort, je réitérai la doſe, & il en incorpora une petite quantité, voyant qu'il étoit en état d'avaler, & qu'il étoit naturellement fort & replet, d'ailleurs un peu gourmand, je lui fis prendre l'Émétique en petite doſe : il commença à vomir; quelle fut ma ſurpriſe de voir qu'il rendoit dans leur premiére forme des queues de fraiſes qu'il avoit mangées à l'inſçu de ſa garde! Bientôt après il commença à avoir meilleure couleur; ſon pouls ſe faiſoit ſentir: en l'approchant de bien près, on pouvoit remarquer qu'il reſpiroit, déja même il avoit la force de prendre un peu de thé par cuillerées.

Soupçonnant qu'une partie de ces queues de fraiſes pouvoit être deſcendue dans les inteſtins, je lui fis donner une petite quantité d'Émétique en lavement, qui effectivement lui en fit rendre; il prit enſuite un peu de bouillon : ſes forces ſe rétablirent, & à onze heures du ſoir il étoit hors de danger.

Les enfans sont naturellement gourmands : une grande partie des infirmités qui les font périr, est causée par la trop grande quantité d'alimens qui croupissent dans leur estomac & dans les premieres voies, & s'aigrissent ensuite, ou deviennent putrides. Je suis persuadé que si l'on employoit les vomitifs plus souvent & avec prudence, dans plusieurs des maladies mortelles ausquelles ils sont exposés, on en sauveroit un grand nombre. La souplesse & la mobilité de leurs organes semble être une raison de plus qui nous autorise à mettre ce reméde en usage.

Puisque je suis sur le chapitre des enfans, on me permettra d'insérer ici les deux cas suivans, quoique tout différens des premiers, & dont l'un fut heureux, & l'autre fatal.

Le 17 Août 1756, la fille d'un Négociant de cette Ville, âgée de 18 mois, fut tout-à-coup saisie de convulsions très-violentes par tout le corps. Sa respiration étoit forte, fréquente, stortcreuse, & accom-

pagnée du *ralle* des agoniſans, ſon pouls étoit foible & vîte : je comptois qu'elle alloit mourir. M. Clery, Maître Chirurgien, qui y étoit appellé comme moi, n'en avoit pas plus d'eſpérance. On nous dit que depuis une demi-heure qu'elle étoit dans cet état, elle n'avoit pas eu le moindre relâche.

Nous propoſâmes la ſaignée : on nous répondit qu'elle étoit inutile, que l'enfant alloit mourir, & que ce ſeroit l'affoiblir davantage. M'étant rappellé le conſeil de Celſca, j'inſiſtai qu'il convenoit de la faire. Le pere, homme de bon ſens, y conſentit : les voiſins qui s'y trouvoient, hauſſerent les épaules : elle fut faite à la quantité de cinq onces, ſans que l'enfant en eût la moindre foibleſſe. Comme elle n'avoit pas encore ſes dents canines, & qu'il paroiſſoit de petites élévations dans les endroits où elles devoient percer, on coupa ces petites élévations juſqu'aux dents mêmes ; ce qui ne ſe fit pas ſans peine, les autres dents

étant fortement ſerrées. Nous crûmes cette opération néceſſaire, ſoupçonnant que l'effort des dents pour ſe faire jour à travers des gencives, cauſoient les convulſions, qui malgré cette précaution ſubſiſterent encore.

La bouche étant trop fortement fermée, nous ne ſongeâmes plus à lui faire prendre d'un mêlange que nous avions préparé, composé de Muſque, de Sel de corne de Cerf, & des Eaux Céphaliques. On lui appliqua un véſicatoire à la nuque du col : comme ce reméde eſt long à opérer, & que l'état du malade demandoit un prompt ſecours, on lui fit donner un lavement émétiſé, qui l'évacua copieuſement, ſans l'affoiblir ; au contraire ſon pouls devenoit plus fort & plus égal, & quoique les convulſions ſubſiſtaſſent toujours, celles des extrêmités n'étoient plus ſi vives ; mais craignant à chaque inſtant qu'elles ne fiſſent périr l'enfant, nous nous aviſâmes de lui faire prendre par le bas deux onces

de la mixture dont nous venons de parler, & de réitérer le même remède au bout d'une heure, ce qui fut exécuté, après quoi les convulsions des extrêmités diminuerent considérablement, mais celles du visage ainsi que la respiration étoient dans leur premier état.

Le pouls étant devenu fort élevé, la respiration plus égale, & la chaleur de la peau s'étant très-augmentée, je m'apperçus que la fiévre se mettoit de la partie, je fis cesser l'usage de la mixture, & recommandai qu'on laissât reposer la petite malade environ une heure, me fiant en partie à la prédiction d'Hippocrate par rapport à la fiévre qui survient après les convulsions.

Au bout d'une heure je trouvai la fiévre plus forte, & la respiration plus fréquente; il ne restoit d'autre convulsion que celle des muscles adducteurs & abducteurs qui tiroient alternativement les globes des yeux du côté du nez & des temples, symptôme que j'ai toujours reconnu funeste.

Je quittai la petite malade, en enjoignant de lui donner beaucoup à boire en cas qu'elle pût avaler ; mais très-incertain ſi je la trouverois le matin en vie, tant j'appréhendois le retour perfide des convulſions.

A mon retour le lendemain je la trouvai avec un peu de fiévre, fort méchante, ſe plaignant que l'endroit du col où on lui avoit appliqué le véſicatoire lui faiſoit mal. J'appris que vers les 4 heures elle avoit bu à différentes repriſes & parlé, mais que juſqu'alors elle avoit été fort agitée. Les véſicatoires ſuppurerent pendant quelques jours ; le cinquiéme, les dents canines auſquelles je crois devoir attribuer ſon mal, percerent. Elle ſe remit totalement & ſans retour de convulſion.

Le 10 Novembre 1757, on m'appella pour viſiter un enfant de trois mois, frere de la petite perſonne dont je viens de parler. Je lui trouvai de petits mouvemens convulſifs aſſez légers, la reſpiration fréquente & courte ; mais je ne pus découvrir aucun mouvement dans le pouls.

On me dit qu'il n'avoit pas pris le ſein depuis 12 heures qu'il étoit ſans interruption dans l'état où je le voyois, & que les convulſions qui l'avoient pris 3 jours auparavant pour la premiere fois, n'avoient pas diſcontinué.

La nourrice m'ayant informé qu'il prenoit quelque peu de nourriture à la cuillere, je lui preſcrivis une petite mixture céphalique; il en prit, mais tout fut inutile, il mourut peu de temps après. Je priai le pere de permettre l'ouverture du cadavre, il y conſentit.

On trouva dans l'eſtomac une pinte meſure de Paris d'une matiere épaiſſe & fort glaireuſe, cependant liquide. Cette quantité me parut trop conſidérable pour l'eſtomac d'un enfant de trois mois.

Tout le canal des inteſtins depuis l'eſtomac juſqu'au commencement du *Rectum*, étoit rempli d'une bile un peu pâle & viſqueuſe, d'eſpace en eſpace à la diſtance de deux pouces, quelques anneaux de fibres cir-

culaires des inteſtins étoient contractés, comme ſi on les avoit liés avec un ruban large d'une ligne: leur calibre dans cet endroit étoit ſi étroit, qu'on auroit eu de la peine d'y paſſer le tuyau d'une plume. Ces petits anneaux réſiſtoient quand on vouloit les dilater; la mort ne les ayant nullement relâchés, il n'y avoit pas la moindre apparence d'inflammation dans ces parties; & dans le vrai, les inteſtins étoient diſpoſés comme un paquet de ſauciſſes ſuſpendues chez un Chaircuitier.

Dans le premier moment, nous fûmes en doute, ſi cette particularité n'étoit pas un vice de conformation; mais la quantité d'excrémens figurés dont le *rectum* étoit farci, nous prouva que c'étoit l'effet des ſpaſmes qui avoient fait mourir le ſujet. Nous ne trouvâmes d'autres engorgemens dans la tête que ceux qu'on y découvre preſque toujours après la mort. Les autres parties du corps étoient bien conſtituées.

*Mai de 1758.*

IL n'y eut dans le cours de ce mois que des fiévres intermittentes, des pleuréſies, & des maux de gorge en petit nombre, & faciles à traiter. Je ne vis point de péripnéumonie, & aucun de mes Confréres ne me dit en avoir vu dans la Ville. Les premieres maladies dont je viens de parler diminuerent conſidérablement à l'Hôpital militaire. Ce mois où les vents du Nord, le froid & la ſéchereſſe regnerent conſtamment, n'offrit ici que peu ou point d'occupation à ceux de notre art. Je ne m'en étonne pas; ces qualités étant oppoſées à l'humidité, vice permanent de notre air.



## Juin de 1758.

CE mois, où, généralement parlant, nous ne voyons regner que peu de maladies dans cette Ville, nous offrit contre l'ordinaire & sans distinction de sexe ni d'âge, ni de condition, des rhumes, de fausses pleurésies, des fausses péripnéumonies & quelques fiévres intermittentes irrégulieres qui participoient aux maladies regnantes, étant accompagnées d'une toux, & d'une oppression plus forte que de coutume.

Les rhumes commençoient par un petit frisson momentané, suivi d'une chaleur médiocre & de maux de tête très-violens que la sueur, quoique copieuse, qui se présentoit quelques heures après le frisson, ne diminuoit presque pas. La fiévre perdoit de sa force, & la respiration étoit toujours libre même durant le frisson; ce qui distinguoit cette ma-

ladie de la fausse péripnéumonie. On étoit tourmenté les trois premiers jours par un enchiffrenement très-incommode. Chez les uns il découloit beaucoup de sérosité du nez & des yeux; chez les autres, cet écoulement étoit totalement supprimé, & ceux-ci souffroient le plus. Vers le 3me jour l'expectoration commençoit; elle étoit précédée & accompagnée de petits crachemens teints de sang, ce qui duroit encore quelques jours, & terminoit heureusement la maladie. Il est rare de voir ici des rhumes si courts & une expectoration si bien cuite.

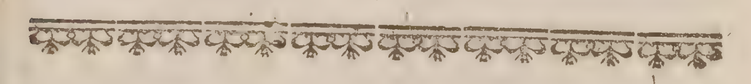
Ces petits rhumes étoient faciles à traiter; une ou deux saignées dans le commencement réussissoient au mieux, & il étoit nécessaire d'y recourir. Des personnes qui avoient négligé de se faire tirer du sang, & qui sans égard à leurs rhumes avoient bu & mangé à l'ordinaire, payerent de la vie cette négligence: il est vrai que des personnes coupables de la même faute, & dont une partie cra-

choit du ſang, ſe rétablirent parfaitement. Les lavemens étoient ce qui réuſſiſſoit le mieux : ils ſoulageoient beaucoup dans les trois premiers jours, & lorſqu'ils étoient ſuivis d'un petit cours de ventre, le malade ſe trouvoit à merveille.

Les fauſſes pleuréſies & péripnéumonies que j'eus occaſion d'obſerver, céderent bientôt aux remédes ordinaires. L'expectoration teinte de ſang commençoit le 3me jour comme dans les rhumes ; mais la fiévre ne diminuoit pas ; & malgré qu'il vînt des ſueurs copieuſes, & que l'expectoration fût bien rétablie, elle continuoit juſqu'au 7me jour ; mais elle étoit peu violente, lorſque les ſaignées avoient été faites à propos dans le commencement. Ceux qui avoient différé d'y avoir recours, avoient de la peine à ſe remettre, & étoient ſujets dans la convaleſcence à de petites fiévres nocturnes.

J'obſervai que le ſang, contre l'ordinaire de ces maladies, n'étoit pas coëneux, ce qui me détermina à n'en

n'en pas faire tirer ſouvent. Lors de la convaleſcence, on étoit tourmenté par des inſomnies. Je crus m'appercevoir que cet accident diſparoiſſoit dès lors que l'on avoit été ſuffiſamment purgé.



*Juillet de* 1758.

LES maladies du mois paſſé continuerent, & devinrent même plus fréquentes dans celui-ci, avec cette différence, que les femmes, les enfans & les perſonnes ſédentaires en furent le plus ſouvent attaqués. Les corps athlétiques, les ouvriers & les ſoldats en ſouffrirent peu, proportion gardée, ce qui eſt contre le cours ordinaire de ces maladies qui regnent communément ici dans le Printems. Celles dont nous venons de parler, furent d'autant plus fâcheuſes pour le ſexe, qu'elles ſurvenoient dans le temps des régles, & étoient accompagnées

de maux de gorge. Dans cette circonſtance, la ſaignée réitérée du pied avoit tout le ſuccès poſſible; malgré la prévention des bonnes femmes qui ne veulent pas qu'on l'emploie dans cet état ; je conviens cependant qu'on ne doit pas y recourir ſans néceſſité.

Les enfans furent extrêmement maltraités d'une eſpéce de fiévre péripnéumonique qui venoit chez pluſieurs d'eux à la ſuite de la quinte-toux, que l'on me dit être commune dans la Ville. J'en traitai quelques-unes, où ayant été appellé trop tard, je ne jugeai plus à propos d'ordonner la ſaignée ; des lavemens & le Kermès nitré en petites doſes produiſirent de bons effets. Quoique le nombre des malades fût conſidérable, il n'en mourut que peu, & aucun de ceux qui avoient été ſecourus à temps. Trois perſonnes de différens âges, & dont deux du même ſexe, ayant totalement négligé leurs rhumes, furent enlevées en très-peu de temps, ne s'imaginant pas être

malades la veille même de leur mort, ſe trouvant de l'appétit, & en état de vacquer à leurs affaires domeſtiques.

Il y a apparence que notre air eſt peu propre à faire éclorre le germe de la petite vérole: elle regne, à ce qu'on m'a dit, autour de nous à la campagne, ainſi que dans quelques Villes du voiſinage. Il entre tous les jours, dans celle-ci, des perſonnes qui en portent les marques récentes, & grace au Ciel, nous en ſommes encore exempts de cette année.

Les fauſſes couches furent très-fréquentes dans notre Ville pendant les mois de Juin & de Juillet : on eſt ici dans le déteſtable uſage de faire prendre du Vin brûlé avec de la Cannelle & autres Epices aux femmes qui ont des pertes ſous prétexte de leur donner des forces; mais on ne veut pas comprendre que cette boiſſon augmente la vélocité du ſang, & conſéquemment la perte, & que l'on accélére l'abortion qui

en eſt la ſuite inévitable. Si cette liqueur flattoit moins le palais, je me perſuade qu'on n'en feroit pas un abus ſi fréquent.

FIN.

# EXTRAIT

*Des Regiſtres de l'Académie Royale des Sçiences du 31 Janvier 1759.*

LEs Obſervations Météorologiques faites à Dunkerque par M. Tully, Médecin penſionné de cette Ville, ſont précédées d'un Diſcours préliminaire aſſez court, qui indique l'influence des Météores ſur la ſanté des hommes.

Dans tous les Climats, & dans tous les Pays, dit M. Tully, on obſerve que quand les vents de Sud, qui ſont chauds & humides, ont regné long-temps, il ſurvient des maladies contagieuſes & putrides ; la tête eſt peſante & affectée d'une eſpéce de ſurdité qui diſpoſe au ſommeil.

M. Tully penſe avec Hippocrate, & Proſper Alpin que les vents de Nord font ceſſer les maladies occaſionnées par les vents de Sud ; mais qu'ils en font naître d'inflammatoires.

Le vent d'Eſt, qui vient d'un grand continent, eſt ordinairement ſec ; & le vent d'Oueſt qui traverſe une grande étendue de Mers, eſt communément humide. M. Tully obſerve que cette régle généralement vraie, ſouffre des exceptions qui dépendent de la ſituation des lieux.

La Pluie, la Neige, la Grêle & la Gelée ſont des météores qui influent auſſi ſur nos

corps, & M. Tully renvoye, à ce qu'il en a dit dans ſon *Eſſai ſur les Maladies de Dunkerque.*

M. Tully prétend que l'inflammation des matiéres ſulphureuſes qui produiſent les éclairs, dépurent la maſſe de l'air.

M. Tully donne quelques conjectures ſur la maniére dont les vents chauds & humides du Sud occaſionnent des épidémies putrides, & il propoſe, pour les prévenir, d'entretenir le ventre libre, & de ſe plonger deux ou trois fois la ſemaine dans un bain froid ſeulement l'eſpace d'une minute, & de ſe faire enſuite eſſuyer avec des linges chauds. Ce bain, dit-il, ne corrige pas le vice de l'air comme le vent de Nord, mais il produit un effet à peu près pareil ſur nos corps, avec cette différence, qu'en l'employant avec modération on évite d'occaſionner les maladies qui ſuccédent aux vents de Nord. Notre Auteur ſe plaint que ce remede, qu'il croit très-efficace, & qui étoit pratiqué par les anciens Médecins ſoit preſque proſcrit préſentement.

M. Tully détaille enſuite les raiſons qui l'ont engagé à donner à ſes Obſervations météorologiques la forme qu'il a adoptée, & il avoue y avoir reconnu quelques défauts qu'il corrigera dans la ſuite, & il s'étend beaucoup ſur la comparaiſon des deux Thermomêtres qu'il a employé, l'un qu'il a fait venir de Londres, & qui avoit été fait par M. Adams, & l'autre qu'il a fait ſuivant les principes de M. de Reaumur.

Notre Auteur forme enſuite quelques conjectures ſur la cauſe de pluſieurs Maladies;

mais il ſe tient au point que l'obſervation lui fournit, & il termine cette petite théorie en diſant : Avouons de bonne foi que la cauſe de preſque tous les phénoménes nous eſt voilée.... En attendant de plus grands éclairciſſemens, nous abandonnons à des gens plus éclairés la recherche des cauſes pour nous borner à l'obſervation des faits, étude de plus à notre portée : heureux ſi les Obſervations ſuivantes peuvent être de quelque utilité au traitement des maladies.

Les Obſervations commencent en Août 1754, & finiſſent en Juillet 1757 ; elles ſont preſentées par tables, qui ſont formées de cinq colonnes. Dans la premiere eſt le Jour du mois, dans la ſeconde les Vents qui ont regné, dans la troiſiéme, l'État du Ciel, dans la quatriéme & cinquiéme les dégrés des deux Thermomêtres.

Toutes ces Obſervations ſe préſentent dans un très-bel ordre. Si l'Académie jugeoit que ces tables imprimées en entier duſſent occuper trop de place dans le volume des ſçavans Etrangers, on pourroit ſe borner à imprimer les Récapitulations, que M. Tully a miſes à la fin de chaque mois, dans la forme que nous allons rapporter.

Décembre 1757.

Le vent a ſoufflé 2 fois du N.
11 fois du N. E.
4 fois du N. O.
1 fois de E.
4 fois du Sud.
5 fois du S. E.
3 fois du S. O.
1 fois de E.

Il y a eu 4 jours de ſoleil 27 jours de temps couvert; ſçavoir, 8 jours de pluie, 19 de brouillard, 17 de gelée, 2 de grêle, 3 de neige, 3 de tempête.

Le Thermomêtre de M. de Reaumur a monté 7 dégrés au-deſſus de zero, & a deſcendu 3 dégrés & demi au-deſſous; ainſi la variation a été de 10 dégrés & demi.

Le Thermomêtre de M. Adams a varié de 50 à 22, ce qui fait 28 dégrés.

*Signé* DUHAMEL DU MONCEAU.

*Je certifie l'Extrait ci-deſſus conforme à ſon Original, & au Jugement de l'Académie. A Paris ce 7 Mars 1759.*

GRANDJEAN DEFOUCHY.

*Scellé, paraphé de l'Académie Royale des Sciences.*

# EXTRAIT

## *Des Registres de l'Académie Royale des Sciences du 11 Juillet 1759.*

NOUS avons examiné, par ordre de l'Académie, un Manuscrit, qui a pour titre: *Essai sur les Maladies de Dunkerque, par M. Tully*, Médecin pensionné de ladite Ville. L'Auteur, qui nous paroît être un Praticien, aussi instruit que zélé, commence dans un Avertissement bien fait, par rendre compte de son travail, dont il prouve l'utilité, en faisant l'énumération des avantages qui résulteroient pour la France. Si l'on pratiquoit la même chose à l'égard de toutes les Villes du Royaume, premiérement, la connoissance exacte que l'on auroit des saisons, & de leurs variations, du climat, & du tempérament des Peuples, mettroit en état de prévoir les maladies, & de les prévenir en quelque sorte. En second lieu, les Médecins pourroient, sans voyager, s'instruire des bonnes & des mauvaises qualités de l'air & des eaux de chaque Ville; ce qui leur seroit d'un grand secours pour conseiller aux valétudinaires, le choix des lieux les plus convenables au rétablissement, ou à la conservation de leur santé. Troisiémement, la comparaison que l'on pourroit faire des saisons & des maladies d'une année, avec celles d'une autre année, mettroit en état de juger, quelle

eſt la diſpoſition de l'athmoſphere, propre à faire éclorre les germes des maladies.

Quatriémement, les Médecins, nouvellement établis dans une Ville, trouveroient un plan de pratique tout tracé, ſans être obligé d'employer pluſieurs années à s'en former un particulier, & ils n'auroient plus qu'à s'occuper de le perfectionner.

Cinquiémement, le traitement des Maladies contagieuſes deviendroit plus facile & plus certain pour les Médecins externes, qui, d'un coup d'œil, pourroient s'inſtruire de la nature & de l'état de l'athmoſphere de chaque Ville, ainſi que des Maladies précédentes.

Sixiémement, enfin on pourroit par là découvrir la cauſe des Maladies endémiques ou propres à preſque toutes les Villes & Cantons, chacun en particulier.

Tels ſont les motifs qui ont engagé M. Tully à entreprendre l'Ouvrage que nous avons été chargé d'examiner. L'Auteur entre en matiere par une courte deſcription topographique de la Ville de Dunkerque & de ſes environs, dont tout le ſol eſt humide & marécageux, inondé en Hiver & deſſéché en Été : il examine enſuite la nature des eaux & de l'athmoſphere du Pays, la qualité des alimens, le tempérament des Habitans, & leur maniere de vivre, & ſur chacun de ſes articles, il entre dans des détails fort intéreſſans, & il fait une application quelquefois heureuſe, d'autres fois hazardée, & preſque toujours ingénieuſe. Des connoiſſances tant phyſiques que médicinales répandues dans les meilleurs Ouvrages qui traitent des maladies endémiques

& épidémiques, à compter depuis Hippocrate jusqu'à nous: il joint à tout cela des Observations météorologiques bien suivies jour par jour, pendant l'espace de 4 années complettes; sçavoir, depuis le mois d'Août 1754 jusqu'au même mois exclusivement de l'année 1758. Vient ensuite le détail des Maladies qui ont regné pendant chaque mois, détail accompagné d'Observations nouvelles, & de Réflexions très-judicieuses. Il seroit aussi inutile qu'impossible de faire ici l'extrait du Journal de chaque mois; nous nous contenterons de dire en général que l'Auteur dans tout cet Ouvrage donne des preuves de beaucoup d'exactitude, de prudence & d'exercice dans la pratique médicinale: c'est en quoi son travail pourra servir de modéle aux Médecins des autres Villes de Province qui voudront rendre un pareil service à leurs Concitoyens, & en conséquence, nous le jugeons digne de l'Approbation de l'Académie.

*Signé*, DUHAMEL DU MONCEAU, ET BARON.

*Je certifie l'Extrait des autres parts, conforme à son Original, & au jugement de l'Académie, à Paris ce 14 Juillet 1759.*

GRANDJEAN DEFOUCHY.

*Scellé, paraphé de l'Académie Royale des Sciences.*

NOUS Docteurs Régents de la Faculté de Médecine de Paris, chargés par ladite Faculté d'examiner un Traité manuſcrit, intitulé : *Eſſai ſur les Maladies de Dunkerque, par M. Tully*, Irlandois, Médecin penſionné de la Ville de Dunkerque, certifions que l'ayant lu avec attention, Nous avons trouvé qu'il contenoit un détail exact de la température de l'air de cette Ville, & de la nature des Maladies qui ont coutume d'y regner, avec la maniére convenable de les traiter, le tout accompagné de réflexions ſages & judicieuſes, & qu'ainſi nous jugeons qu'il mérite l'Approbation de la Faculté. A Paris, le 15 Décembre 1759.

ASTRUC.

BARON, *Ancien Doyen de la Faculté.*

SOLIER.

---

MESSIEURS ASTRUC, BARON, HARAI, & SOLIER, que la Faculté avoit nommés pour examiner l'Ouvrage de M. Tully, Irlandois, Médecin penſionné de la Ville de Dunkerque, en ayant fait leur rapport à la Faculté aſſemblée, elle conſent à l'impreſſion dudit Ouvrage. A Paris, ce 28 Janvier 1760.

ROYER, *Chevalier de l'Ordre du Roi, Doyen de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris.*

# ERRATA.

*Page* 8, *ligne* 8. il eſt certain qu'elle eſt occaſionnée, *liſez*, il eſt certain qu'elle peut en occaſionner.

*Page* 11, *ligne* 10. travitatem, *liſez*, gravitatem.

*Page* 27, *ligne* 20, ferme, *liſez*, forme.

*Page* 34, *ligne dern.* Erat, *liſez*, Edat.

*Page* 47, *ligne* 11. il oſe, *liſez*, j'oſe,

*Page* 56, *ligne* 17. état ſurprennant, *liſez*, effet ſurprenant.

*Page* 63, *ligne* 2. Palien, *liſez*, Gallien.

*Page* 67, *ligne* 14. Cocis temperie, *liſez*, Aeris temperie.

*Page* 83, *ligne* 18. onction, *liſez*, action.

*Page* 91, *ligne* 23. pariode, *liſez*, période.

*Page* 93, *ligne* 18. évetiques, *liſez*, critiques.

*Idem ligne* 23. deſpatut, *liſez*, diſparurent.

*Page* 101, *lig.* 4. perpiration, *liſez*, perſpiration.

*Page* 118, *ligne* 7. ces fievres, *liſez*. les fiévres.

*Page* 130, *ligne* 13. Vallerus, *liſez*, Trillerus.

*Page* 131, *ligne* 4. Hæmapholes, *liſez*, Hæma phobes.

*Page* 169, *ligne* 14. Vrillerus, *liſez*, Trillerus.

*Page* 196, *ligne* 24. le Sydentram, *liſez*, le ſage Sydenham.

*Page* 225, *ligne* 22. le troiſiéme jour, *liſez*, le troiſiéme jour de l'éruption.

*Page* 235, *lig.* 12. Epithomes, *liſez*, Epithèmes.

*Page* 253, *ligne* 14. Celſca, *liſez*, Celſe.

*Dans l'Approbation*, Baron Horai, *liſez*, Baron, ancien Doyen.





